6
2 M
1

M

14 – 8. H. 1

LES CHARACTERES DES PASSIONS.

Par le Sr DE LA CHAMBRE, Conseiller du Roy en ses Conseils, & son premier Medecin ordinaire.

BIBLIOTEC. A. ... VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez IACQVES D'ALLIN, ruë Saint Iacques, à l'Image Saint Estienne.

M. DC. LXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Cartesio Romano

1 34 C

A

MONSEIGNEVR

SEGVIER

CHANCELIER

DE FRANCE.

MONSEIGNEVR,

Ce ne vous eſt pas vne choſe nouuelle de voir les effets & les deſordres que cauſent les Paſſions, puiſque la Iuſtice que vous rendez, n'a point de plus ordinaire

occupation que de les entendre & de les condamner: Mais c'eſt vne choſe inoüye que l'on vous en demande la protection; qu'on les vueille authoriſer par vous meſme; Et que l'on ſe ſerue de voſtre nom pour les faire paſſer dans le Public, & leur donner vne approbation generale. C'eſt pourtant, MONSEIGNEVR, ce que ie fais aujourd'huy en vous dédiant cet Ouurage: ie vous rends le Protecteur des excez que i'y repreſente: ie dis meſme que vous en eſtes en quelque façon l'Autheur, puiſque vos commandemens les ont fait naiſtre: Et par vne hardieſſe qui n'a point d'exemple, j'employe l'Illuſtre nom DES SEGVIERS pour eſtre l'appuy des vices, & les fais paroiſtre au jour auec le meſme auantage dont la vertu ſe tiendroit fort honorée. Il eſt vray qu'ils ne ſont pas de la nature de ceux qui corrompent les mœurs & qui craignent la ſeuerité des Loix: Ce n'en ſont que les Images & les Figures, qui peuuent eſtre receuës comme celles des Monſtres & des Tyrans, & qui ne vous

doiuent pas eſtre moins agreables à voir, que les Portraits des vaincus ont accoûtumé de l'eſtre aux vainqueurs. Mais quoy que ma temerité deuienne par là moins odieuſe, ie voy bien qu'elle n'en eſt pas plus excuſable : Et que vous me blaſmerez touſiours d'auoir prophané voſtre Nom, en le meſlant parmy tant de deffaux: d'auoir expoſé à vos yeux des choſes dont l'art n'eſt gueres moins vicieux que la matiere : Et d'auoir creu que ie pouuois vous dire quelque choſe de nouueau ſur vn ſujet dont vous n'ignorez rien que le mauuais vſage. S'il plaiſt neantmoins à voſtre Grandeur de ſe ſouuenir qu'elle eſt l'objet de toutes mes penſées: que ie ne puis rien faire qui ne porte les marques de ſes bien-faits: Et que meſmes les Tempeſtes que ie fais voir icy, ſont les effets du calme & de la tranquillité qu'elle m'a procurée : Elle verra bien que c'eſt autant par neceſſité que par élection, que ie luy conſacre ce petit Ouurage : Et que me trouuant obligé de publier le reſentiment que j'ay des faueurs ex-

trêmes dont elle m'a comblé, ie deuois apprendre dans les Passions violentes la maniere d'exprimer celle que i'ay d'estre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

De Vostre Grandeur,

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-fidelle seruiteur,
LA CHAMBRE.

Aduis neceſſaire au Lecteur.

CE que ie te donne icy, n'eſt qu'vne petite partie d'vn grand deſſein, où ie veux examiner les Paſſions, les Vertus & les Vices, les Mœurs & les Coûtumes des Peuples, les diuerſes Inclinations des Hommes, leurs Temperamens, les Traicts de leur viſage; en vn mot où ie pretends mettre ce que la Medecine, la Morale & la Politique ont de plus rare & de plus excellent. Ie ſçay bien que tu penſes deſia, qu'il y a de la temerité dans cette entrepriſe, qu'elle eſt au deſſus de mes forces, & qu'il n'y a pas d'apparence que ie puiſſe venir à bout d'vn Ouurage, dont les moindres pieces ont eſtonné les plus grands Hommes des ſiecles paſſez. Mais ie te prie, Lecteur! de conſiderer que ie ne ſuis qu'au commencement, & que ie ne veux pas paſſer outre, ſans ſçauoir tes ſentimens & ſans prendre tes aduis : Car ſi cet Eſſay ne te contente pas, & ſi tu crois qu'vne ſi riche Matiere demande de plus adroites & de plus ſçauantes mains que les miennes, ie ſuis preſt d'abandonner mon trauail, & de le finir par où ie l'ay commencé: Pour le moins j'auray la ſatisfaction d'auoir eu le ſoin de te plaire, & d'auoir trouué pour ton diuertiſſement vn Deſſein qui pourroit paſſer pour le plus grand & le plus beau qui ait iamais eſté conceu, s'il eſtoit bien executé. Et afin de t'en donner vne plus particuliere connoiſſance, ie t'en veux dreſſer le Plan, & te faire voir que les mauuais Architectes ne laiſſent

pas d'auoir de beaux caprices, & de ſe former quelquesfois de nobles deſſeins.

Celuy donc que ie me ſuis proposé, eſt de te donner L'ART DE CONNOISTRE LES HOMMES, qui contiendra cinq Regles generales. La premiere *eſt fondée ſur les Characteres des Paſſions, des Vertus & des Vices; Et fait voir que ceux qui ont naturellement le meſme Air qui accompagne les Paſſions, ou les actions des Vertus & des Vices, ſont auſſi naturellement enclins aux meſmes Paſſions & aux meſmes actions.* La ſeconde *eſt tirée de la Reſſemblance que les Hommes ont auec les Animaux, & apprend que ceux qui ont quelque partie ſemblable à celles des Beſtes, ont auſſi les meſmes inclinations qu'elles.* La troiſiéme *eſt fondée ſur la Beauté des Sexes, & montre que les Hommes qui ont quelque choſe de la Beauté feminine, ſont naturellement effeminez, & que les femmes qui ont quelque choſe de la Beauté virile, participent auſſi aux inclinations des Hommes.* La quatriéme *ſe tire de la Reſſemblance que les Hommes d'vn climat ont auec ceux d'vn autre: Ainſi ceux qui ont le nez camus, les levres groſſes, les cheueux crespez & le teint bazané, comme ont les Mores, ſont ſujets aux meſmes vices auſquels ceux-cy ſont enclins. Enfin* la cinquiéme *& la derniere s'appelle Sylogiſtique, parce que ſans ſe ſeruir des ſignes particuliers qui ont accoûtumé de deſigner les mœurs des perſonnes, elle les découure par diſcours & par raiſonnement. Ce qui ſe fait par deux moyens principaux: Le premier eſt la connoiſſance des Temperamens; car ſans ſçauoir les ſignes de l'Inclination que l'on a pour la Colere, pourueu que l'on connoiſſe qu'vn homme eſt bilieux, on peut dire qu'il eſt enclin à cette Paſſion: Le ſecond eſt le plus ingenieux, & ſe tire de la Connexion & de l'enchaiſnement*

que

que les Passions & les Habitudes ont entr'elles : Ainsi quand on sçait qu'vn homme est timide, on peut asseurer qu'il a inclination à l'auarice, qu'il est artificieux & dissimulé, qu'il a accoûtumé de parler auec douceur & soûmission, qu'il est soupçonneux, incredule, mauuais amy & autres semblables. Et bien que l'on ne remarque point de signes particuliers de toutes ces dernieres qualitez, on ne laisse pas de juger qu'elles s'y trouuent, parce que l'on a conneu le principe d'où elles prennent leur origine.

Voilà les premiers traits sur lesquels il faut conduire le Plan de ce grand Ouurage que nous desseignons : Car comme toutes ces Regles sont fondées sur le rapport que les Hommes ont auec d'autres choses, il est impossible de s'en bien seruir, si on n'a la connoissance de ces choses-là ; Et il est inutile de dire que quelqu'vn est enclin à telle passion, parce qu'il en a le Charactere, si on ne sçait quel est ce Charactere. Il faut donc faire autant de Traitez qu'il y a de fondemens de ces Regles generales, & diuiser tout cét Ouurage en sept Parties.

La I. traittera des Characteres des Passions, des Vertus & des Vices.

La II. de la Nature des Animaux qui peuuent seruir à cette science.

La III. de la Beauté des Hommes & des Femmes, & des inclinations qui les suyuent.

La IV. de la difference des Corps & des Mœurs des peuples.

La V. des Temperamens & des effets qu'ils causent dans l'Ame & sur le Corps.

La VI. de la Connexion que les Passions & les Habitudes ont entr'elles.

La VII. mettra en ordre tous les ſignes qui auront eſté puiſez de ces grandes ſources, en apprendra l'vſage, & donnera enfin L'ART DE CONNOISTRE LES HOMMES.

Apres cela, Lecteur! tu verras bien pourquoy j'ay entrepris les Characteres des Paſſions, *& pourquoy j'en fais l'entrée & le frontiſpice de mon Ouurage. Mais parce que j'y tiens vn ordre aſſez particulier, ie croy qu'il eſt encore à propos de te dire les raiſons qui m'ont obligé à le ſuiure.*

Ie ſuppoſe donc que les Paſſions ſont des mouuemens de l'Appetit, par leſquels l'Ame taſche de s'approcher du bien & de s'éloigner du mal: Et qu'il y a deux Appetits dans l'Homme, le Senſitif & l'Intellectuel qui eſt la Volonté. Toutes les actions de l'Appetit Senſitif ſont appellées Paſſions, dautant que l'Ame eſt agitée par elles & que le Corps pâtit & s'altere ſenſiblement dans ſes mouuemens: Mais toutes les actions de la Volonté quoy que ce ſoient des mouuemens, ne portent pas le nom des Paſſions: Car elle en a de deux ſortes, les vnes qui ne ſe font pas pour celuy qui agit, mais pour autruy, comme ſont les actions juſtes & injuſtes: Les autres qui ſe font ſeulement pour celuy qui agit, telle qu'eſt l'Amour, la Haine, l'Orgueil & les autres mouuemens de la Volonté. Les premieres ſont ſimplement nommées Actions ou Operations: Les autres ſont appelleés Paſſions, à cauſe de la reſſemblance qu'elles ont auec les émotions de l'Appetit. En effet les mouuemens que la Volonté fait pour le bien & pour le mal qui la regardent, ſont tout à fait ſemblables à ceux de l'Appetit, ſi on ne conſidere point l'alteration du corps qui accompagne ces dernieres, & qui

point partie de l'essence de la Passion, n'en estant que l'effet: Car la Volonté ayme & haït, se réjoüit & s'attriste, craint & espere de la mesme façon que l'Appetit, & a comme luy sa partie Concupiscible & Irascible. Quoy qu'il en soit, les Passions Humaines, soit qu'elles s'éleuent dans la volonté, soit qu'elles se forment dans l'Appetit sensitif, sont de deux sortes: Car les vnes sont Simples *qui ne se trouuent que dans la partie Concupiscible ou dans l'Irascible: Les autres sont* Mixtes *qui procedent des deux ensemble.*

Les Simples *qui appartiennent à la partie Concupiscible, regardent le bien ou le mal, sans considerer s'il y a de la difficulté à le rechercher ou à le fuïr, & sont*

L'Amour.	La Hayne.
Le Desir.	L'Auersion.
Le Plaisir.	La Douleur.

Celles qui appartiennent à l'Irascible, considerent la difficulté qu'il y a à poursuiure le bien ou à s'éloigner du mal, & sont

L'Esperance.	Le Desespoir.
La Hardiesse.	La Crainte.
La Colere.	

Les Passions Mixtes *les plus considerables sont*

La Honte.	L'Emulation.
L'Impudence.	La Ialousie.
La Pitié.	Le Repentir.
L'Indignation.	L'Estonnement.
L'Enuie.	

Car la Honte *est vn meslange de la Douleur & de la Crainte que donne l'infamie.* L'Impudence *se fait du Plaisir & de la Hardiesse que l'on a de faire des choses deshonnestes.* L'Indignation *vient de la Colere & de la*

Douleur que l'on a de voir arriuer du bien ou du mal à ceux qui en ſont indignes. La pitié *procede de la Triſteſſe que les maux d'autruy nous font reſſentir, & de l'Apprehenſion de tomber aux meſmes afflictions.* L'Enuie *vient de la Douleur, & de quelque deſeſpoir de poſſeder le Bien qui arriue à quelqu'vn. Pour* l'Emulation, *elle naiſt du regret de n'auoir pas les perfections que l'on reconnoiſt aux autres, & de l'eſperance d'y arriuer.* La Ialouſie *eſt vne confuſion d'Amour, de Hayne, de Crainte & de Deſeſpoir.* Le Repentir *vient de la Triſteſſe que l'on reſſent d'auoir mal-fait, & de l'eſperance du pardon. Enfin* l'Eſtonnement *eſt meſlé de Surpriſe, de Crainte, de Douleur & de Deſeſpoir, comme ie feray voir dans les Characteres de chacune de ces Paſſions.*

Suiuant cette methode, ie traitteray premierement des Paſſions Simples, & enſuite de celles qui ſont Mixtes: Et parce qu'entre les Paſſions Simples, il y en a qui tendent au bien, d'autres qui attaquent le mal, & d'autres qui le fuyent; i'ay creu qu'au lieu de les ranger comme on fait ordinairement auec leurs contraires, il eſtoit plus à propos de les examine en cét ordre: parce que naturellement elles le gardent en leur production, & que celles d'vn meſme genre ſe tiennent ordinairement compagnie: Et parce que leurs mouuemens ayant beaucoup de conuenance enſemble, ſe font connoiſtre l'vn l'autre, & forment ainſi des Idées de chaque Paſſion plus parfaites que ſi on les meſloit auec leurs contraires. Tu verras donc icy les Paſſions qui ont le bien pour objet, ſçauoir eſt l'Amour, la Ioye, le Riz, le Deſir, & l'Eſperance: *Car ie ne conſidere pas le Riz comme vn pur*

effet corporel ; mais i'y comprens l'émotion de l'Ame qui le cauſe, & en cette conſideration il peut paſſer pour vne paſſion particuliere, & pour vne eſpece de la Ioye. Ne t'arreſte pas pourtant à cela, il eſt indifferent pour mon deſſein que c'en ſoit vne, ou que ce n'en ſoit que l'effet : Il y a beaucoup de choſes que ie n'examine pas icy auec la ſeuerité de l'Eſcole : Ie diſtingue quelquesfois celles qu'elle n'a point ſeparées ; ie confonds ſouuent celles qu'elle croit eſtre differentes. Cela ne m'arriue pourtant iamais que ie n'y ſois contraint par la neceſsité de mon ſujet qui ne me permet pas touſiours de m'eſtendre, ou par deffaut de noſtre langue qui ſe trouue pauure & ſterile dans les diſcours Dogmatiques. Tu verras bien les endroits où ie trahis ſa pureté & ſon élegance par les termes de la Medecine qu'elle n'a pas encore authoriſez, & dont i'ay eſté contraint de me ſeruir.

Au reſte chaque Paſſion ſera diuiſée en quatre Parties *principales.* La premiere *en fera voir la deſcription.* La ſeconde *montrera quelle eſt ſa nature.* La troiſiéme *quel mouuement elle cauſe dans les eſprits & dans les Humeurs.* La quatriéme *découurira les cauſes de tous ſes effects. Il y en aura vne* cinquiéme *dans l'Amour où ie cherche la Nature de la Beauté en general, & pourquoy elle ſe fait aymer. Peut-eſtre que là & en beaucoup d'autres endroits, tu ne trouueras pas toute la ſatisfaction que tu t'en ſeras promiſe, & que tu me blaſmeras d'auoir obſcurcy des choſes qui ſemblent ſi claires, par des difficultez dont on ne s'eſtoit point encore aduiſé. Mais auant que de me condamner, ſouuiens-toy que ce que nous penſons le mieux ſçauoir, eſt ſouuent ce que nous connoiſſons le moins ; que la*

meilleure partie de nous meſmes eſt inconnuë ; que nous en ignorons la nature & les mouuemens, & qu'il eſt bien difficile de penetrer dans ſes abyſmes qu'on n'y rencontre de grandes obſcuritez. I'y ay neantmoins porté toute la lumiere qu'il m'a eſté poſſible, & ſi ie ne me trompe ; elle eſt aſſez grande pour te faire remarquer toutes les nouuelles obſeruations que ie penſe y auoir faites. Si elles ſont juſtes, ie m'aſſeure que tu ne les eſtimeras pas moins que ces nouuelles eſtoiles que l'on a découuertes depuis peu, puiſque nous auons plus d'intereſt à nous connoiſtre nous meſmes, que les choſes qui ſont hors de nous. Que ſi ie n'y ay pas bien reüſſi, c'eſt touſiours beaucoup d'auoir montré le chemin, & d'auoir marqué les lieux où il faut aller.

Ce n'eſt pas pourtant que ie croye eſtre le premier qui ait pris garde à ce qui manquoit à l'entiere connoiſſance des Paſſions : Il y a eu tant de grands Eſprits qui ont trauaillé ſur cette matiere, qu'il eſt impoſſible qu'ils n'ayent veu mieux que moy ce qu'il y falloit adjoûter : Mais comme ce ſont des Actions communes à l'Ame & au Corps, & qu'il faut que la Medecine & la Philoſophie Morale, ſe ſecourent l'vne l'autre pour en parler bien exactement, il eſt arriué que ceux qui l'ont voulu entreprendre, ne les y ont pû employer toutes deux, & que ceux qui le pouuoient faire, ont eu d'autres deſſeins qui les ont empeſché de nous découurir la nature de ces choſes, dont le bon ou le mauuais vſage fait tout le bon-heur ou le mal-heur de la vie. En effet ſi elles ſont bien reglées, elles forment les vertus & conſeruent la ſanté ; mais ſi elles vont dans l'excez, ce ſont les ſources d'où les ne fait

deſordres de l'Ame & du Corps prennent leur origine: Et qui voudra conſiderer tout ce grand nombre de maladies dont la vie des Hommes eſt à tous momens attaquée, & ces differentes manieres par leſquelles elle a de coûtume de ſe perdre, n'en trouuera gueres qui n'ait pour premiere cauſe quelqu'vne des Paſſions de l'Ame: De ſorte que ie puis dire que les plus vtiles parties de la Sageſſe & de la medecine, n'ont pas eſté juſques icy exactement traittées; Et que ſi ie leur ay voulu donner quelque partie de mes ſoins & de mon petit trauail, ie ne me ſuis pas ſi fort éloigné de mon deuoir & de ma profeſſion, comme quelques-vns ſe pourroient imaginer. Enfin quelque ſuccez que puiſſe auoir mon entrepriſe, elle merite à mon aduis quelque approbation ou quelque excuſe: Et, Lecteur! il me faut l'vne ou l'autre pour m'obliger à la pourſuiure. En vn mot, ſi ton jugement m'eſt fauorable, il me va donner bien de la gloire & bien de la peine.

LES CHARACTERES DES PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Quels ſont les Characteres des Paſſions en general.

LA Nature ayant deſtiné l'homme pour la vie Ciuile, ne s'eſt pas contentée de luy avoir donné la langue pour deſcouurir ſes intentions; elle a encore voulu imprimer ſur ſon front & dans ſes yeux les Images de ſes penſées; afin que s'il arriuoit que ſa parole vint à démentir ſon cœur, ſon viſage peuſt démentir ſa parole. En effect quelques ſecrets que ſoient les mouuemens de ſon ame, quelque ſoin qu'il prenne de les cacher, ils ne ſont pas pluſtoſt formez qu'ils paroiſſent ſur ſon viſage; Et le trouble qu'ils y cauſent eſt quel-

quefois ſi grand, que l'on peut dire que ce ſont veritablement des tempeſtes qui ſont plus violantes au riuage qu'en pleine mer; Et que celuy qui donnoit aduis de conſulter ſon miroir dans la cholere, auoit raiſon de croire que les paſſions ſe deuoient mieux connoiſtre dans les yeux que dans l'ame meſme. Mais ce qui eſt de plus merueilleux, les Actions que la vertu & le vice font naiſtre ſe découurent de la meſme ſorte; Et bien que la bonté & la malice qu'elles ont, ſemblent n'auoir point de commerce auec le corps, elles luy en laiſſent pourtant ie ne ſçay qu'elles images; Et ſans que l'ame s'apperçoiue meſme de ce qu'elle fait, elle diſpoſe les parties en telle maniere, que par le maintien & la contenance qu'elles prennent, on peut iuger ſi ſes actions ſont bonnes ou mauuaiſes. Enfin l'Entendement ne ſçauroit agir ſi ſecretement que les ſens ne s'en apperçoiuent: S'il eſleue ſes penſées, s'il ſe recueille en luy-meſme; le regard deuient fixe, l'oreille n'entend point, il ſe fait enfin vne generale ſuſpenſion des ſens & du mouuement: Et ſoit que l'ame ne puiſſe vacquer en meſme temps à des fonctions ſi differentes; ſoit que la partie inferieure reſpecte & ne veille pas détourner ſa maiſtreſſe, on connoiſt que celle-cy eſt occupée quand l'autre ne trauaille point.

C'eſt donc vne choſe certaine, que le corps s'altere & ſe change quand l'ame s'émeut, & que

celle-cy ne fait presque point d'actions qu'elle ne luy en imprime les marques, que l'on peut appeller Characteres, puis qu'ils en sont les effets, & qu'ils en portent l'image & la figure.

Or parce que la premiere regle de la Physionomie est fondée sur ces Characteres, & qu'elle s'en sert pour descouurir les inclinations, asseurant que ceux qui ont naturellement le mesme air & la mesme contenance qui accompagnent les actions Morales, sont enclins aux mesmes actions : Le dessein que nous auons pris veut que nous proposions icy les Characteres particuliers de toutes les Passions, & en suitte ceux des Vertus & des Vices. Mais auparauant il faut sçauoir en quoy consistent ces Characteres, & quelles en sont les causes.

LES CHARACTERES des Passions & des habitudes estans les marques des mouuemens & des dessеins de l'ame en sont aussi les effets, comme nous auons dit : mais parce qu'il y a deux sortes de ces effets, ceux qui se font en l'ame, & ceux qui se font sur le corps : Il y a aussi deux sortes de Characteres, dont les vns sont *Moraux*, & les autres *Corporels*. Car si l'on considere vn homme qui est en cholere ; la violance paroist en toutes ses actions, ses paroles sont pleines d'injures & de menaces, il crie, il court, il frappe, la raison & les remontrances l'offencent, & il ne connoist plus d'amis que ceux qui fauorisent sa passion. D'vn autre costé son

visage s'enflamme, ses yeux estincelent, son front se ride, ses paroles s'entrecoupent, sa voix deuient affreuse, son regard farouche, & tout son maintien furieux. Voila donc deux sortes d'effets & deux sortes de Characteres, dont les vns consistent aux actions Morales, & les autres au changement & en l'alteration du corps.

Il faut voir maintenant quelles sont ces Actions & quel est ce Changement: car toutes les Actions Morales ne peuuent pas seruir de Characteres, autrement il y en auroit qui seroient les Characteres d'elles-mesmes, puisque les Passions & les Vertus sont des Actions Morales.

Pour leuer cette difficulté, il faut remarquer que l'essence des Actions humaines, consiste dans l'émotion interieure que l'objet forme dans l'appetit, & que toutes les choses qui se font en suite, ne sont que des ruisseaux qui découlent de cette source. Ainsi la Cholere n'est rien qu'vn appetit de vengeance; Et en suite de cette émotion l'ame produit les actions exterieures qui peuuent seruir à ce dessein, comme les menaces, les coups & les autres violances que nous appellons Characteres, parce qu'elles expriment & découurent l'alteration & le mouuement interieur de l'appetit.

Mais il y a encore icy vne autre chose à considerer; c'est que quand nous parlons des Passions, des Vertus ou des Vices, nous ne les conceuons pas

comme des qualitez ou des actions ſimples ; mais comme des qualitez & des actions completes, qui ſont accompagnées de beaucoup d'autres, & qui toutes neantmoins tendent à vne fin principale que l'ame s'eſt propoſée. Car bien que l'Amour, à proprement parler, ne ſoit qu'vne ſimple émotion de l'ame, par laquelle elle s'vnît à ce qui eſt aymable : Ce n'eſt pas là pourtant l'idée entiere que nous nous en formons : Nous la conſiderons comme vne Paſſion qui a pour objet la Beauté, & qui pour la poſſeder employe le deſir, l'eſperance, le plaiſir, &c. De meſme la Iuſtice eſt vne ferme volonté de rendre à chacun ce qui luy appartient ; mais pour l'effectuer elle ſe ſert de la Prudence qui luy fait conſiderer la qualité des perſonnes, le temps, les lieux & les autres circonſtances : Elle ſe ſert de la Temperance & de la Force pour moderer les Paſſions qui viennent ſouuent trauerſer ſon deſſein : Et bien que ce ſoient des actions qui ne luy appartiennent pas preciſément, elle ne laiſſe pas de ſe les approprier, parce qu'elles ſeruent à ſa fin principale. Or toutes ces actions empruntées & poſterieures ſont encore partie des Characteres Moraux, parce qu'elles deſignent la Paſſion ou l'habitude principale qui eſt la ſource & la premierre cauſe d'où elles deriuent

Il y a bien plus de difficulté à dire en quoy conſiſtent les *Characteres Corporels*, & qu'elle inten-

tion a la Nature en les formant. On void bien que chaque Paſſion apporte ie ne ſçay quel Air ſur le viſage, & que la vertu fait couler dans ſes actions vne certaine grace & vne contenance agreable qui ne ſe trouue pas dans les vicieuſes. Mais comme on a toûjours appellé cela *Le ie ne ſçay quoy*, il ſemble qu'on ait auſſi voulu enſeigner que l'on ne pouuoit dire ce que c'eſt. Car ie ſuppoſe, comme il eſt veritable, que les Characteres que nous cherchons, ne ſont autre choſe que *l'Air* d'ont nous venons de parler: Or il ſe trouue en tant de choſes differentes, qu'il eſt preſque impoſſible de marquer ce qu'elles ont de commun, où l'on puiſſe eſtablir ſon eſſence. Car il ſe rencontre le plus ſouuent dans le mouuement des parties; & quelques-vns ont creu que l'Air n'eſtoit rien que ce mouuement: Mais il eſt bien certain qu'il y a vn Air fixe & naturel, où les parties ne ſe meuuent point & qui n'eſt pas vn effet des émotions de l'ame. Ainſi il y auroit plus d'apparence que cét Air ne fût autre choſe qu'vn certain rapport des parties entr'elles, qui vient de la ſituation qu'elles prennent quand elles ſe meuuent ou qu'elles ſe repoſent. Mais cela ne ſuffit pas encore, puiſque la couleur qui n'eſt point compriſe dans ce rapport, fait partie de l'air du viſage; & que la rougeur eſt vn des principaux Characteres de la honte, comme la pâleur l'eſt de la crainte. Cecy meſme accroiſt la difficulté; puiſqu'en defi-

niſſant la Beauté, on dit que c'eſt vne juſte proportion des parties accompagnée d'vne couleur agreable & de la grace; & que l'on conſidere la couleur & la grace comme deux choſes differentes: Car la Grace n'eſt autre choſe qu'vn Air agreable, voire meſme l'vſage l'applique ſouuent à celuy qui ne l'eſt pas, quand on dit qu'vn homme a mauuaiſe grace; & en ce cas la Grace eſt vne meſme choſe que l'Air.

Pour ſçauoir donc quel eſt cét *Air* merueilleux où la ſerenité & les orages de l'ame paroiſſent; Il faut premierement remarquer que l'Air des perſonnes ſe reconnoiſt dans leurs portraits; que la grace d'vn beau viſage ſe laiſſe exprimer par les couleurs; & qu'il faut par conſequent que ce ſoit quelque choſe qui s'arreſte & qui ne fuye point, puiſqu'il n'y a que les choſes ſtables & permanentes ſur qui la Peinture ait du pouuoir, & que de tous les objets viſibles, il n'y a que le mouuement qui ne s'aſſujettiſſe point au pinceau. Or il eſt impoſſible de trouuer quelque choſe de ſtable qui ſoit commun aux choſes viuantes & à leurs portraits, que la figure & la couleur des parties: & partant il ſemble que c'eſt là où l'Air doit eſtre placé. Mais parce qu'il y a encore quelqu'autre choſe dans la Grace où la Peinture ne ſçauroit atteindre, & qu'il y a vne certaine viuacité qu'elle ne peut arreſter ſur ſa toile; Il y a raiſon pour croire que le mouuement ſert encore à la grace, que c'eſt luy qui rend la beauté viue &

picquante, & que ſans luy elle eſt fade, morte & ſans attraits: En effet on ne peut douter que le mouuement des parties ne faſſe quelque choſe de cette viuacité, puiſqu'il fait partie de leur perfection. Mais parce qu'apres qu'il eſt ceſſé, il y a encore vn ie ne ſçay quoy qui demeure ſur le viſage; & que l'on void briller dans les yeux vn certain eſclat qui ne dépend point de leur figure, de leur mouuement ou de leur couleur; Il faut aſſeurément adjoûter à tout cela quelque ſecrette influence qui ſe jette dans les yeux, & qui ſe répande ſur les parties du viſſage. Et ſans doute apres auoir bien recherché ce que ſe peut eſtre, on trouuera que ce ſont les eſprits que l'ame enuoye continuellement en ces lieux, & qui y laiſſent l'éclat de la lumiere naturelle qu'ils ont. Et de fait il y a des viſages qui de pres ſemblent auoir la couleur aſſez bonne, qui de loing paroiſſent l'auoir fort mauuaiſe; parce que les eſprits ne l'animent pas & que l'éclat qu'ils luy donnent eſt ſi foible, que les eſpeces n'en peuuent eſtre portées bien loing & laiſſent ainſi celles de la couleur plus ternies

La *Grace* ſe trouue donc dans la couleur, dans la figure & dans le mouuement des parties & des eſprits : mais cela ne veut pas pourtant dire que toutes ces choſes ſoient la Grace; car ſi elles eſtoient en d'autres ſujets que dans l'homme, elles ne ſeroient pas agreables; & la couleur verte qui eſt

la

la plus parfaite de toutes, feroit vne difformité affreuſe ſi elle ſe trouuoit ſur vn viſage. Il faut donc que comme les Sons ne ſont pas agreables d'eux-meſmes, mais entant qu'ils ſont en certaine proportion; toutes ces choſes auſſi ne ſoient agreables à la veuë, que parce qu'elles ſont dans vn certain rapport & vne certaine conuenance qui plaiſt aux yeux & qui contente l'ame.

Pour connoiſtre cette conuenance, il faut ſçauoir qu'il y a deux ſortes de Beauté en l'homme, l'Intelligible & la Senſible. La premiere n'eſt autre que la perfection interieure, c'eſt à dire, le juſte aſſemblage de toutes les facultez qui ſont neceſſaires à l'homme, pour faire les fonctions auſquelles il eſt deſtiné: Et la Beauté ſenſible conſiſte aux diſpoſitions que doiuent auoir les Organes pour ſeruir à ces facultez. De ſorte que ce qui rend la figure, la couleur & le mouuement agreable, eſt la conuenance que ces choſes ont auec la Nature de l'homme: Car quelque belle couleur, quelque parfaite figure qu'ayent les parties, quelques reglez qu'en ſoient les mouuemens; s'ils ne ſont conformes à ſa Nature, ils ne ſçauroient faire Beauté ny Grace, au contraire ils cauſeront de la difformité & rendront le corps deſ-agreable. Or quoy qu'il n'y ait peut-eſtre que Dieu ſeul qui connoiſſe le principe de cette conformité, & pourquoy les formes ont plus d'inclination pour vne figure, pour vne couleur,

ou pour tel autre accident que pour vn autre : Il y a neantmoins dans noſtre ame des ſemences ſecretes de cette connoiſſance , qui ſont cauſe qu'elle ſe plaiſt en ces objects ſans qu'elle en ſçache la raiſon : tout de meſme qu'elle les trouue deſ-agreables , quand la conuenance & la proportion qu'ils doiuent auoir ne s'y rencontrent pas.

On dira peut-eſtre que ie confonds icy la *Grace* auec la *Beauté*, mettant la Grace dans la proportion des parties & dans la Couleur, qui dans la definition ordinaire de la Beauté ſont ſeparées de la Grace. Mais j'eſtime qu'il n'y a point d'inconuenient en cecy, & qu'il eſt vray que tout ce qui eſt beau eſt agreable, & que la proportion des parties eſtant belle, il faut qu'elle plaiſe aux yeux & partant que la Grace s'y trouue. Et de fait les Anciens qui eſtoient plus ſçauans que nous en ces choſes , n'ont point fait cette difference , & ont toûjours mis les Graces par tout où ils ont placé la Beauté. Car bien qu'Ariſtote ait dit que les Petits pouuoient eſtre gentils & agreables, mais que l'on ne pouuoit les appelle Beaux : C'eſt qu'il parloit de la Beauté entiere & parfaite qui ne ſe peut trouuer dans les petits corps, à cauſe qu'ils n'ont pas cette juſte grandeur qui conuient à la perfection de l'homme.

Il y a pourtant quelque fondement de la difference que l'on a miſe depuis entre la Beauté & la Grace: Car comme la matiere & la forme entrent en la

compoſition de l'homme, on a mis la Beauté dans la figure & dans la couleur qui appartiennent à la matiere; & la Grace dans les mouuemens qui ſont les effets de l'ame. Ce n'eſt pas que la Grace ne ſe trouue dans la couleur & dans la figure; ou que la Beauté ne ſoit dans les mouuemens: Mais parce qu'elle eſt plus excellente en ceux-cy, à cauſe que l'ame qui en eſt le principe, eſt plus parfaite que la matiere, & que l'action eſt la derniere perfection des choſes; on a donné le nom de *Grace* à la Beauté qui deuoit eſtre la plus agreable: quoy qu'en effet il doiue eſtre commun à tout ce qui eſt Beau; & que la couleur, la figure & le mouuement ayant chacun leur Beauté, doiuent auoir auſſi chacun leur Grace particuliere.

Mais pour retourner à noſtre ſujet, la *Grace* eſt vne ſorte d'Air & ne dit rien dauantage que cette conuenance & proportion dont nous auons parlé: Car quand *l'Air* eſt accompagné de cette proportion, il eſt agreable. De ſorte que *l'Air* en general ſe trouue dans les meſmes choſes que la Grace, & on le peut definir, *Vne certaine qualité exterieure & ſenſible qui naiſt de la figure, couleur & mouuement des parties.* Que ſi l'on y adjoûte, que ces trois choſes ſont proportionnées & conformes à la perfection de l'homme, ce ſera la definition de la Grace.

Il faut neantmoins remarquer que *l'Air* en

certaines rencontres paroiſt dauantage en l'vne de ces trois choſes, qu'aux autres : Car celuy qui eſt fixe & naturel, vient principalement de la figure & de la ſituation des parties : Celuy qui accompagne les Paſſions depend plus du mouuement & de la couleur : Celuy des actions vertueuſes eſt quelquefois dans le repos, parce que la raiſon empeſche les mouuemens qui ne ſeroient pas conuenables à la moderation & à la quietude qu'elle recherche : Telle eſt la mine graue & modeſte ; telle eſt la contenance d'vn homme qui medite & qui penſe à de grandes choſes : Et il y a de l'apparence que les vices qui ſont dans l'excez, ont vn Air actif & turbulant, & que ceux qui ſont dans le défaut l'ont tout au contraire : Ainſi vn homme ardant & precipité eſt toûjours en action, & le pareſſeux eſt immobile.

De plus, *l'Air* paroiſt quelquefois plus en vne partie qu'en vne autre ; & bien qu'il ſoit plus remarquable au viſage qu'en aucun autre lieu, il y en a pourtant quelqu'vn qui appartient au marcher, l'autre aux bras, & l'autre à tout le corps. Noſtre langue a eſté plus heureuſe à exprimer ces differences que quelqu'autre que ce ſoit : Car elle ne s'eſt pas contentée de *l'Air* & de la *Grace*, elle y a adjouſté la *Mine*, la *Contenance*, le *Maintien*, le *Geſte* & le *Port*. La *Mine* appartient principalement au viſage ; le *Port* au marcher ; le *Maintien*

& le *Geſte* aux bras ; *l'Air*, la *Grace* & la *Contenance* à tout le corps : Et comme le *Port* & le *Geſte* marquent le mouuement, la *Mine*, le *Maintien* & la *Contenance* s'accommodent mieux auec le repos : mais *l'Air* & la *Grace* ſont communs à tous les deux. Quoy qu'il en ſoit, *l'Air* qui ſe trouue dans les Paſſions & dans les Actions Morales, vient principalement du Mouuement. Mais il faut ſçauoir qu'elle eſt la cauſe de ce Mouuement : car de cette connoiſſance dépend la plus grande partie de ce que nous dirons en ſuite : Et parce que cela paroiſtra mieux dans les Paſſions, ce ſera par elles que nous en commencerons la recherche.

NOVS auons dé-ja dit, & nous ſerons ſouuent obligez de le repeter ; Que les Paſſions ne ſont rien que des émotions de l'appetit par leſquelles l'ame ſe porte vers le bien & s'éloigne du mal : Et comme elle a diuers organes qui peuuent ſeruir à cette fin, elle les employe auſſi & les fait mouuoir conformément à ſon intention. Or les Eſprits ſont ſans difficulté les premiers dont elle ſe ſert, à cauſe qu'ils ſont les plus mobiles, & qu'ils prennent leur naiſſance au lieu meſme où elle forme ſes deſſeins : de ſorte qu'il ne faut pas s'eſtonner s'ils ſont les premiers à les executer, puis qu'ils ſemblent eſtre les premiers qui en ont connoiſſance.

L'ame porte donc les eſprits au dehors, & les

répand ſur les parties exterieures, ſi c'eſt pour accueillir le bien ou pour s'oppoſer au mal : Mais quand celuy-cy eſt trop puiſſant, & qu'elle ne ſe ſent pas aſſez forte pour luy reſiſter, elle les retire au dedans & les renuoye au cœur. Or ce flux & ce reflux apportent deux grands changemens, parce que les humeurs eſtans entraînées auec eux, leur abord enfle & agite les parties & les peint de la meſme couleur qu'elles ont : Au contraire leur fuite les abat, les fait paſlir & les rend immobiles.

Il ne ſeroit pas peut-eſtre inutile d'examiner icy ſi chaque Paſſion a vn particulier mouuement d'eſprits ; & ſi la Cholere les émeut autrement que la Honte, l'Amour, la Ioye & les autres qui les portent au dehors : Si la Peur les fait retirer au dedans d'vne autre façon que la Haine, l'Auerſion, & la Douleur. Car ſi cela eſtoit veritable, & que l'on peût connoiſtre ces differences, il y auroit bien plus de facilité qu'il n'y a à découurir les cauſes de l'alteration qu'ils produiſent. Pour moy ie tiens, que puis qu'en chaque Paſſion l'appetit a vne émotion & vne fin particuliere, il faut que les moyens dont il ſe ſert ſoient auſſi particuliers ; & que le mouuement des eſprits ſoit conforme à l'intention qu'il a, & à l'agitation qu'il s'eſt donnée ; Et partant que celuy qui ſe fait en vne Paſſion ſoit different de ceux qui ſe font dans les autres. De ſorte qu'il eſt fort vray-ſemblable qu'en l'vne ils ſe jettent auec

impetuosité & à gros boüillons comme les torens ; qu'en vne autre ils coulent doucement comme font les riuieres ; Que l'vne les fait desborder, l'autre les retient dans leurs bornes : Que tantost leur cours est droit, & tantost inégal : Qu'enfin on peut dire que l'Amour les dilate, le Desir les élance, la Ioye les répand, l'Esperance les tient fermes, l'Audace les pousse, & que la Cholere les jette à gros boüillons, & ainsi des autres comme nous verrons plus particulierement dans les discours des Passions. Bien qu'à dire le vray, i'estime que nostre esprit n'est pas assez clair-voyant pour discerner exactement toutes ces differences, & qu'en ce cas la fenestre de Momus luy seroit bien necessaire.

Quoy qu'il en soit, l'ame ne se contentente pas dans les passions d'agiter les esprits & les humeurs de cette sorte, elle fait encore mouuoir les parties qui sont capables du mouuement volontaire, comme estant celles qui sont les plus puissantes pour rechercher ou pour embrasser le bien, & pour repousser ou pour fuyr le mal. Et pour en parler veritablement, ce mouuement des Esprits est souuent vn secours bien inutile à l'ame, & qui sert plus à marquer sa precipitation & son aueuglement, qu'à obtenir ce qu'elle s'est proposé. Car quand ils se jettent sur le visage, elle se figure que c'est elle-mesme qui y accourt ; & que quand ils se retirent au cœur, c'est elle aussi qui s'y va cacher ;

Quoy qu'elle ſoit deſia au lieu où elle veut aborder, & qu'elle n'abandonne point celuy d'où elle penſe s'eſloigner. Et que ſert à l'animal que les eſprits & le ſang aillent à la rencontre d'vne choſe agreable, puiſque l'ame ny le corps ne s'en approchent pas de plus pres, qu'ils ne s'vniſſent pas dauantage à elle, & que les ſens ſont les ſeuls qui doiuent faire cette vnion? On en peut dire de meſme de la reſiſtance qu'elle penſe faire aux maux qui ſe preſentent: Car quel rapport y a-t'il entre les eſprits & vne injure; Et quel effort peuuent-ils faire pour repouſſer vn mal qui n'eſt le plus ſouuent que dans l'opinion, qui quelquefois n'eſt plus, ou qui meſme n'eſt pas encore fait?

Mais il n'en eſt pas ainſi du mouuement volontaire; Car en effet les mains attirent & prennent ce qui eſt vtile; le corps ſe porte vers ce qui eſt aymable; Il s'eſloigne veritablement de ce qui eſt mauuais; il fuit ou chaſſe ce qui l'incommode.

Il eſt vray qu'il y a quelques-vns de ces mouuemens où l'ame ſe trompe auſſi bien qu'en celuy des Eſprits: Combien de pas perdus, de poſtures ridicules & de paroles inutiles dans les Paſſions? Que leur peuuent ſeruir ces diuers mouuemens de teſte, ces differentes figures que le front, les yeux, le nez & la bouche y forment? Il y a bien quelque rapport auec le deſſein que l'ame s'eſt propoſé, puis qu'il eſt certain qu'elle abbat les yeux dans la Honte comme

ſi

ſi elle vouloit ſe cacher ; Qu'elle les eſleue dans la Cholere comme ſi cela ſeruoit à repouſſer l'injure ; & qu'elle hauſſe le nez dans le Meſpris, comme ſi elle vouloit chaſſer ce qu'elle dédaigne. Mais il eſt aiſé de voir auſſi qu'elle ſe trompe, & que l'aueuglement & le trouble où elle eſt, luy fait employer des moyens qui ne ſeruent de rien à obtenir ce qu'elle deſire.

Ce n'eſt pas pourtant à dire qu'il la faille condamner en tous ces mouuemens : Il y en a beaucoup qui arriuent ſans qu'elle ait deſſein de les faire ; & quoy qu'ils ne ſoient pas contre ſon intention, ce n'eſt pas neantmoins elle qui en eſt la cauſe : C'eſt par vne certaine neceſſité qu'ils viennent en ſuite des mouuemens que l'ame excite au dedans. Car on ne peut dire auec raiſon qu'elle ſe propoſe dans la Cholere d'empeſcher la reſpiration & la parole, d'enflammer le viſage, & de rendre les yeux eſtincelans: Mais ce ſont des effets qui viennent en ſuite de l'agitation des eſprits, qui ſe jettent impetueuſement aux parties exterieures, comme nous dirons.

Il eſt aiſé de voir par ce diſcours non ſeulement quelles ſont les cauſes des mouuemens que les Paſſions excitent ; mais encore qui ſont ceux qui ſont les Characteres Moraux & ceux qui ſont les Corporels. Car ceux que l'ame employe par vne connoiſſauce claire & diſtincte pour obtenir la fin

qu'elle pretend en chaque Paſſion, ſont les Characteres Moraux : & ceux dont elle ſe ſert par vn pur inſtinct, ou qui ſuruiennent ſans qu'elle ait intention de les faire, ſont les Characteres Corporels : Car ces derniers ſont de deux ſortes, les vns ſe font par le commandement de l'ame, & les autres par neceſſité ; comme on verra plus particulierement dans les diſcours ſuiuans.

LES CHARACTERES DE L'AMOVR.

CHAPITRE II.

L'AMOVR n'eſt pas ſeulement la ſource de toutes les Paſſions, elle l'eſt encore de tous les biens & de tous les maux qui arriuent aux hommes. Sans elle les ſciences ne ſeroient point au monde, la vertu ſeroit ſans ſectateurs & la ſocieté Ciuile ſeroit vn bien imaginaire. C'eſt elle qui fait naiſtre en nous le deſir des belles choſes, qui nous les fait poſſeder, & qui par vn merueilleux enchantement, nous change & nous transforme en elles. Nous luy deuons tous les biens que nous poſſedons, elle nous peut donner ceux qui nous manquent; Et ſi elle ne chaſſe les maux que cette vie entraîne neceſſairement auec ſoy, pour le moins elle les adoucit,

elle les rend meſmes agreables, & en fait les inſtrumens de noſtre felicité.

Mais auſſi c'eſt elle qui corrompt les vertus, qui ruïne les ſocietez, qui fait mépriſer les Arts; Et s'il eſt vray qu'elle ait mis au monde ces excellentes choſes, il ſemble que ce ne ſoit que pour les en chaſſer. Cette noble vigueur qui porte l'eſprit aux belles actions; Ce feu diuin dont on dit que l'ame eſt reueſtuë & qui l'eſleue naturellement vers le Ciel, languit & s'éteint ſous le poids des choſes baſſes & terreſtres où cette paſſion la tient arreſtée. C'eſt elle enfin qui forme toutes les tempeſtes dont noſtre vie eſt agitée; Il n'y auroit point de Douleur, de Crainte ny de Deſeſpoirs s'il n'y auoit point d'Amour: Et qui voudroit conſiderer de pres toutes les Paſſions, pourroit facilement croire que ce ne ſont que de diuers mouuemens qu'elle ſe donne, & de differentes figures qu'elle prend.

Or comme il n'y a gueres d'objets dont l'ame puiſſe eſtre touchée, qui ne ſoient capables d'exciter cette Paſsion; Que les Richeſſes, les Honneurs, les Plaiſirs, en vn mot tous les biens faux & veritables la peuuent émouuoir: Nous ne voulons pas icy débroüiller ce grand Chaos, & noſtre deſſein ne nous permet pas de parler d'vne autre ſorte d'Amour que de celle que la Beauté fait naiſtre dans l'appetit.

Ce n'eſt pas pourtant vne petite entrepriſe, quel-

que ſecours que nous ayent donné ces grands Hommes du temps paſſé, & quelque effort que nous ayons deſia fait pour en découurir l'origine, nous ſomme contrains d'auoüer qu'il y a quelque choſe de diuin en elle où noſtre eſprit ne ſçauroit atteindre, & que la Pauureté qui ſe trouue comme on dit à ſa naiſſance, ſe rencontre auſsi dans nos penſées quand nous en voulons parler. Que s'il eſtoit meſme neceſſaire d'en marquer tous les effets, on conteroit plûtoſt les vagues de la mer que les mouuemens qu'elle forme dans l'ame; Et la chaleur ne produit & ne corrompt pas plus de choſes au monde que l'Amour y cauſe de bonnes & de mauuaiſes actions.

En effet c'eſt l'inſtrument de cét Art diuin que la nature a trouué pour conſeruer ſes plus excellens ouurages; ſans elle il y a long-temps que l'on ne parleroit plus de familles, de Peuples ny de Republiques; Et celles que l'on a eſtimées les plus fleuriſſantes n'auroient eſté que des aſſemblées de quelques animaux farouches & ſauuages, ſi l'Amour ne les eût adoucies & ciuiliſées. Car c'eſt elle qui nous forme à la vie Ciuile qui eſt la veritable vie des hommes; puis qu'elle nous fait deuenir liberaux, courtois & genereux; qu'elle nous apprend à eſtre diſcrets, obeïſſans & fideles; qu'elle nous rend diſerts, éloquents & ingenieux. Et c'eſt pour cette raiſon que le plus ſage homme de l'Antiquité a dit

autresfois qu'il eſtoit ignorant en toutes choſes excepté en l'art d'aymer, parce qu'il eſtimoit que l'Amour eſt l'Ecole de l'honneur & de la vertu, & que par tout où elle regne elle y apporte la Paix, l'abondance & la felicité.

Et veritablement ſi elle n'auoit point eſté alterée par les hommes elle ne produiroit jamais d'autres effets que ceux-là, & l'on ne ſeroit pas obligé d'adjouſter à ſes Eloges les crimes dont on l'accuſe, & les maux qu'elle a fait de tous temps par toute la terre. Mais comme le feu, quelque pureté qu'il ait, eſleue des fumées puantes & dangereuſes s'il ſe prend à des matieres corrompuës; Il ne faut pas s'eſtonner ſi cette flamme diuine ſe nourriſſant parmy les vices dont la Nature de l'homme eſt infectée, ne produit que de ſales deſirs, ne forme que de mauuais deſſeins; Et ſi au lieu des biens qu'elle deuroit aporter aux hommes, elle ne leur cauſe que des troubles, des ſoucis & des malheurs.

Nous n'auons pas entrepris de tenir icy compte de tous ſes deſordres, & nous ne voulons pas ſoüiller ce diſcours du ſang, du poiſon & de l'infamie qu'elle a porté dans les familles & dans les Eſtats, & des ſacrileges dont elle a violé les choſes les plus ſainctes: Ce ſera aſſez de dire que c'eſt le plus dangereux ennemy que puiſſe auoir la Sageſſe: Parce que de toutes les Paſſions qui la peuuent troubler, il n'y a que l'Amour contre qui elle n'a point de

deffence. Celles qui entrent ſubitement & impetueuſement dans l'Ame n'y durent preſque qu'vn moment, & la raiſon trouue ſes excuſes dans leur precipitation : Pour les autres qui viennent peu à peu, elle les ſent venir, & leur peut fermer les paſſages ou les chaſſer dans la foibleſſe qu'elles ont : Mais l'Amour y coule ſi ſecretement qu'il eſt impoſſible d'en remarquer l'entrée ny les démarches : Comme vn ennemy maſqué elle s'auance & ſe ſaiſit de toutes les principales parties de l'ame auant qu'on la puiſſe reconnoiſtre, & pour lors il n'y a plus de moyen de la faire ſortir ; Il faut qu'elle triomphe, & que la Sageſſe & la Raiſon deuiennent ſes eſclaues. Et c'eſt à mon aduis ce que les Anciens ont voulu dire quand ils ont feint tantoſt que l'Amour eſtoit le maiſtre des Dieux, tantoſt que c'eſtoit vn Demon qui les faiſoit deſcendre du ciel en terre : Par ce qu'il eſt certain que cette paſſion ſe rend maiſtreſſe des plus ſages hommes du monde ; Et que ce n'a pas eſté ſans ſuject que Laïs s'eſt autresfois vantée de voir plus de Philoſophes chez elle que d'autres ſortes de gens. Mais laiſſons aux Amans ces matieres pour entretenir leurs plaintes ; Et ſans nous intereſſer dans le blaſme ou dans la loüange de l'Amour, conſiderons du port où nous ſommes les orages qu'elle excite dans l'ame & dans le corps.

La premiere bleſſeure que la beauté fait en l'ame

eſt preſque inſenſible ; Et bien que le venin de l'amour y ſoit deſia & qu'il ſe ſoit meſme reſpandu en toutes ſes parties, elle ne croit pas pourtant eſtre malade, ou pour le moins elle ne penſe pas que ce ſoit d'vn ſi grand mal. Car comme on ne donne point aux Abeilles le nom qu'elles portent, ſinon lors qu'elles ont leur aiguillon & leurs aiſles : Auſſi l'Amour ne s'appelle Amour que quand il a des traits, & qu'il peut voler, c'eſt à dire quand il eſt picquant & inquiet. Auparauant on le prend pour vn ſimple agréement & vne complaiſance que l'on a pour vne perſonne aymable : On ſe plaiſt en ſa preſence, on ayme à en parler, le ſouuenir en eſt doux, & les deſirs que l'on a de la voir & de l'entretenir ſont ſi tranquilles, que la Sageſſe auec toute ſa ſeuerité ne les ſçauroit condamner, elle les approuue meſme & les fait paſſer pour des ciuilitez & des deuoirs neceſſaires. Mais ils ne demeurent pas long-temps en cét eſtat, ils s'augmentent peu à peu, & enfin par la frequente agitation qu'ils donnent à l'ame, ils allument le feu qui y eſtoit caché, & font croiſtre la flamme qui la bruſle & qui la déuore. Alors cette Image agreable qui ne ſe preſentoit à l'eſprit qu'auec de la douceur & du reſpect, deuient inſolente & imperieuſe, elle y entre à tous momens, ou pour mieux dire elle ne l'abandonne iamais, elle ſe meſle parmy ſes penſées les plus ſerieuſes, elle trouble les plus agreables,

bles, elle prophane les plus saintes : Elle se glisse mesme parmy ses songes, & par vne perfidie insupportable elle s'y represente seuere & cruelle quand il n'a rien à craindre, ou l'abuse d'vne vaine esperance quand il est dans vn veritable desespoir. Alors l'Amour qui n'estoit auparauant qu'vn Enfant, deuient le pere de toutes les Passions ; mais vn pere cruel, qui n'en a pas plustost produit vne, qu'il ne l'étouffe pour donner le iour à vne autre qu'il n'épargne non plus que la premiere : Il fait naistre & mourir en mesme temps cent sortes de desirs & de dessein ; Et à voir l'Esperance & le Desespoir, la Hardiesse & la Crainte, la Ioye & la Douleur qu'il fait succeder continuellement l'vne à l'autre, le Despit & la Cholere qu'il fait éclater à tous momens, & le meslange qu'il fait de toutes ces passions ; il est impossible que l'on ne se figure quelque grande tempeste, où la fureur du vent esleue, abbat & confond les vagues, où les éclairs & les foudres rompent les nuées, où la clarté & les tenebres, le ciel & la terre semblent retourner en leur premiere confusion.

Mais comme il y a des temps où les orages sont plus violans & plus ordinaires, il y a aussi des rencontres où cette tempeste d'Amour est plus forte & plus frequente : Les principales à mon aduis sont la Presence & l'Absence de la personne aymée, son Amour & sa Hayne, & la concurrance d'vn

Riual. Et l'on peut dire que ce ſont là les cinq Actes où tous les Accidens & tous les Intrigues de cette Paſſion ſont repreſentez : Pour le moins s'il y en a d'autres, ils ſe paſſent derriere le Theatre & hors la veuë des ſpectateurs.

S'il arriue donc qu'vn Amant ſoit *Abſent* de l'objet aymé, alors l'inquietude & le chagrin le ſuiuent par tout, il n'a pas plus d'amis qui ne l'importunent, les diuertiſſemens qui luy eſtoient les plus agreables luy ſont ennuyeux, il n'y a rien enfin dans la vie qui ne luy déplaiſe, excepté le ſilence & la ſolitude. Comme s'il eſtoit atteint de ces eſtranges maladies qui font hayr la lumiere & les hommes, il n'ayme que les tenebres & les deſerts ; là il entretient les bois, les ruiſſeaux, les vents & les aſtres ; Ils n'ont rien à ſon aduis qui ne ſoit conforme à l'humeur de celle qu'il ayme, & à la peine qu'il endure, il les appelle inſenſibles comme elle, il les trouue en perpetuelle agitation comme luy ; Et apres s'eſtre long-temps tourmenté l'eſprit de ſemblables Chimeres, il vient à penſer à ces heureux moments qu'il reuerra cét objet agreable, qu'il luy pourra parler, & luy rendre compte des ſoûpirs & des larmes qu'il aura jettées en ſon abſence. Tantoſt il medite les plaintes dont il doit amolir ſa rigueur, les remerciemens dont il payera ſes faueurs, & les ſermens qui confirmeront les vœux de ſa ſeruitude.

Tantoſt il met la main à la plume, il écrit, il efface, il déchire, & s'il y a quelques penſées qui puiſſent demeurer en ſeureté ſur ſon papier, ce ſont celles qui parlent de l'excez de ſon amour & de ſa fidelité. Apres cela quels artifices n'employe-t'il point pour faire rendre ſes lettres ? quelles extrauagances ne fait-il pas quand il en reçoit ? ou quand meſmes quelques choſes qui ont ſeulement touché la perſonne qu'il ayme tombent entre ſes mains ? il les tient touſiours colées à ſes yeux ou à ſes levres, il en fait ſes Idoles, & ne les voudroit pas changer auec des ſceptres & des couronnes. Enfin on peut dire que l'Abſence eſt la Nuict veritable des Amans, non pas ſeulement à cauſe que leur Soleil ne les éclaire plus comme ils diſent; mais encore parce que tous leurs plaiſirs ne ſont qu'en ſonge, & que tous leurs maux s'irritent & s'augmentent en ce temps-là.

Mais conſiderons le Iour qui ſuccede à cette Nuict, c'eſt infailliblement la *Preſence* de la perſonne aymée : En effet, vn Amant ne l'appelle point autrement; Il croit quand il l'aborde que toute la Beauté du monde ſe deſcouure à ſes yeux, il ſent vne nouuelle chaleur qui ſe reſpand en ſon ame, & vn certain meſlange de joye & d'eſtonnement luy cauſe vn trouble ſi agreable, qu'il en eſt rauy & comme hors de luy-meſme. Alors quelque ſuper-

be, hardy, & éloquent qu'il ſoit, il faut qu'il s'humilie, qu'il craigne, & qu'il perde la parole; il ne luy ſert de rien d'auoir preparé ſon courage & ſes diſcours, ce ſont autant de ſonges & de phantoſmes qui s'éuanoüiſſent à la veuë de cette lumiere: Il n'y a que ſes yeux qui parlent pour luy, & qui font reconnoiſtre par leurs regards quel eſt l'excez du plaiſir & du reſpect que cette rencontre luy donne. Or quoy que l'on die que c'eſt là le langage particulier de l'Amour, il y en a toutesfois vn autre qui luy eſt bien plus eſtrange que celuy-là. Car bien qu'il y ait des Paſſions auſſi violantes que celle-cy, il n'y en a pourtant point qui inſpire comme elle des paroles ſi extrauagantes & ſi ridicules, puis qu'vn Amant ne profere pas vn mot qui ſoit vray-ſemblable; quelque ſoin & quelque intereſt qu'il ait de faire croire ce qu'il dit, tous ſes diſcours & ſes écrits ſont de perpetuelles hyperboles; Il bruſle, il languit, il meurt; Il ne parle que de priſon, de fers & de tourmens; Il nomme celle qu'il ayme, ſon ſoleil, ſon cœur, ſon ame & ſa vie; Il jure qu'il a plus d'amour tout ſeul que tous les hommes enſemble, que ſa paſſion eſt infinie & qu'elle ſera eternelle. Enfin toutes ſes paroles ſont au deſſus de la verité, ſes deſſeins & ſes promeſſes au deſſus de ſon pouuoir, & toutes ſes actions au deſſous de ſon courage: Car il n'y a point de ſoûmiſſion ſi laſche qu'il ne faſſe, il n'y a point de ſeruice ſi bas & ſi vil

qu'il ne rende, il n'y a point de ſujettion parmy les eſclaues qui ſoit ſi aſſiduë, ſi ſoigneuſe & ſi empreſſée que la ſienne : Il faut ſouuent qu'il adore vne perſonne qui le dédaigne, qu'il faſſe la cour à vne confidente qui le trahit, qu'il careſſe des valets qui ſe mocquent de luy : Il faut qu'il traitte ſes ennemis auec reſpect, ſes amis auec indifference, & tout le reſte du monde auec mépris : Il faut qu'il ſouffre ſans ſe plaindre, qu'il craigne tout, qu'il deſire beaucoup, qu'il eſpere peu : En vn mot, il faut qu'il ayme ſon mal & qu'il ſe haïſſe ſoy-meſme. Ie laiſſe à part les profuſions qu'il fait, & les dangers qu'il court, pour tirer ſeulement vne parole ou vn regard fauorable ; Les transports de ioye qu'vn bon accueil luy donne, l'excez de douleur & de deſeſpoir qu'vn dédain luy cauſe, & les fureurs que la jalouſie luy inſpire, quand vn Riual vient trauerſer ſa pourſuite. Comme nous parlerons de ces Paſſions en particulier, ce ſera lors auſſi que nous ferons voir le reſte des extrauagances que l'Amour fait faire. Quoy qu'à la verité ie ne penſe pas qu'on les puiſſe dire toutes ; Car outre qu'il n'y a point de déreglemens aux autres Paſſions qui ne ſe trouuent en celle-cy, qu'elle eſt capable de toutes les folies qui peuuent entrer en vn eſprit égaré ; Elle a tant de faces & de differens viſages, qu'il eſt impoſſible de les pouuoir dépeindre : Tantoſt elle eſt violente & impetueuſe, tantoſt elle eſt douce & paiſible ; Elle

eſt en quelques vns plaiſante & enjoüée, aux autres elle eſt chagrine & ſeuere ; D'autres l'ont hardie & inſolente, d'autres l'ont timide & modeſte ; Il s'en void d'ingenieuſes & de ſtupide, de fantaſque, de volage, de furieuſe, & de cent autres façons ; qui ont à mon aduis eſté cauſe que quelques-vns ont feint que l'Amour eſtoit fils du Vent & de l'Iris, pour montrer la merueille & la diuerſité qu'il y auoit en cette Paſſion, & pour nous apprendre que l'origine en eſt auſſi cachée que celle de ces deux ſortes de Meteores. Mais auparauant que d'entreprendre de la découurir, voyons les changemens qu'elle fait au viſage.

Ie ne croy pas que celuy qui le premier peignit l'Amour auec vn bandeau ſur les yeux, eût deſſein de marquer l'aueuglement qui ſe trouue en cette Paſſion ; mais que par l'impuiſſance ou par le priuilege de ſon Art, il fut obligé de cacher ce qu'il ne pouuoit pas dépeindre. En effet qu'elles couleurs, voire meſmes qu'elles paroles pourroient exprimer tous les changemens que l'Amour cauſe dans les yeux ? Comment pourroit-on repreſenter cette Humidité éclatante que l'on y void briller ? Cette Inquietude modeſte, cette Triſteſſe riante, & cette Cholere amoureuſe que l'on y apperçoit ? Tantoſt vous les voyez ſe mouuoir d'vn coſté & d'autre, tantoſt s'eſleuer doucement, s'abaiſſer peu

à peu & ſe tourner pitoyablement vers l'objet aymé: Par fois ils s'arreſtent ſur luy comme s'ils y eſtoient attachez; par fois ils s'en deſtournent comme s'ils en eſtoient eſbloüis. Tantoſt leurs regards ſont vifs & prompts, tantoſt ils ſont doux & languiſſans; tantoſt ils ſortent en liberté, tantoſt ils ſe dérobent & s'échapent d'entre les paupieres qui ſemblent ſe vouloir fermer: En vn mot tous les mouuemens dont les yeux ſont agitez dans les autres Paſsions ſe remarquent en celle-cy: On y void touſiours le riz ou les larmes qui quelquefois meſmes s'accordent & ſe meſlent enſemble. Quoy qu'ils deuiennent caues & enfoncez, ils ne ſe deſſechent & ne ſe diminuent pas pour cela, au contraire, ils paroiſſent plus grands & plus humides qu'ils n'eſtoient auparauant: Si ce n'eſt apres vne longue triſteſſe & vn extreme deſeſpoir, car alors ils deuiennent ſecs, obſcurs, abbatus & immobiles. Le front ſe reſerre rarement en cette Paſsion, au contraire il ſemble qu'il s'étende, & ſi la triſteſſe l'abbat quelquefois, les rides n'en rompent preſque point l'égalité. C'eſt là où commence à paroiſtre la rougeur que l'Amour fait ſouuent monter au viſage, & lors meſmes que les autres parties ſont paſles, celle-cy retient touſiours quelque choſe de ſa premiere couleur. Tantoſt les levres y ſont rouges & humides, tantoſt paſles & ſeiches, & elles ne ſe meuuent preſque iamais qu'elles ne forment quelque ſouris

agreable: Quelquefois on void celle de dessous qui tremble & qui blanchît d'vne écume subtile: Quelquefois la langue s'auance sur elles, & par vn leger tremoussement qu'elle se donne, elle les flatte & les chatoüille: Si elle veut former quelques paroles elle begaye, & l'humidité que le desir fait monter à la bouche les naye & les estouffe. Enfin les oreilles ne seruent presque de rien à vn Amant, il n'entend pas la moitié de ce que l'on dit, s'il répond c'est auec confusion, & ses discours sont à tous momens interrompus par de grands & de longs soûpirs que le cœur & les poulmons exhalent sans cesse. S'il parle de sa Passion c'est auec vne voix tremblante & adoucie qu'il fléchît à tous coups par ces accens passionnez, que le desir, la douleur, & l'admiration ont accoustumé de former. Il deuient passe & maigre, il pert l'appetit, il ne peut dormir; Et si quelquefois la tristesse & la lassitude l'assoupissent, son sommeil est sans cesse interrompu par les songes, qui donnent souuent plus de peine à son esprit, que les maux veritables qu'il endure. Quand la personne aymée se presente à ses yeux, quand on la nomme seulement, ou quand quelque chose luy en réueille le souuenir, au mesme instant son cœur s'esleue & s'agite, son poux se rend inégal & déreglé, il deuient inquiet & ne peut plus demeurer en place. Tantost les frissons le saisissent, tantost la chaleur allume tout son

sang;

ſang ; par fois il ſe ſent animé d'vn courage & d'vne force extraordinaire, par fois il ſe trouue abbatu & languiſſant, quelquefois meſme il tombe en deffaillance. Enfin il ſe ſent frappé d'vne maladie qui ſe rit de l'art des Medecins, & qui ne trouue point de remedes que dans la mort ou dans l'Amour meſme. Mais ne paſſons pas outre, & finiſſons ce diſcours par l'artifice du Peintre qui l'a commencé : Cachons ce que nous ne pouuons pas décrire, & nous contentons de chercher les cauſes des effets que nous venons de marquer, dans l'eſſence & la nature de cette Paſſion.

DE LA NATVRE DE L'AMOVR.

II. PARTIE.

VNE des plus grandes merueilles qui ſe rencontre dans l'Amour, eſt que cette Paſſion eſtant ſi commune & ſi generale, & dont on peut dire que tous les ſçauans hommes ont eſté touchez ; il ne s'en eſt point encore trouué qui ait bien clairement découuert ſa nature & ſon origine. Car apres auoir veu tout ce qu'ils en ont écrit, on peut aſſeurer que l'Amour des Philoſophes eſt auſſi bien aueugle que celuy des Poëtes ;

Et que celuy qui disoit que c'estoit vn ie ne sçay quoy, qui venoit de ie ne sçay où, & qui s'en alloit ie ne sçay comment, n'est pas vnde ceux qui a le plus mal rencontré. Or quoy que ie ne veüille pas examiner toutes les definitions que l'on en a données, les bornes que ie me suis prescrites, estans trop estroites pour souffrir vn si long discours; Il y en a pourtant quelques-vnes qui passent pour les plus raisonnables, dont il faut que ie marque les deffauts, si ie veux bien establir celle que ie dois proposer. Car on pourroit s'estonner de ce que ie n'approuue pas celle de Socrate, qui a esté plus sçauant en Amour que tous les Philosophes de l'antiquité; ny celle de Saint Thomas qui a mieux entendu la Morale qu'aucun qui ait esté apres luy: De sorte que ie suis obligé de dire les raisons qui m'esloignent de leurs sentimens, & qui me font prendre vn autre chemin que celuy qu'ils ont pris.

Pour ce qui est du premier qui a definy l'Amour *vn desir de la Beauté*, il confond deux Passions en vne, voire mesme il les détruit toutes deux; veu que le Desir ne se porte qu'aux choses que l'on n'a pas, & qu'il s'éteint quand on les possede; quoy que l'Amour se conserue dans la possession, & s'y rende mesme quelquefois plus violante: Et pour lors si l'Amour est vn Desir, ce ne sera plus Amour, puis que l'on ne peut desirer ce que l'on a; & par

la meſme raiſon le Deſir ne ſera plus Deſir. Ie ſçay bien que l'on me dira qu'il n'y a point de poſſeſsion ſi pleine & ſi entiere où le Deſir ne puiſſe trouuer ſa place ; Et que quand il n'y auroit que la continuation du bien dont on joüît, ce ſeroit aſſez pour l'occuper & pour le rendre inſéparable de l'Amour. Mais cette fuite eſt inutile, car ſi la poſſeſsion n'eſt pas entiere, elle ſuppoſe quelque partie dont on ne joüît pas encore : Et qui ſouhaite la continuation d'vn bien, ne le conſidere plus comme preſent ; mais comme vne choſe qui eſt à venir : Et partant il forme vne nouuelle idée du bien qu'il poſſede, & a vn motif different de celuy que ſa preſence luy donne. Et cela ſuffit pour cauſer deux diuerſes paſſions, autrement il faudroit confondre encore l'Amour auec l'Eſperance, voire meſme auec tous les autres mouuemens de l'ame qui ſe forment ſouuent par vn ſeul objet, ſelon que l'on le conſidere en diuerſes manieres.

Pour Saint Thomas qui dit que l'Amour eſt *vne Complaiſance de l'Appetit en la choſe aymable* : où bien il prend le mot de Complaiſance pour l'agréement que l'appetit trouue dans l'objet que l'imagination luy propoſe ; ou bien pour le plaiſir & la ioye que cét objet luy donne : Si c'eſt l'aggréement, il ſe forme auant l'Amour ; Si c'eſt le Plaiſir il ſuruient à l'Amour. Car il eſt certain que lors que l'imagination ou l'entendement ont jugé

qu'vne choſe eſt bonne, la premiere choſe que fait l'appetit eſt de l'aggréer & de conſentir au iugement qu'ils en ont fait. Et quoy que cela paroiſſe plus clairement dans la volonté que dans l'appetit ſenſitif, parce que la volonté eſt libre de conſentir ou de refuſer ce que l'on luy propoſe, & que le Conſentement ſemble eſtre vn acte qui luy ſoit particulier; Il y a pourtant dans l'appetit quelque image de cette action, & il eſt vray-ſemblable qu'il approuue ce que l'imagination luy preſente auant qu'il s'émeuue & ſe porte vers luy: Et cette approbation & aggréement eſt la Complaiſance dont nous parlons, qui n'eſt rien autre choſe que la ſatisfaction & le repos que prend l'appetit à la veuë des objets qui luy ſont conformes. Ainſi la lumiere réjoüit les yeux auparauant meſme que l'appetit ſoit émeu, & le plaiſir qu'ils reçoiuent en cette rencontre, n'eſt pas vne paſſion ny vn mouuement; mais vn certain repos qui vient de la conformité de l'objet auec la puiſſance: Le meſme arriue à l'appetit quand l'imagination luy propoſe quelque choſe d'aymable; Il l'aggrée & s'émeut apres pour la poſſeder: De ſorte que l'aggréement va deuant l'Amour, & la ioye vient apres comme nous verrons en ſuite.

Pour former donc vne definition de l'Amour qui n'ait point ces difficultez & ces deffaux; On doit premierement ſuppoſer la difference qu'il y

a entre l'Amour qui eſt vne habitude, & celle qui eſt vne paſſion. Car la paſsion eſtant vn mouuement, quand ce mouuement ceſſe, la paſsion finit auſſi, & l'on peut dire qu'il n'y a plus d'Amour; mais l'habitude ne laiſſe pas d'y eſtre encore, qui n'eſt rien autre choſe que l'impreſsion de l'objet aymable qui eſt demeuré dans l'ame, & qui fait qu'à toutes les fois que la penſée le propoſe à l'appetit, il s'émeut & forme la paſsion dont nous parlons. La Paſsion d'Amour eſt donc vn mouuement, & parce que les mouuemens tirent leurs differences de la fin où ils tendent, il faut voir quelle eſt la fin de celuy-cy. Or comme l'appetit ne s'émeut que pour poſſeder le bien & pour fuïr le mal, il ne faut pas douter que la poſſeſsion du bien ne ſoit la fin de l'Amour; Et comme on ne peut poſſeder quelque choſe ſans s'vnir en quelque façon à elle, il s'enſuit neceſſairement que l'Amour eſt *vn mouuement de l'appetit par lequel l'ame s'vnit à ce qui luy ſemble bon.* Il eſt vray que d'abord cecy ne ſemblera pas veritable à cauſe que le plus ſouuent dans l'Amour, l'objet aymable eſt abſent, auec lequel il n'eſt pas vray-ſemblable que l'ame s'vniſſe: Mais quand on conſiderera que les objets ſe peuuent vnir aux puiſſances par leurs eſpeces & par leurs images, ou par leur eſtre veritable; Et qu'il y a par conſequent vne vnion réelle & vne qui ne l'eſt pas que l'Eſcole appelle *Intentionelle*, & que

l'on peut nommer *Ideale* : On verra que l'vnion qui ſe fait de l'appetit auec l'objet que l'imagination luy propoſe, eſt de cette derniere ſorte; parce que l'eſtre veritable des choſes n'entre point dans l'imagination, il n'y a que leur idée & leur image. Et cette vnion eſt la ſeule qui conuient naturellement à l'appetit, ne pouuant à ſon égard s'vnir autrement au bien qui luy eſt preſenté. Que s'il ſe porte à quelque autre ſorte d'vnion, ce n'eſt pas pour luy qu'il l'a recherche; mais pour les autres puiſſances qui peuuent s'vnir réellement à leurs objets. Car l'appetit eſt vne faculté politique qui ne trauaille pas pour elle ſeule; mais pour toutes les autres qui ſont au deſſous d'elle; Et comme l'imagination eſt le centre de tous les ſens, l'appetit l'eſt auſsi de toutes les inclinations qui ſe trouuent dans les parties: De ſorte que l'imagination ou l'entendement luy propoſant ce qui leur eſt conuenable, il le recherche pour elles & taſche de les en faire joüir: Et alors ſi elles ſont capables de s'vnir réellement auec leurs objets, il en ſouhaite l'vnion: Mais cela n'empeſche pas qu'il ne s'vniſſe auparauant auec eux par l'vnion qui luy eſt propre, & qui eſt comme le principe & la ſource de toutes les autres vnions qui conuiennent à l'Ame.

On dira peut-eſtre que l'Entendement & l'Imagination s'vniſſent de la meſme ſorte à ce qui leur eſt conuenable, & partant que l'Amour s'y peut

former auſsi bien que dans l'appetit. Mais il y a bien de la difference; parce que les objets viennent & entrent dans l'entendement & dans l'imagination, & la connoiſſance qu'ils en ont ſe fait plûtoſt par le repos que par le mouuement, comme dit Ariſtote: Tout au contraire de l'Appetit qui ſe porte vers ſon objet, & ſort comme hors de ſoy-meſme pour s'vnir à luy. De ſorte que l'vnion qui ſe fait dans l'entendement & dans l'imagination, eſt purement paſsiue ſans aucun mouuement de ces facultez; Mais celle de l'Appetit eſt actiue & ſe fait auec agitation. Ioint que l'vnion qui ſe fait par l'appetit eſt plus parfaite que celle qui ſe fait par la connoiſſance; D'autant que l'ame peut auoir auerſion à vne choſe qu'elle a conçeuë, qui eſt vne ſorte de ſeparation; Et partant l'vnion n'en eſt pas ſi parfaite comme celle de l'Appetit qui ne peut ſouffrir cette diuiſion, & qui par conſequent eſt la plus accomplie qui ſe puiſſe trouuer dans les actions vitales.

Mais ſi l'Amour eſt vn mouuement de l'ame pour s'vnir à ce qui eſt aymable, il ſemble que lors qu'elle ſera vnie auec luy, il n'y aura plus de mouuement ny par conſequent plus d'Amour: Et comme l'vnion s'en peut faire en vn moment, parce qu'il n'y a rien qui le puiſſe empeſcher, il ſemble auſſi que ce mouuement ſe doit faire en vn inſtant,

& partant que l'amour ne doit pas durer dauantage ; qui ſeroit vne propoſition bien eſtrange & contraire à la verité.

Pour reſpondre à cette objection, il faut remarquer qu'il y a des choſes qui ſe meuuent pour arriuer à quelque fin ſeparée de leur mouuement ; Et qu'il y en a d'autres qui trouuent dans le mouuement meſme la fin qu'elles recherchent. Les premiers ceſſent de ſe mouuoir quand elles ont atteint leur but & leur fin : Mais celles qui n'en ont point d'autre que le mouuement, ou pour le moins qui ſoit ſeparée du mouuement, ne pretendent jamais à ſe repoſer : Et comme le repos eſt vne perfection en celles-là, c'eſt vne imperfection en celles-cy. Or l'Appetit eſt de ce dernier genre, il ſe meut veritablement pour s'vnir au bien, mais l'vnion qu'il recherche ne ſe peut faire que dans le mouuement ; & quand il ceſſe, elle ſe perd : De ſorte que pendant que l'objet aimable eſt preſent, il faut qu'il s'agite ſans ceſſe pour obtenir la fin qu'il deſire, qui eſt de s'vnir auec luy : Et s'il vient à ſe repoſer, cela procede de ce que cet objet ne luy eſt plus preſent, ou pour le moins de ce qu'il ne luy eſt plus offert comme bon. L'Amour eſt donc vn mouuement & vne vnion de l'Appetit à ce qui eſt aimable, preſent ou abſent ; par ce que ſon abſence n'empeſche pas que l'imagination n'en propoſe l'idée à l'Appetit, qui eſt la ſeule auec qui il ſe puiſſe naturellement vnir.

vnir. Il eſt vray que trauaillant pour les autres puiſſances, comme nous auons dit, il ne s'arreſte pas à cette ſimple vnion ; Il recherche encore celle qui leur eſt conuenable ; il deſire pour la veuë & pour l'ouïe, que leurs objets ſoient en vne diſtance raiſonable ; Il veut pour le gouſt & pour le toucher que les leurs ſoient vnis immediatement à leurs organes ; enfin en autant de manieres que les choſes ſe peuuent vnir, l'appetit & la volonté ſouhaittent pour elles l'vnion qui leur eſt propre. Et il faut auoüer que le concours de tous ces mouuemens fait la paſſion d'Amour complete & entiere, & que le premier, dont nous venons de parler, quoy qu'il contienne toute ſon eſſence & ſa forme, n'en a pas toute l'eſtenduë ; on peut dire que c'en eſt la ſource & que les autres ſont des ruiſſeaux qui la groſſiſſent.

Voyons maintenant quelle eſt l'agitation particuliere que l'appetit ſe donne pour faire cette vnion, & en quoy elle eſt differente de celle qui ſe trouue dans la joye, dans le deſir, & dans l'eſperance, par leſquelles, auſſi bien que par l'Amour, il ſemble que l'ame ſe veüille vnir au bien qui luy eſt repreſenté. Car ce n'eſt pas aſſez pour la parfaite connoiſſance des Paſſions, de dire que ce ſont des mouuemens, ſi on ne marque les differences de ces mouuemens, & ſi on ne fait voir les dif-

ferentes impreſſions, & les diuers progrez que la diuerſité des objets cauſe dans l'appetit.

Il faut donc ſuppoſer qu'il y a quelque rapport entre les mouuemens de l'ame & ceux du corps, & que les differences qui ſe trouuent en ceux-cy, ſe rencontrent en quelque façon aux autres: Car puiſque les effets ſont ſemblables à leurs cauſes, les mouuemens du corps qui ſont des effets de l'ame, doiuent eſtre les images de l'agitation qu'elle ſe donne. En effet on dit que l'Entendement ſe porte droit vers ſon objet, qu'il ſe refléchit & ſe replie ſur luy, qu'il rentre en ſoy-meſme, qu'il s'égare & qu'il ſe confond: Qui ſont toutes façons de parler tirées des mouuemens ſenſibles, & qui doiuent faire croire qu'il ſe fait quelque choſe de pareil en l'ame, & principalement en ſa partie appetitiue, par ce que c'eſt par elle qu'elle s'eſmeut & s'agite en effet. Et il ne ſert de rien de dire que ce ne ſont pas de veritables mouuemens, & qu'ils ſont ſeulement metaphoriques: Car outre qu'il faudroit alors confeſſer que toutes les definitions des paſſions, où le mot de *mouuement* eſt touſiours employé, ſont metaphoriques; Il eſt certain que cela n'empeſche pas qu'il n'y ait de la reſſemblance entre les vns & les autres, quoy qu'ils ſoient de diuers genres. Mais ie dy bien plus, à conſiderer exactement les mouuemens corporels, on peut dire que ce ne ſont pas de ſi parfaits & de ſi veritables mouuemens que

ceux de l'ame, & que ce n'en ſont que des images groſſieres & imparfaites ; Puiſqu'il eſt vray que dans l'ordre des choſes, celles qui ſont inferieures, ſont plus noblement & plus parfaitement dans les ſuperieures ; & que toutes ne ſont que des coppies tirées les vnes des autres, dont l'original eſt en la ſouueraine Idée de tous les Eſtres.

Quoy qu'il en ſoit, puiſqu'en definiſſant la paſſion en general on ſe ſert du mot de *mouuement*, il faut de neceſſité pour marquer les differences des paſſions, y employer les differences du mouuement, & trouuer en chacune d'elles quelque agitation particuliere qui ait de la conuenance & du rapport auec quelqu'vn des mouuemens ſenſibles.

Pour découurir donc celuy qui eſt propre à l'Amour, il faut premierement ſçauoir où eſt l'Image du bien ; & ſi elle demeure dans l'imagination, ou ſi elle s'écoule dans l'appetit ; eſtant certain que ſi l'appetit la va chercher hors de ſoy, il doit s'agiter d'vne autre ſorte que s'il la rencontre en luy-meſme. Il eſt vray que cela n'eſt pas aiſé à decider, & quelque party que l'on puiſſe prendre, il s'y trouue des inconueniens qui ſemblent inéuitables. Car ſi l'image du bien ne ſort point de l'imagination, l'appetit qui eſt vne puiſſance aueugle, ne la peut pas connoiſtre ; & partant il ne doit pas ſe mouuoir pour s'vnir à elle, ne ſçachant pas qu'elle y ſoit. De dire auſſi qu'elle en ſorte & qu'elle s'écoule dans l'appe-

tit, elle y ſera inutile pour la meſme raiſon ; puiſqu'elle ne ſert que pour repreſenter les choſes & en donner la connoiſſance, dont l'appetit n'eſt pas capable. Ioint qu'il eſt mal-ayſé de conceuoir, comment cette image peut couler de l'imagination en vne autre puiſſance ; parce qu'outre que les accidens ne peuuent paſſer d'vn ſujet à l'autre, elle eſt le terme & l'effet formel d'vne action immanente, qui a cela de propre de ne ſortir iamais de la faculté où il a eſté produit.

Pour éuiter cét embarras & ne s'engager pas plus auant dans les doubtes de l'Eſcole ; Il faut dire que l'image qui eſt dans l'imagination, ne ſort point en effet hors d'elle, pour la raiſon que nous venons d'apporter: Mais comme à la preſence des corps lumineux, la lumiere ſe produit dans l'air qui les enuironne ; Auſſi quand cette image s'eſt formée dans l'imagination, elle ſe multiplie dans toutes les parties de l'ame, elle les éclaire, & excite apres celles qui ſont capables d'eſtre émeuës. Il y a meſme grande apparẽce que c'eſt en effet quelque lumiere raffinée & purifiée, puiſque les images des choſes corpoelles qui frappent nos yeux, ne ſont autre choſe que des lumieres, comme nous auons démontré en ſon lieu ; Et qu'il n'y a rien qui ſoit plus conforme à l'eſprit, que cette qualité qui eſt comme le milieu ou l'Orizon des choſes ſpirituelles & des corporelles. Quoy qu'il en ſoit on ne doit pas douter que ces ima-

ges, ne ſe multiplient auſſi bien que celles des corps; puiſqu'elles ſont plus excellentes qu'elles, & que nous en auons des preuues aſſeurées dans les effets de la memoire & de la vertu formatrice qui doit neceſſairement eſtre imbuë de ces images, pour former les parties conformément au deſſein que l'imagination luy propoſe bien ſouuent contre ſa conduite ordinaire.

Mais s'il eſt vray que ces Idées ne ſont propres qu'à repreſenter les choſes, & en donner la connoiſſance, que ſeruiront-elles aux facultez qui ne connoiſſent point, comme ſont celles dont nous venons de parler? Il faut répondre qu'il y a deux ſortes de connoiſſance, l'vne eſt claire & diſtincte qui appartient aux ſens, à l'imagination & à l'entendement; l'autre eſt obſcure & confuſe qui ſe trouue dans l'appetit & dans toutes les autres puiſſances, qui ont vne connoiſſance naturelle de leurs objets & de ce qu'elles doiuent faire.

Il eſt donc certain que l'Image du bien eſt dans l'imagination comme vne lumiere qui répand ſes rayons dans l'appetit, qui l'éclaire & l'excite apres à ſe mouuoir pour s'vnir à elle: Car bien qu'elle ſe ſoit multipliée, & que l'appetit ſoit tout plein de l'éclat qu'elle jette; il ne ſe contente pas de cette influence, il taſche de s'vnir au centre & à la ſource dont elle eſt découlée; comme on void qu'il arriue au fer, qui ayant receu la vertu Magnetique, ſe

porte vers l'Aimant qui en eſt le principe & la ſource, afin de s'vnir plus eſtroitement à luy.

De ſorte qu'il eſt fort vray-ſemblable que pour former la paſſion d'Amour, l'appetit ſe porte droit vers l'idée du bien qui eſt dans l'imagination ; & que ce mouuement eſt ſemblable à celuy de toutes les autres choſes naturelles qui ſe meuuent ainſi vers ce qui leur eſt conforme.

Mais cecy fait naiſtre de grandes difficultez : Car bien que l'on puiſſe conceuoir cette ſorte de mouuement dans l'Appetit ſenſitif, à cauſe qu'il eſt placé en vn organe different de celuy de l'imagination, & qu'il y a quelque eſpace entre deux, où l'on peut ſe figurer que ce mouuement ſe fait : Cela ne peut auoir lieu dans l'Amour qui ſe forme dans la partie ſuperieure de l'ame, où la volonté n'eſt point ſeparée de l'entendement, & vers lequel par conſequent elle ne ſe porte point, puiſqu'elle eſt touſiours naturellement vnie auec luy. Ie dy bien plus : quand il ne ſeroit queſtion que de l'Appetit ſenſitif, il eſt bien difficile de comprendre comment il ſe peut mouuoir ainſi : Car il n'y a pas d'apparence qu'il ſorte hors de ſon ſiege & de ſon organe pour ſe joindre à celuy de l'imagination, puiſque tous ſes mouuemens ſont des actions immanentes : S'il n'en ſort point auſſi, comment s'vnira-t'il à cette idée qui eſt dans l'imagination ?

Pour leuer ces difficultez & reſpondre à ces raiſons qui ſemblent aſſez preſſantes, il faut ſe ſouuenir que les mouuemens de l'ame, bien qu'ils ayent de la conuenance auec ceux du corps, ne leur ſont pas tout à fait ſemblables, & que s'ils participent à quelque choſe de leur nature, ils n'en ont point les defaux : Car ils ne demandent point cette ſucceſſion de temps, ny ce changement de lieu qui ſe trouue touſiours en ceux-là, & qui ſont des ſuites neceſſaires de l'imperfection de la matiere. Ils ſe font en vn moment & en meſme endroit, pour le moins ne ſortent-ils point de la puiſſance où ils ſe forment. Car il ne faut pas s'imaginer que l'Appetit en s'approchant du bien, ou en s'éloignant du mal, quitte ſes bornes naturelles & qu'il paſſe d'vn lieu à l'autre, à la maniere des corps animez: Toutes ſes agitations ſe font en luy meſme, & comme l'eau qui eſt enfermée en vn gouffre, ſe peut mouuoir en diuerſes façons, ſans en ſortir, auſſi cette puiſſance qui eſt comme vn abyſme dans l'ame, peut eſtre diuerſement agitée dans ſes propres bornes; & par le different tranſport de ſes parties, venir tantoſt heurter ſes limites, tantoſt ſe retirer vers ſon centre, en vn mot faire tous les mouuemens qui ſe remarquent dans les paſſions. Il n'eſt donc point neceſſaire que la volonté ſoit ſeparée de l'entendement, & qu'il y ayt quelque eſpace entr'eux deux pour faire le mouuement dont nous parlons:

S'agitant en elle meſme & pouſſant ſes parties vers l'idée du bien qui luy eſt repreſenté par l'entendement, elle s'vnit à elle autant qu'elle peut, & fait ainſi la paſſion d'amour. Il en eſt de meſme de l'Appetit ſenſitif ; car bien que ſon principal organe ſoit éloigné de celuy de l'imagination, il ne faut pas croire que ces deux facultez ſoient toutes renfermées en ces parties, elles ſe reſpandent par tout le corps, & ſont touſiours jointes enſemble, comme nous monſtrerons plus amplement au diſcours de la Ioye. De ſorte que le mouuement qui s'y fait, eſt ſemblable à celuy de la volonté, & en l'vn & l'autre l'Amour n'eſt rien qu'vn mouuement de l'appetit, qui ſe porte droit vers l'idée du bien & qui s'vnit à elle : Ce qui ne ſe fait pas dans les autres paſſions, comme nous ferons voir.

Voilà donc ce que c'eſt que l'Amour en general, dont il eſt facile de marquer les differences par les differences des objets qui le peuuent émouuoir : Car comme il y a des Biens de l'ame, du corps & de la fortune, & que chacun d'eux eſt honeſte, vtile ou delectable ; il eſt certain qu'encore que les mouuemens par leſquels on ayme toutes ces choſes, ſoient de meſme nature, & qu'ils ayent en general vne meſme fin, qui eſt d'vnir l'appetit à ce qui eſt bon ; ils ſont neantmoins differens entr'eux à cauſe que ces biens ſont differens : Ainſi il y a vn Amour

des

des richeſſes, des plaiſirs, des honneurs, & des vertus : en vn mot, autant qu'il y a de ſorte de biens faux ou veritables, il y a autant de ſortes d'Amour, dont nous n'auons pas fait deſſein de parler icy, parceque la plus-part de ces eſpeces ſont compriſes dans les vertus & les vices dont nous traiterons en ſuite, & parce que nous nous ſommes reſtrains à l'Amour que la Beauté fait naiſtre dans l'appetit.

Cét Amour ſe peut definir *vn mouuement de l'Appetit par lequel l'ame s'vnit à ce qui luy ſemble Beau* De ſorte que toute la diuerſité qu'il y a en cette definition & celle de l'Amour en general, conſiſte dans la Beauté. C'eſt pourquoy nous auons deux choſes à examiner, premierement ce que c'eſt que la Beauté; en ſecond lieu, pourquoy elle donne de l'Amour. Mais parce que cette recherche eſt extremement haute & difficile, & qu'elle pourroit rompre la ſuite de ce Diſcours; nous l'auons miſe à la fin de ce Chapitre, pour parler des effets que l'Amour cauſe dans les humeurs & dans les Eſprits.

QVEL EST LE MOVVEMENT *que l'Amour cauſe dans les Eſprits & dans les humeurs.*

III. PARTIE.

PVISQVE dans les Paſſions les mouuemens des Eſprits & du ſang, ſont conformes à ceux que l'ame reſſent en elle-meſme ; il n'y a point de doute que l'Amour vniſſant l'appetit à l'idée du bien qui luy eſt repreſenté, ne produiſe auſſi dans les Eſprits quelque ſorte de mouuement qui ſeconde ſon deſſein, & qui rende cette vnion plus forte. Mais comme les ſens ne nous ſeruent de gueres pour connoiſtre la difference de ces mouuemens, il faut que l'Entendement ſupplée à leur defaut, & que le diſcours faſſe voir quel eſt ce mouuement d'eſprit qui eſt le plus vnitif, puiſque c'eſt celuy qui doit accompagner cette paſſion.

A cet effet, il faut ſuppoſer deux choſes tres-veritables, la premiere, que le cœur eſt le principal organe de l'appetit ſenſitif; La ſeconde que le cerueau eſt celuy de l'imagination. Or comme l'idée du bien ſe forme dans l'imagination, & que le mouuement des eſprits commence au cœur ; il

faut de neceſſité que l'ame ayant deſſein de les vnir au bien qu'elle a conceu, les tranſporte du lieu où ils commencent à ſe mouuoir vers celuy où ils doiuent rencontrer cét objet : Et parce que la premiere naiſſance de l'Amour ſe fait par cette vnion interieure de l'appetit dont nous auons parlé ; il faut auſſi que le premier mouuement que ſouffrent les eſprits, les pouſſe au cerueau, où il ſemble que cette vnion ſe doit faire : Car l'idée ne ſort point de la faculté qui la produit, comme nous auons montré. Et dautant que les eſprits portent auec eux la chaleur & le ſang, de là vient que l'imagination des Amans s'échauffe, & fait apres tant de belles productions, & des extrauagances meſmes, ſi le mouuement & la chaleur ont trop de violence. L'on peut dire encore que la pâleur qui leur eſt ſi ordinaire, vient en partie de ce tranſport d'eſprits au dedans du cerueau, qui abandonnans ainſi le viſage, le laiſſent ſans chaleur & ſans éclat. Mais s'il ſe rencontre que l'objet aymable ſe preſente aux ſens, alors la plus grande partie de ces eſprits accourent aux parties exterieures, & les peignent de la couleur du ſang qu'ils entraînent auec eux, & qui eſt le plus pur qui ſoit dans les veines, comme nous dirons tantoſt. Il eſt vray qu'il y a des paſſions qui ſe meſlent auec celle-cy, & qui cauſent ſouuent dans les humeurs vn mouuement contraire à celuy que nous venons d'exprimer ; mais nous ne conſiderons icy que les

effets qui ſont propres à l'Amour, & non ceux qu'elle emprunte des autres. C'eſt pourquoy nous pouuons conclure que le premier effet de l'Amour ſur les eſprits, eſt de les faire ſortir du cœur, & de les tranſporter au cerueau & aux parties exterieures.

Mais cela ne ſuffit pas encore, il faut voir ſi dans ce mouuement ils coulent auec liberté ou auec contrainte, c'eſt à dire s'ils ſe dilatent ou s'ils ſe reſſerrent; Car il ſemble que ce ſoient là les deux premieres differences du mouuement local. Or comme il n'y a que deux rencontres qui puiſſent obliger l'ame à tenir les eſprits ſerrez en leur mouuement, ſçauoir eſt quand elle attaque le mal, ou quand elle le fuit; parce qu'en l'vne elle a ſoin de ſe fortifier, & pour ce ſujet de ramaſſer & reünir les eſprits; Et qu'en l'autre la fuite ſe fait auec empreſſement, qui les precipite & les confond enſemble: Il eſt certain qu'elle n'a aucun de ces motifs en cette paſsion, & que ne conſiderant autre choſe que la bonté de ſon objet, elle ne void point d'ennemy qu'elle veüille aſſaillir ou qu'elle doiue craindre: C'eſt pourquoy elle agite les eſprits auec liberté, elle les dilate, & ſemble les ouurir, pour mieux receuoir le bien qui ſe preſente, & pour s'vnir ainſi plus parfaitement à luy.

Paſſons encore plus auant, & voyons ſi ce Mouuement eſt inégal, & s'il ſe fait auec vehemence, comme celuy qui ſuruient dans les paſſions impetueuſes : Il eſt certain que la cholere émeut les eſprits & les humeurs, auec plus de confuſion & de deſordre que ne fait l'Amour, à cauſe des diuers & frequens efforts que l'ame eſt contrainte de faire pour chaſſer le mal; Et qu'il en eſt de meſme que des Torrens dont les vagues ſe precipitent les vnes ſur les autres, & font vn courant tout plein de boüillons & d'écume; Mais que l'Amour fait couler les eſprits & le ſang dans les veines de la meſme ſorte que l'eau court dans les canaux des fontaines, ou dans les riuieres dont le lit eſt large & vny: Car l'ame qui dilate les eſprits, élargit à proportion les vaiſſeaux, & leur donnant ainſi plus de liberté, elle rend leurs cours moins turbulent & moins confus. Mais la principale raiſon de l'égalité qui s'y trouue, vient de ce que l'Amour n'a point pour l'ordinaire de paſsions à ſa ſuite qui ayent des mouuemens contraires, comme a la cholere que la douleur accompagne touſiours, & qui retire les eſprits vers le cœur au meſme temps qu'elle les pouſſe au dehors. Car bien que la ioye, le deſir, & l'eſperance qui ſont preſque touſiours auec l'Amour, remuënt diuerſement le ſang, elles ne luy impriment pas pourtant des mouuemens tout à fait oppoſez, comme nous montrerons. C'eſt pourquoy il n'eſt pas ſujet au

choc, ny à cette agitation inégale que la contrarieté des mouuemens cauſe dans les corps fluides: Mais de quelque violence qu'il ſoit pouſſé, toutes ſes parties coulent également & ſans confuſion. Et il ne faut point douter que cette ioye ſecrete que reſſentent les Amans, ſans penſer meſme à l'objet aymé, ne vienne de cette ſorte de mouuement, dont l'impreſſion eſt demeurée dans les humeurs, apres que l'agitation de l'ame eſt ceſſée: Car comme la nature ayme l'ordre & l'égalité en toutes ſes actions, quand elle void que le mouuement du ſang eſt conforme à ſon inclination, elle reſſent vne certaine ioye, dont l'image ou l'ombre ſe preſente à noſtre eſprit, & nous rend gais, ſans que nous en ſçachions la cauſe. Et ie croy pour la meſme raiſon que ſi les humeurs eſtoient touſiours agitées de ce flux & reflux que les paſſions oppoſées ont accoûtumé de cauſer, il n'y auroit aucun moment dans l'Amour qui fût exempt de chagrin & d'ennuy, & que l'on n'y ſentiroit iamais cét excez de ioye qui s'y rencontre ſi ſouuent; par ce que l'ame ne peut ſouffrir de mouuemens contraires qu'elle ne ſouffre en meſme temps quelque peine & quelque ſorte de douleur. Mais que dirons-nous donc quand ces paſſions turbulentes, telle qu'eſt la cholere, la peur, & le deſeſpoir, ſe meſlent auec l'Amour? Doit-elle leur quitter la place, quand elles entrent dans l'Ame, & mourir quand elles naiſſent, puiſque

leur mouuement eſt contraire au ſien ? Certainement ie croy que l'habitude de l'Amour demeure touſiours ; mais que la paſſion ceſſe, quand il y en a vne autre qui détruit ſon mouuement, principalement ſi elle eſt violente : Et de fait vn homme qui eſt en cholere, ou qui eſt ſaiſi de la peur, ne penſe pas à l'objet aymé ; pour le moins les penſées qu'il en a, ſont étouffées par celle de la vengeance ou du peril qu'il veut éuiter. Il eſt vray que comme ces paſſions entrent promptement dans l'Ame, elles en ſortent ordinairement bien viſte, & au meſme temps la premiere y retourne, l'impreſſion de l'objet aymé fourniſſant de nouuelles idées qui réueillent l'appetit, & y cauſent vne nouuelle émotion. Ce qui n'eſt pas difficile à croire, ſi l'on conſidere que l'appetit & les eſprits s'agitent plus facilement que l'air ; & que leur mouuement eſt en quelque façon ſemblable à celuy des éclairs, qui percent les nuées en vn inſtant, qui ſe ſuiuent coup ſur coup, & qui ne laiſſent apres eux aucune trace du chemin qu'ils ont fait. Que ſi ces paſſions ſont foibles, elles peuuent veritablement compatir auec l'Amour ; mais elles en diminuënt l'ardeur, parce que l'eſprit qui ſe partage à diuers objets, ne peut ſe donner tout entier à celuy qui eſt aymable, & parce que l'agitation que celle-cy cauſe dans les humeurs, eſt empeſchée par le flot des autres qui s'oppoſent à ſon cours.

Voyons maintenant quelle eſt la vehemence qui accompagne ce mouuement d'eſprits, & ſi elle eſt auſſi grande en cette paſſion qu'elle eſt dans la cholere, dans la peur, & dans quelques autres: Car il eſt certain qu'il y en a quelque-vnes qui de leur nature ne ſont pas ſi violentes; telle qu'eſt l'eſperance & la compaſſion, où l'on ne remarque iamais ces extremes tranſports que l'on voit en celles-là. Or il ne faut pas croire que l'Amour ſoit comme ces deux dernieres, & qu'il ait toûjours la moderation qu'elles ont. Les ſaillies qu'elle fait & les tempeſtes qu'elle excite, ſont quelquesfois ſi grandes qu'elles renuerſent l'eſprit; Et l'alteration que ſouffre tout le corps en ces rencontres, montre éuidemment que les humeurs ſont émeuës auec grande impetuoſité. A la verité les commencemens en ſont doux, & l'on peut dire qu'ils ſont ſemblables à ces vents paiſibles qu'vne foible chaleur éleue, & qui ſe changent apres en tourbillons quand elle eſt deuenuë plus forte: Car comme dans la naiſſance de cette paſſion l'idée de l'objet aymé ne fait pas grande impreſsion ſur l'eſprit, n'y eſtant, s'il faut ainſi parler, que legerement & ſuperficiellement emprainte, elle ne fait auſsi qu'vne legere émotion dans l'appetit: Mais quand elle s'eſt inſinuée au fonds de l'ame, & qu'elle s'eſt renduë maiſtreſſe de l'imagination, alors elle ſoûleue puiſſamment toutes les facultez motiues, & cauſe

cauſe ces grands orages qui font ſouuent perdre la raiſon & la ſanté.

Ie ne veux pas pourtant dire que quand l'ame eſt venuë à cét excez, l'appetit & les eſprits ſoient continuellement agitez auec cette violence: Ie ſçay que la tempeſte n'en eſt pas touſiours égale, qu'elle ſe relaſche bien ſouuent, & que meſme elle ſe diſſipe; ſoit que les diuers deſſeins que cette paſſion inſpire, détournent l'ame de ſa premiere & principale penſée; ſoit que toutes les choſes de la nature ne puiſſent pas long-temps demeurer en vn eſtat violent, & que l'eſprit ſe laſſe d'eſtre touſiours tendu vers vn meſme objet; d'où vient que les plus fortes paſsions deuiennent à la fin languiſſantes & s'appaiſent d'elles-meſmes. Et à la verité ces grands tranſports dont nous parlons, ne ſe font que lorſque l'objet aymé ſe preſente à l'imagination auec quelque puiſſant attrait, comme il arriue dans les premieres penſées qu'elle en a, ou quand il paroiſt inopinément aux ſens, ou quand l'eſprit s'y figure de nouuelles perfections, & forme de nouueaux deſſeins pour les poſſeder: Car alors l'ame qui eſt ſurpriſe par cette aymable nouueauté, s'ébranle tout à coup, & pouſſe les eſprits comme vn grand flot qui la doit porter vers le bien qui ſe preſente.

Mais quoy? ſi l'Amour émeut ainſi les Eſprits, il faudra qu'elle produiſe les meſmes effets que la ioye, & que ſa violence eſteigne la chaleur des

entrailles & cauſe des defaillances & des ſyncopes, comme fait celle-cy. Il ſemble meſme que de neceſſité ces accidens s'y doiuent rencontrer, puiſque ces deux paſsions ont vn meſme objet, qu'elles ne ſe ſeparent gueres l'vne de l'autre, & qu'elles ont de meſmes accroiſſemens; car quand l'Amour eſt extrême, la ioye le doit eſtre auſſi. Et neantmoins on n'a point remarqué aucun de ces ſymptomes dans l'Amour dont nous parlons : Pour le moins s'il eſt arriué quelque choſe de pareil aux Amans, il eſt certain que l'excez de ces deux paſsions n'en a pas eſté la cauſe ; mais que ç'a eſté la douleur, le deſeſpoir, ou quelqu'autre ſemblable. Comment ſe peut-il donc faire que l'Amour de la Beauté ne produiſe pas les meſmes effets que la ioye ; ou que la ioye ne cauſe les meſmes accidens en cette paſſion qu'elle cauſe ſouuent toute ſeule ?

Pour découurir ce ſecret, il faut premierement ſuppoſer que ces deſordres n'arriuent pas ſouuent, qu'on ne les a remarquez qu'aux vieillards & aux femmes, & que la ioye qui les a excitez, a eſté cauſée, ou par le gain de quelque victoire ineſperée, ou par la rencontre de quelque objet fort ridicule, ou par la découuerte de quelque grand ſecret dans les ſciences, qui ſont choſes dont la joüiſſance appartient ſeulement à l'eſprit. En effet, comme les choſes ſpirituelles ont cela pardeſſus les corporelles, qu'elles ſont plus nobles & qu'elles

entrent dans l'ame toutes entieres & ſans ſe partager, la poſſeſſion en doit eſtre plus parfaite & la ioye plus rauiſſante : C'eſt pourquoy il eſt vrayſemblable que les ſyncopes, qui doiuent eſtre les effets d'vne paſsion violente, ſuiuent les ioyes ſpirituelles, comme les plus grandes & les plus fortes, & qu'ils ſuruiennent plûtoſt aux natures foibles, qu'à celles qui ſont robuſtes & capables de leur reſiſter. L'ame ſe trouuant donc ſurpriſe à l'abord de ces objets, & s'agitant auec precipitation pour s'vnir à eux, les Eſprits qui ſuiuent ſes mouuemens, ſortent du cœur & s'élancent auec tant de violence aux parties ſuperieures, qu'ils perdent l'vnion qu'ils auoient auec leur principe, en la meſme ſorte que l'eau ſe diuiſe, eſtant pouſſée auec trop d'impetuoſité. Or parce que le cœur doit continuellement inſpirer ſa vertu aux parties, & qu'il n'y a que les eſprits qui la leur puiſſent porter ; quand ils viennent à ſe deſvnir d'auec luy, il faut que cette influence s'arreſte, & que les actions ſenſitiues & vitales qui en dépendent, ceſſent juſques à ce qu'ils s'y ſoient réünis : Et parce que l'ame eſt alors toute rauie dans la joüiſſance d'vn bien qu'elle eſtime excellent, elle n'a pas le ſoin de remedier à cette interruption qui s'eſt faite dans les eſprits, ny de ramener ceux qui ſe ſont écartez, ou d'en enuoyer d'autres pour remplir les vuides qui s'y ſont faits : C'eſt pourquoy ces deffaillances durent long-

temps, & cauſent quelquesfois la mort; la chaleur s'éteignant tout à fait, & la nature n'ayant pas la force de reparer ſes pertes, ny de ſe remettre en ſon premier eſtat.

Mais ce deſordre ne peut arriuer dans l'Amour dont nous parlons; dautant que l'on ne poſſede iamais entierement la Beauté corporelle, & qu'il y a touſiours quelque choſe qui entretient le deſir, l'eſperance & la crainte; C'eſt pourquoy l'ame ſe partageant à diuers deſſeins & ne ſe laiſsãt pas tranſporter ſi puiſſamment comme elle fait dans la joüiſſance des biens ſpirituels, les eſprits ne ſe jettent pas auec tant de precipitation ny d'impetuoſité, & ne ſont pas ſujets à cette diuiſion qu'ils ſouffrent quelquesfois dans la ioye, & qui eſt la cauſe des ſyncopes dont nous venons de parler. Nous toucherons encore à cette matiere en d'autres lieux: Voyons quelle eſt la chaleur que cette paſſion excite, & quelles humeurs elle émeut particulierement.

Il eſt certain que l'Amour, la ioye & le deſir, répandent par tout le corps vne chaleur humide & agreable, dautant que les eſprits remuënt en ces paſſions les humeurs les plus temperées, dont les vapeurs ſont douces & humides: Mais ces humeurs y ſont plûtoſt émeuës que les autres, parce que les eſprits qui ont vne grande conuenance auec les plus pures & les plus ſubtiles parties du ſang, comme eſtant celles dont ils tirent leur origine, doiuent ſe

meſler & s'vnir plus facilement auec elles qu'auec les autres qui ſont plus groſſieres & qui ſont éloignées de leur nature : Et partant il ne faut pas douter que quand ils s'agitent, ils n'entraînent premierement ces parties du ſang, auſquelles ils ſont plus fortement attachez, & qui eſtans les plus ſubtiles, ſont auſſi les plus faciles à ſe mouuoir. Ioint que l'ame à qui les humeurs ſeruent d'inſtrumens pour arriuer à la fin qu'elle ſe propoſe, employe les vnes ou les autres, ſuiuant qu'elles ont des qualitez propres à executer ce qu'elle veut : d'où vient que dans les animaux venimeux elle agite le venin pendant la cholere, & dans tous les autres elle excite la bile & la melancholie, parce que ce ſont des humeurs malignes qui peuuent détruire le mal qu'elle attaque. De ſorte que n'ayant point d'ennemis à combatre dans les paſſions dont nous parlons, elle ne doit point émouuoir d'autres humeurs que celles qui ſont conformes au bien qu'elle veut accueillir: C'eſt pourquoy il n'y a que le ſang le plus doux & le plus pur qui s'agite ordinairement dans l'Amour, & qui cauſe cette chaleur douce & vaporeuſe qui ſe répand par tout le corps.

QVELLES SONT LES CAVSES *des Characteres de l'Amour.*

IV. PARTIE.

MAIS il eſt temps d'arriuer au but que nous nous ſommes propoſez : Il faut que nous tirions des principes que nous venons d'eſtablir, les cauſes des Characteres de cette Paſſion. Examinons donc premierement les Actions Morales.

Comme il n'y a point de Paſſion qui produiſe tant de differentes actions, ny qui faſſe tant d'extrauagances que celle-cy, ce ſeroit vne choſe bien ennuyeuſe de faire la recherche de toutes, & qui meſme ſeroit inutile, puiſque la pluſpart procede des autres Paſſions qui l'accompagnent, dont il nous faut parler en particulier. C'eſt pourquoy nous ne toucherons icy que les principales qui ſont à mon aduis : *La penſée continuelle d'vn Amant à l'objet aymé ; La haute eſtime qu'il en fait ; Les moyens qu'il employe pour le poſſeder ; Et l'extrauagance des paroles dont il ſe ſert pour parler de ſa paſſion.* Car il n'y a gueres d'actions dans l'Amour, qui ne ſe puiſſent rapporter à quelqu'vne de ces quatre.

Pour ce qui regarde la premiere, quoy que ce ſoit vne choſe commune à toutes les paſſions d'occuper fortement l'eſprit, & de le tenir tendu vers l'objet qui les entretient; il n'y en a pourtant point qui le faſſe plus puiſſamment & plus longuement que l'Amour: Car, ou elles ſont impetueuſes & turbulentes, ou bien elles ſont lentes & dociles; les premieres ſe diſſipent incontinent, & l'on peut appaiſer ou détourner les autres par la force du diſcours, voire meſme par d'autres paſsions. Ainſi les fâcheuſes s'adouciſſent par les plaiſirs, les agreables ſe diminuënt par les afflictions, & toutes ſe peuuent changer en d'autres plus fortes, s'il ſe preſente des objets plus puiſſans que ceux qui les ont excitées; car vne grande douleur en fait oublier vne legere, & vne ioye exceſsiue oſte le ſentiment d'vne mediocre. Mais il n'en va pas ainſi dans l'Amour, elle a cela de propre qu'elle eſt vehemente & de longue durée, qu'elle n'écoute poit la raiſon, & que rarement elle peut eſtre changée ou diminuée par l'effort de quelque paſsion que ce ſoit. Dautant que l'imagination eſt tellement bleſſée, qu'elle n'eſtime pas qu'il y ait de plus grand bien à poſſeder, & qui luy puiſſe donner plus de contentement que l'objet aymé: C'eſt pourquoy il n'y en a point d'autre, quelque excellent qu'il ſoit, qui puiſſe détourner ſon inclination, & l'attirer à luy; parce que l'ame ne quitte iamais vn plus grand bien, pour en

rechercher vn moindre. Il en eſt de meſme du déplaiſir; car ſi l'on eſt aymé, il n'y a point de peine ny de douleur qui ne ſe diſsipe par le contentement que l'on en reçoit; Et ſi on ne l'eſt pas, comme l'ame ne connoiſt point de plus grand mal que celuy-là, tous les autres ſont trop foibles pour luy en oſter la penſée: C'eſt pourquoy elle conſidere continuellement le bien dont elle eſt priuée, elle le deſire ſans ceſſe, & cherche en ſa poſſeſsion l'vnique remede qui peut guerir tous ſes déplaiſirs. Mais la premiere origine de tous ſes effets eſt la puiſſante impreſsion que la Beauté fait en l'ame, de ſorte qu'en faiſant voir pourquoy les objets des autres paſsions ne la peuuent faire ſi forte ny ſi profonde, on fera voir auſsi pourquoy elle eſt de plus longue durée, & pourquoy elle tient l'eſprit plus tendu que pas vne des autres.

C'eſt vne verité bien aſſeurée qu'il y a en nous vne ſecrete connoiſſance des choſes qui ſeruent à noſtre conſeruation; Et il eſt vray-ſemblable que cette connoiſſance ſe fait par le moyen de quelques idées que la Nature a imprimées au fonds de l'ame, & qui eſtans comme cachées, & enſeuelies dans ſes abyſmes, s'excitent & ſe releuent à l'abord de celles que les ſens y apportent, & cauſent apres dans l'appetit l'Amour ou la haine, le deſir ou l'auerſion. Or comme il n'y a que deux choſes qui ſeruent à noſtre conſeruation, la recherche du bien

bien & la fuite du mal, il eſt bien certain que la nature penſe pluſtoſt à chercher le bien qu'à s'eſloigner du mal : Et comme il y a encore des biens qui ſont plus excellents & plus vtiles que les autres, qu'elle a plus de ſoin de ceux-là que de ceux qui ne le ſont pas tant, qu'elle en forme vne idée plus exacte, & que l'impreſsion qu'elle en fait, eſt plus forte & plus profonde. Cela eſtant, il ne faut pas douter que la conſeruation de l'eſpece eſtant vn bien plus general & plus excellent que tous les autres qui ne regardent que le particulier, n'ait obligé la nature d'en donner à l'ame vne connoiſſance plus efficace & vn deſir plus ardent que de quelqu'autre que ce ſoit ; Et qu'elle ne luy ait par conſequent imprimé puiſſamment l'idée de la Beauté, puiſque c'eſt la marque qui luy fait connoiſtre ce bien-là, & l'attrait qui l'excite à ſa poſſeſſion. De ſorte que la Beauté exterieure entrant dans l'imagination, & rencontrant cette idée generale que la nature y a grauée, s'vnit auec elle, excite & réueille ce ſecret & puiſſant deſir qui l'accompagne, & l'applique à l'objet qu'elle luy preſente. Et c'eſt de là d'où vient cette forte attention qui attache continuellement l'eſprit d'vn Amant à la perſonne aymée, & qui luy cauſe apres l'Amour du ſilence & de la ſolitude, le dégouſt de tous les diuertiſſemens qui luy eſtoient les plus agreables, & toutes les viſions qu'vne vie ſolitaire inſpire à vne ame agitée de crainte &

d'eſperance, en vn mot bleſſée de la plus cruelle de toutes les paſſions.

Nous auons maintenant à chercher la ſource de cette haute eſtime que l'on fait de l'objet aymé; car c'eſt d'elle que découlent les reſpects, les ſoûmiſſions, les ſeruices, & la pluſpart de ces façons de parler dont les Amans ſe ſeruent. Et certainement c'eſt vne choſe eſtrange & qui ſeroit incroyable, ſi on ne la remarquoit tous les iours, de voir les Roys ſoûmettre leur Couronne & leur Puiſſance à la beauté d'vne Eſclaue, les plus ſages adorer vne perſonne vitieuſe, & les plus courageux s'aſſujettir à des Ames foibles, baſſes & dignes de mépris. D'où peut venir ce puiſſant charme qui fait méconnoiſtre ce que l'on eſt, & ce que l'on ayme, & qui nous donne vne ſi mauuaiſe opinion de nous-meſmes, & vne ſi auantageuſe de ce que nous aymons? Il ne faut pas douter que l'imagination ne ſoit la principale cauſe de cette erreur; comme elle a le pouuoir d'agrandir les images qu'elle reçoit, & de les charger meſme de nouueaux phantômes qui déguiſent les choſes & les font paroiſtre tout autres qu'elles ne ſont, elle fait ſur l'image de la Beauté qui luy eſt repreſentée, ce qu'elle a accouſtumé de faire dans les ſonges, où ſur vne legere idée qu'elle a de l'humeur qui s'agite, elle forme cent ſortes de chimeres qui ont quelque conformité auec cette

humeur : Car l'imagination receuant l'image de l'objet aymé, la forme ſur le modelle de cette idée generale de la Beauté que la nature luy a imprimée, la pare des meſmes graces qu'elle a, la confond auec elle, & ſe repreſente ainſi la perſonne aymée, beaucoup plus parfaite qu'elle n'eſt en effet. Et l'on peut dire encore qu'il en arriue icy comme dans ces maladies de l'eſprit, où l'erreur particuliere qui le tient en deſordre, altere & corrompt toutes les penſées qui ont quelque rapport auec elle, celles qui en ſont éloignées, demeurans aſſez raiſonnables: dautant qu'vn Amant peut bien conſeruer ſon iugement libre dans ce qui ne concerne point la perſonne qu'il ayme ; mais ſi-toſt qu'elle y eſt intereſſée, il faut qu'il ſoit eſclaue de ſa paſſion, & qu'il iuge des choſes ſuiuant cette agreable erreur qu'elle luy a inſpirée. En effet c'eſt vne merueille qu'vn viſage diforme, & que l'on viendra de iuger tel, paroiſſe incontinent apres plein d'attraits, comme ſi l'imagination l'auoit fardé, ou qu'elle en eût effacé tous les defaux ; mais le fard ou la perfection qu'elle luy donne, vient de cette idée dont elle eſt toute remplie, & que la nature luy a donnée, pour l'obliger à rechercher le plus grand bien qui luy puiſſe arriuer.

Quoy qu'il en ſoit, l'ame eſtant abuſée dans le iugement qu'elle fait de la Beauté, & la prenant pour vn bien tres-excellent, dont la poſſeſſion la

doit rendre plus parfaite, ſe ſoûmet entierement à elle, & ne la conſidere plus que comme vne Reine qui luy doit commander: Car le bien a cela de propre, qu'il ſe communique auec empire, & qu'il ſe rend maiſtre des choſes qui le reçoiuent: Dautant que c'eſt vne perfection qui tient lieu d'acte & de forme, comme la choſe qui le reçoit, tient lieu de puiſſance & de matiere: Or c'eſt vne Maxime aſſeurée que la forme ſe rend maiſtreſſe de la matiere, autrement elle ne la perfectionneroit pas; Et par conſequent il faut que la Beauté ait cette qualité dominante, & que l'ame qui en eſt touchée, s'aſſujettiſſe à ſon empire. Et de là viennent en ſuite toutes ces ſoûmiſſions & ces reſpects, tous ces termes de ſeruitude & de captiuité qui ſont ſi ordinaires aux Amans; dont il eſt ayſé de tirer les raiſons du principe que nous venons d'établir. Voyons maintenant les moyens que l'Amour a inuentez pour poſſeder le bien où elle tend.

Bien que l'Amour puiſſe ſubſiſter dans la ſeule vnion qui ſe fait de l'appetit auec l'idée de l'objet aymé, on peut dire pourtant que cette vnion & cette amour ne ſont pas parfaites, que l'ame ne s'arreſte pas là, & qu'elle taſche touſiours de s'vnir réellement auec la choſe aymée. Or elle ne peut s'vnir réellement que par la communication des penſées & par la preſence actuelle que les ſens de-

mandent : L'Ame ſortant en quelque façon hors d'elle-meſme par la parole, & les ſens ſeruans de canaux par leſquels les objets coulent dans l'imagination ; De ſorte qu'elle croit que par le moyen du diſcours elle s'vnit fortement à la perſonne aymée, & que celle-cy s'vnit auec elle par le moyen des ſens. Et de là vient que les Amans ſouhaittent continuellement de voir ce qu'ils ayment, de l'entendre & de l'entretenir : Le baiſer meſme où ils mettent vne de leurs plus grandes felicitez, n'a point d'autre but que d'vnir leur ame auec celle de l'objet aymé ; C'eſt pourquoy il n'y a que les parties par leſquelles il ſemble qu'elle ſe communique dauantage, qui le donnent & qui le reçoiuent : Comme la bouche, parce que c'eſt la porte des penſées ; Les yeux, parce que ce ſont les canaux par où les paſſions s'écoulent au dehors, & les mains, parce que ce ſont les principaux organes de ſes Actions.

Mais entre tous les moyens que la Nature a enſeignez pour arriuer à cette vnion parfaite, il n'y en a point de plus conſiderable que l'Amour reciproque ; parce que l'vnion ſuppoſant deux choſes, l'amant & l'objet, il faut pour eſtre accomplie, que l'vn & l'autre s'vniſſent réellement enſemble : Or ſi l'objet aymé eſt capable d'aymer, il ne peut s'vnir autrement que par l'Amour, dautant que l'ame ne s'vnit auec les choſes qui ſont hors d'elle, que par cette paſſion. C'eſt pourquoy le premier ſoin d'vn

point de plus grand bien ny de plus grand mal que ceux qu'elle attend dans l'Amour: C'eſt pourquoy elle ſe les repreſente touſiours extremes, & ſe ſert en ſuite de termes plus extrauagans qu'elle ne fait en aucune autre paſſion. Ioint que les Amans qui n'employent d'ordinaire en leur entretien que fort peu de penſées, & qui ne ſe laſſent iamais de les redire, ſont obligez d'en diuerſifier les termes, afin qu'elles en ſoient moins ennuyeuſes: Ce qu'ils ne peuuent faire que par beaucoup de Metaphores qui ſont à la fin extrauagantes, n'en trouuant pas aſſez de raiſonables pour ſuffire à la varieté qu'ils recherchent.

Outre ces raiſons generales, il y en a encore de particulieres pour quelques Mots qui ſont preſque toûjours en la bouche de ceux qui ayment; Comme quand ils nomment la perſonne aymée, *leur Cœur, leur Ame & leur Vie*, qu'ils l'appellent *Ingrate, Homicide & Cruelle*, & qu'ils diſent ſi ſouuent qu'ils *Meurent d'amour*. Car bien que toutes ces façons de parler ſemblent extrauagantes, elles viennent neantmoins d'vn principe qui les rend en quelque ſorte veritables: Dautant que l'Amour tenant touſiours l'ame tenduë vers l'objet aymé, & la tranſportant hors d'elle-meſme pour s'vnir à luy, la ſepare auſſi moralement du ſubjet qu'elle anime, & luy oſte en effet le ſouuenir & le ſoin de tout ce qui la regarde: De ſorte que l'on

peut dire en cet eſgard qu'elle ne vit plus en luy, ny pour luy, eſtant toute dans la perſonne aymée; Qu'vn Amant a raiſon de l'appeller *ſon Cœur & ſon Ame*, puiſque ſes deſirs & ſes penſées qui ſont la plus noble partie de ſa vie, ſont en elle ſeule; Et qu'il eſt veritable qu'il *meurt*, voire meſme qu'il *eſt mort*, puiſqu'il ne vit plus en luy. Or comme il n'y a que l'Amour reciproque qui le puiſſe faire reuiure, dautant qu'alors la perſonne aymée ſe transforme en luy, & luy communique auſſi ſon Ame & ſa Vie: S'il eſt malheureux iuſques à ce point qu'il ne puiſſe eſtre aymé, il ſemble qu'il a ſujet de l'appeller *Ingrate, Cruelle & Homicide:* Puiſque ſe donnant tout à elle ſeule, elle eſt obligée de reconnoiſtre cette haute liberalité; Qu'en ſeparant ſon ame de luy-meſme, elle le tuë; Et qu'il y a de la cruauté de le laiſſer mourir, luy pouuant donner la vie. Il eſt vray que pour en parler ſainement, l'on peut dire qu'il n'y a qu'vne ombre fort leger de verité en toutes ces paroles; Que l'ame fait icy comme dans les ſonges; Et que la Philoſophie Platonique qui a approuué ces viſions, a eſté d'intelligence auec cette paſſion, ou qu'elle a voulu conſoler les Amans dans les maux qu'ils endurent. Laiſſons la dans vn ſi beau deſſein, & cherchons les cauſes des Characteres corporels que nous auons décrits.

Au reſte nous ne voulons pas icy examiner d'où vient

vient cette grande diuerſité qui paroiſt en cette paſſion, & qui fait qu'aux vns elle eſt enjoüée ou chagrine, aux autres paiſible ou turbulente, qu'en vn mot il ne s'eſt peut-eſtre iamais trouué deux perſonnes où elle ait eſté tout à fait ſemblable. Car il eſt certain que cela vient des diuerſes inclinations que le temperament ou la coûtume a fait couler dans l'ame, qui entraînent les paſſions dans le penchant qu'elles prennent, & leur font ſuiure le meſme cours qu'elles ont accoûtumé d'auoir. Le meſlange des autres paſsions y contribuë auſſi, ne ſe pouuant faire que l'Amour ſoit gaye, quand elle ſe trouue auec la triſteſſe ou la cholere, ny qu'elle ſoit ſeuere, quand l'eſperance ou la ioye luy tiennent compagnie. Mais toutes ces diuerſitez ſont faciles à comprendre: Paſſons à noſtre principal deſſein.

Pour ſuiure la methode que nous auons eſtablie, il faut mettre icy deux ſortes de ces Caracteres: Les vns qui ſe font pour quelque fin; les autres qui arriuent par vne pure neceſſité. Les premiers ſe font par le commandement de l'ame qui les iuge neceſſaires pour executer ſa paſſion, quoy qu'ils luy ſoient ſouuent inutiles, comme nous auons dit. Les autres ſont purement naturels & ſe font ſans deſſein, n'eſtans rien que deseffets qui par vne ſuite neceſſaire viennent du trouble & de l'agitation qui ſe fait au dedans.

Ceux du premier ordre ſont les mouuemens des yeux & du front, le tremouſſement de la langue, l'addouciſſement & les diuerſes inflexions de la voix, le ris & le maintien du corps: Tous les autres ſont purement naturels.

Pour ce qui eſt du *mouuement des yeux*, il y en a de tant de ſortes qu'il eſt preſque impoſsible de les pouuoir marquer: Car comme toutes les paſſions peuuent naiſtre de l'Amour & compatir auec elle, & chacune faiſant mouuoir les yeux diuerſement; il arriue auſſi que tous leurs mouuemens ſe rencontrent icy: De ſorte que le Plaiſir les fait petiller, le Deſir les auance en dehors, la Triſteſſe les abbat, la Crainte les rend inquiets, le Reſpect les abaiſſe, le Dépit les allume: & ainſi du reſte, dont nous déduirons les cauſes dans le diſcours de chaque Paſsion.

Tout ce que nous pouuons faire en celle-cy, eſt de chercher quels ſont *les Yeux & les Regards Amoureux*, & ce qui oblige l'ame à les faire: dautant qu'il y a grande difficulté en l'vn & en l'autre.

Pour le premier, il y en a qui croyent que les Yeux Amoureux, ſont ceux dont les regards ſont vifs & prompts, & qui ſe iettent en vn moment d'vn coſté & d'autre; dautant qu'Ariſtote parlant des yeux Laſcifs, qu'il appelle Μαινὰς, quelques Traducteurs les ont nommés, *Inſanos*, qui ſont

proprement les yeux égarez & qui ſont en perpetuel mouuement. Mais outre que ce n'eſt pas là le ſens d'Ariſtote, & qu'il a voulu deſigner ceux qu'ils nomment, *deuorantes*, dont nous allons parler, il eſt certain que les yeux égarez ne conuiennent point à l'Amour, & qu'ils ſont plus propres à la cholere, à l'inquietude & à la legereté d'eſprit, qu'à cette paſsion. D'autres penſent que ce ſont ceux dont la prunelle s'éleue en haut & ſe cache à demy ſous la paupiere, qui ſont les yeux Mourans; parce que ceux qui meurent, les ont ordinairement ainſi; comme Ariſtote a remarqué dans ſes Problemes, où il adjouſte que cela arriue auſsi en quelques actions d'Amour; Mais pour lors l'ame n'a point deſſein de cauſer ce mouuement, & c'eſt vn effet purement naturel qui ſuit l'excez du plaiſir, comme nous dirons en ſon lieu. Hors de là, cette ſorte de regards eſt vne marque de douleur & de langueur. On pourroit dire encore que ce ſont ces regards Preſſans, par leſquels les yeux ſemblent ſe ietter ſur leurs objets, & les vouloir deuorer, comme l'on dit; que les Latins nomment ſi heureuſement *Inſtantes*, *procaces*, *deuorantes*; mais nous auons deſia dit qu'ils naiſſoient du deſir & non pas de l'Amour.

Pour moy ie penſe que les yeux dont eſt queſtion, ſont ceux que les Latins appellent *Patos*, & qu'ils ont pour ce ſujet donnez à Venus: Car ils ſont rians

& font ſortir leurs regards comme à la dérobée, les paupieres s'abaiſſant doucement & ſe fermant à demy. En effet il n'y en a point qui ayent tant de correſpondance auec la nature de l'Amour que ceux-cy; dautant que par vn ſeul regard ils font connoiſtre tous les principaux mouuemens qui ſe trouuent en cette paſſion: Car nous auons montré que l'Amour conſiſtoit principalement dans l'vnion interieure de l'appetit auec l'objet aymé; que le plaiſir l'accompagnoit touſiours; que la Beauté inſpiroit la ſoûmiſſion & le reſpect; qu'aymer n'eſtoit rien que mourir; Et que ſi vn Amant ne poſſede la perſonne aymée, le deſir l'en ſollicite ſans ceſſe. Or le regard dont nous parlons, fait paroiſtre tous ces mouuemens; car le Riz eſt vn effet de la Ioye; le Reſpect & la ſoûmiſſion abaiſſe les paupieres; la prunelle qui ſe tourne doucement vers l'objet aymé, marque la langueur amoureuſe que l'ame reſſent; & les regards qu'elle iette ſur luy, font connoiſtre les deſirs qui la preſſent. Enfin quoy que les yeux ſe ferment à demy; parce que le Riz fait reſſerrer les muſcles des paupieres, on pourroit neantmoins dire qu'ils ſe ferment ainſi, comme ſi l'ame vouloit retenir l'Image qu'ils viennent de receuoir & la conſiderer plus attentiuement, & que meſme elle les fermeroit tout à fait, s'il ne s'en preſentoit à tous momens vne nouuelle, qu'elle ne veut pas perdre & qui l'oblige à partager ainſi ſes

ſoins, comme elle fait ſouuent dans la Peur & dans la Cholere, où il ſemble qu'elle veut en meſme temps voir & ne voir pas le mal qu'elle fuit ou qu'elle dédaigne.

Le Front eſt toûjours riant & ſerein dans l'Amour, & il ſemble qu'il s'ouure & qu'il s'eſtende, qui eſt vne marque de flatterie; c'eſt pourquoy le chien qui eſt vn animal flateur, l'a touſiours ainſi, quand il careſſe quelqu'vn, comme dit Ariſtote: Or le mot de flatterie ne ſignifie icy autre choſe que la complaiſance & les careſſes, & non pas ce vice qui eſt la peſte de la Cour & de l'amitié. Il ne faut pas donc s'eſtonner, ſi l'Amour eſtant flatteuſe & complaiſante, diſpoſe le Front de la ſorte; mais la premiere cauſe de cet effet, eſt la Ioye qui accompagne toutes ces paſſions, & qui a cela de propre, de rendre le viſage ouuert, tranquille & riant, comme nous dirons en ſon lieu.

Paſſons à vn autre effet dont la cauſe eſt extremement cachée; c'eſt le *Mouuement de la Langue* qui tremouſſe ſouuent entre les levres & qui ſemble les chatoüiller. Or cela arriue dans vn grand excez d'Amour, ſoit que l'ardeur que cette paſſion allume, deſſeche les levres & oblige l'ame de les humecter; ſoit que les Eſprits qui petillent par tout, cauſent en cette partie la meſme agitation qui paroiſt en toutes les autres qui ſont fort mobiles;

ſoit enfin que cela vienne de la vehemence du Deſir ; car le meſme effet arriue ſouuent à ceux qui regardent manger quelque choſe qu'ils deſirent ardemment. Et il ſemble meſme qu'il conuienne mieux à l'appetit des viandes qu'à quelqu'autre deſir que ce ſoit, auſſi bien que l'Humidité qui monte à la bouche, comme nous dirons, par ce que le Mouuement de la langue & l'Humeur dont elle s'abreuue, ſeruent à gouſter les alimens & à les faire deſcendre dans l'eſtomach : Mais comme l'ame n'a pas vne connoiſſance diſtincte de ce qu'elle fait, & que la violence de la Paſſion la trouble & la fait eſgarer, il arriue auſſi qu'elle employe les moyens qui ſont neceſſaires pour vn deſſein, en vn autre où ils ſont inutiles, & fait ainſi dans le deſir de la Beauté ce qu'elle ne deuroit faire que dans celuy des alimens.

L'adouciſſement de la voix marque le reſpect & la ſoubmiſſion d'vn Amant : Et quoy que ce ſoit vn effet neceſſaire de la crainte, qui eſtreſſiſſant les paſſages & rendant le mouuement des poulmons plus laſche, fait que la voix eſt molle, douce & languiſſante ; Si eſt-ce que bien ſouuent, ſans que cette neceſſité s'y trouue, l'ame a deſſein de la former ainſi, afin de teſmoigner ſa modeſtie & ſon reſpect : Parce qu'elle ſçait que la voix forte & vehemente eſt vn effet de la hardieſſe, & que celle

qui eſt rude & aſpre, ſuit vne humeur farouche ; qui ſont des qualitez incompatibles auec l'Amour, & qu'vn Amant doit cacher, ſi la nature ou l'accouſtumance les luy a données.

Pour ce qui regarde toutes les *Inflexions de la voix*, elles procedent des diuers mouuemens qui agitent l'ame, ſoit que l'admiration la rauiſſe, ſoit que la douleur la preſſe, ſoit que le deſir la tranſporte, ou que quelques difficultez s'oppoſent à ſon contentement ; parce qu'en toutes ces rencontres elle charge la voix d'accens particuliers, tantoſt l'éleuant auec exclamation, tantoſt l'abaiſſant auec langueur, tantoſt la coupant ou l'allongeant, ſuiuant la nature des Paſſions qu'elle ſouffre.

Le Riz eſtant vn effet de la joye, doit eſtre examiné dans cette paſſion, où nous parlerons amplement de ſa nature & de ſes cauſes. De ſorte que nous n'auons plus que *le Geſte & le Maintien* qui ſemble nous deuoir arreſter : Mais ſi l'on y prend garde, il n'y en a point qui ſoit particulier à l'Amour ; Et celuy qui s'y remarque & qui eſt ſi changeant, ſuit les diuerſes paſſions qui accompagnent celle-cy : Car tantoſt le reſpect le rend modeſte ; la joye & la crainte le rendent inquiet, la triſteſſe le rend abbatu & languiſſant : Tantoſt vn Amant eſt en poſture de ſuppliant, de content ou de deſeſperé ; par fois il marche viſte, lentement, ou de-

meure ferme, ſuiuant que le deſir, l'eſtonnement ou la douleur le ſaiſit: De ſorte que tous ces mouuemens eſtans du reſſort des autres paſſions, ne nous obligent pas d'en faire icy l'examen; mais nous deuons le remettre au diſcours que nous ferons de chacune en particulier. Faiſons maintenant celuy des Characteres qui ſont purement Naturels & Neceſſaires, & où il ſemble que l'ame n'a point de part.

Les yeux ſont *Brillans* dans l'Amour à cauſe de la quantité d'eſprits qui y accourrent: Car on ne ſçauroit douter que ce ne ſoit d'eux que vienne cette viuacité éclatante que l'on void en cette partie; puis qu'elle la perd, quand ils s'en retirent, ou qu'ils ſe diſſipent, comme il arriue à ceux qui ſont ſaiſis de crainte, ou à ceux qui meurent. Mais ce qui aide à augmenter cet eſclat qui paroiſt dans les yeux, c'eſt que la membrane qui les enuironne, eſtant enflée & tenduë par l'abord des vapeurs & des eſprits, deuient plus vnie & par conſequent plus brillante; Et qu'il y a toûjours deſſus vne certaine humidité où la lumiere reſplendit & eſtincele.

Mais d'où peut venir cette *humidité?* Eſt-ce point que la Chaleur & l'agitation que les eſprits cauſent dans le cerueau, liquefient & font couler

les

les humeurs sur les yeux, car les larmes se font ainsi dans la ioye ; ou plustost que les vapeurs subtiles du sang que l'ame pousse auec impetuosité, sortent dehors & s'espaississent incontinent par la froideur des membranes & de l'air. Et de fait les yeux sont icy caues & enfoncez, quoy qu'ils paroissent toûjours grands & humides ; ce qui n'arriueroit pas, si cette humidité venoit des humeurs qui tombent du cerueau ; car elles enfleroient les parties qui sont à l'entour de l'œil, & le tiendroient éleué : Et partant il faut que cette humidité vienne du dedans, & que les muscles & les parties charnuës qui l'enuironnent, se flestrissent: Car comme leur substance est molle & se fait d'vn sang fort subtil, elle se resout incontinent & s'abbat, d'où vient que l'œil s'enfonce : Mais le corps en demeure toûjours plein, humide & estincellant, à cause des vapeurs & des esprits qui y accourent sans cesse. Si ce n'est qu'à la fin la longueur du mal, la Tristesse & le Desespoir esteignent la chaleur naturelle, qui fait que les yeux perdent leur éclat & leur viuacité, & demeurent obscurs, arides & immobiles, comme nous montrerons dans le Chapitre de la Tristesse, où nous rendrons encore raison des larmes qui sont si ordinaires aux Amans.

La *Rougeur* que l'Amour fait si souuent paroistre sur le front, a vne cause assez difficile à trouuer.

Car bien qu'il ſoit ayſé de dire que le ſang monte au viſage dans toutes les paſſions où l'ame pouſſe les eſprits au dehors; neantmoins il y en a qui le portent en vne partie plûtoſt qu'en vne autre: La rougeur qu'excite la cholere, commence par les yeux: celle de la honte par les extremitez des joües & des oreilles; & celle de l'Amour par le front; Et c'eſt dans cette diuerſité que la cauſe de cét effet eſt tres-difficile à rencontrer. Ie penſe pourtant que l'on peut dire pour ce qui regarde la cholere, que les yeux eſtans les premiers où les paſſions ſe font reconnoiſtre, ſe reſſentent auſſi les premiers du mouuement des eſprits: Or comme le ſang boüillonne dans la cholere, & que la tempeſte qui l'agite, le pouſſe auec deſordre & confuſion aux parties exterieures, de là vient que les eſprits qui courent aux yeux, y entraînent les flots de ce ſang agité, qui enfle leurs veines & les fait paroiſtre toutes rouges; au lieu que dans les autres paſſions, ils n'y portent que les plus pures & les plus ſubtiles parties du ſang qui ne peuuent cauſer cét effet. Et partant il eſt vray que la cholere fait plûtoſt monter la rougeur au viſage que quelqu'autre paſſion, & qu'elle commence à la faire paroiſtre dans les yeux; parce que le ſang ſuit les eſprits qui abordent en cette partie plûtoſt qu'à toutes les autres. Pour ce qui eſt de la honte, il faut ſçauoir que l'ame qui en eſt émeuë, forme en meſme temps le deſſein d'atta-

quer & de fuir le mal, & l'on peut dire qu'elle le veut attaquer en fuyant. C'eſt pourquoy elle pouſſe le ſang au viſage pour le chaſſer ; mais la crainte le fait en meſme temps retirer en arriere, d'où vient que les extremitez des joües & des oreilles rougiſſent, comme nous ferons voir plus amplement en ſon lieu. Examinons maintenant la rougeur que l'Amour porte ſur le front. Viendroit-elle point de la ioye, dans laquelle les eſprits, apres s'eſtre vnis au bien que l'ame conçoit, ſe débordent ſur les parties voiſines? Car ſi cela eſt, le front s'en doit reſſentir le premier ; ou bien que l'imagination eſtant placée au deuant du cerueau, cette partie s'échauffe par la continuelle agitation des eſprits, & communique apres ſon alteration au front auec lequel elle a grande ſympathie, comme la Medecine enſeigne. Et de fait, puiſque la pâleur qui ſe rencontre ſur le reſte du viſage, vient ſouuent du tranſport des eſprits au dedans du cerueau, il y a grande apparence, ou qu'il s'en fait vn reflux ſur les parties les plus proches, ou qu'elles ſe reſſentent de la chaleur qu'ils y cauſent ; d'où vient qu'elles ſont moins ternies & moins palles que les autres. Au reſte quoy que cette rougeur ſoit particuliere à l'Amour, celle des autres paſſions ne laiſſe pas de s'y rencontrer ; Et il peut arriuer qu'vn Amant rougira de honte, de cholere, de ioye ou de deſir, ſuiuant que ces paſſions ſe meſleront auec celle-

cy. Mais ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler.

Les *Levres* ſont ſouuent rouges & humides par l'abord du ſang vaporeux qui ſe jette ſur le viſage, & qui teint facilement ces parties, à cauſe qu'elles ſont molles & qu'elles ont la peau fort delicate. Et cecy arriue principalement au commencement des émotions qui ſont ſi frequentes en cette paſſion: Car à la fin ces parties ſe deſſeichent & pâliſſent; ſoit que l'ardeur conſume les plus ſubtiles & les plus douces parties du ſang; ſoit que les eſprits en ſe retirant, les remportent au dedans, & laiſſent ainſi ſur les levres la pâleur & la ſeichereſſe.

Mais d'où vient que *celle de deſſous tremble* quelquefois? Il ne faut pas penſer que ce ſoit vn effet de la crainte ou de la chôlere, puiſqu'il ſuruient dans la plus grande ardeur de l'Amour. Il eſt donc vrayſemblable que les eſprits que la violence du deſir pouſſe auec empreſſement, petillent en ces lieux & font tremouſſer cette partie qui eſt fort mobile & qui n'eſt point ſoûtenuë cõme les autres. Et c'eſt dãs cette rencõtre qu'elle *blanchit* par fois d'vne écume ſubtile; l'humidité qui monte à la bouche & qui ſe répand ſur les levres, eſtant agitée par ces eſprits.

La *Langue begaye*, parce que l'ame qui eſt diſtraite par l'excez de la paſſion, ne penſe pas aux paroles qu'elle doit former, & retire les eſprits qui deuroient ſeruir à cette action aux lieux où elle eſt

occupée ; d'où vient que la langue s'arreſte ou ſe meut laſchement : Et dans cette impuiſſance on perd la parole ; ou bien ſi l'on parle, c'eſt auec peine & en begayant. A quoy contribuë auſſi la quantité d'humeur dont la bouche ſe remplit par le deſir, car elle empeſche que la langue ne ſe remuë facilement, & qu'elle ne frappe nettement la voix. Au reſte la diſtraction dont nous venons de parler, eſt auſſi cauſe de ce que les Amans n'entendent pas la moitié de ce que l'on dit, & que leurs diſcours ſont ordinairement confus & extrauagans.

Les *Soûpirs* meſmes qui les entrecoupent à tous momens, doiuent leur premiere origine à cette grande attention d'eſprit qui détourne l'ame, & luy fait perdre le ſouuenir des actions les plus neceſſaires à la vie : Car n'enuoyant pas ſuffiſamment des eſprits pour faire la reſpiration, les poulmons ſe meuuent foiblement, & le cœur ne tire pas le ſecours qu'il attendoit de leur ſeruice, dautant qu'ils ne luy fourniſſent pas aſſez d'air pour temperer le feu que cette paſſion y allume, & qu'ils ne le déchargent pas aſſez ſouuent des vapeurs & des fumées que l'agitation des humeurs y éleue. Apres donc que ce deſordre a continué quelque temps, & qu'à la fin il pourroit ruïner toute l'œconomie naturelle, l'ame preſſée par la neceſſité, ſe réueille & taſche de ſuppléer à ſon defaut par ces grandes &

extraordinaires reſpirations : Et de fait les ſoûpirs naiſſent principalement au ſortir de quelque penſée qui a fortement arreſté l'eſprit, & non pas durant qu'il y eſtoit occupé.

Le *Viſage*, deuient *Palle* ; Soit parce que les Eſprits ſe retirent au dedans du cerueau, comme nous auons deſia dit ; Soit parce que dans le progrez de cette paſsion l'eſtomach s'affoiblit & le ſang s'altere. Car puiſque la diuerſion des eſprits détourne auſsi la chaleur & la vertu qui deuroient couler dans l'eſtomach pour faire la digeſtion, il ne faut pas s'étonner s'il deuient languide, ſi les alimens ſe changent en cruditez, & ſi le ſang qui s'en fait, eſt impur, puiſque les dernieres coctions ne corrigent point le defaut des premieres. Mais ce qui ayde encore à ce deſordre, eſt la continuelle ardeur que cette paſsion allume dans le ſang, & les diuerſes agitations que la peur, la triſteſſe & la cholere y excitent à tous moments : Car cela fait que les eſprits ſe diſsipent, que les facultez deuiennent languiſſantes, & que les humeurs s'enflamment & ſe corrompent ; D'où vient à la fin cette maladie Erotique que la Medecine met au rang de la folie & de la fureur. Le ſang eſtant donc en cét eſtat, n'a plus ſa vertu ny ſa couleur naturelle ; Il deuient inutile à la nourriture des parties, & ne leur communique plus cét agreable vermillon qu'il leur

donnoit auparauant : Et en cette ſorte il faut qu'elles deuiennent pâles, maigres & fleſtries.

L'Appetit ſe perd pour les meſmes raiſons, parce que l'objet aymé occupant toutes les penſées de l'ame, luy oſte le ſoin de toutes les fonctions de la vie : les Eſprits eſtans auſſi deſtournez, ne portent plus dans l'eſtomach le ſentiment qui cauſe l'appetit : Enfin le deſordre qui eſt dans les humeurs & dans toutes les parties naturelles, empeſche que celle-cy ne puiſſe faire ſa fonction.

Le *Sommeil* eſtant vn repos du ſens-commun & des Eſprits, ſe rencontre rarement dans les paſſions violentes, puiſqu'elles tiennent l'ame & le corps en vne continüelle agitation : Mais l'Amour le ſouffre encore moins que les autres, parce qu'outre la tempeſte qu'elle excite, elle corrompt à la fin le ſang dont les vapeurs ſont acres, qui par conſequent n'ont pas cette douce humidité qui aſſoupit les ſens.

Il eſt vray que la langueur & la laſſitude le rappellent quelquesfois ; parce que l'ame ſçait que la vie ne peut ſubſiſter ſans luy, & qu'apres vne ſi grande diſſipation d'eſprits, il eſt neceſſaire de les reparer : C'eſt pourquoy elle les receuille & les areſte. Car bien que cette vapeur humide qui prouoque ordinairement le ſommeil, ne ſe rencontre

pas icy, comme nous venons de dire, il ne faut pas croire auſſi que le ſommeil ne puiſſe venir que par ſon moyen : Il a deux cauſes naturelles & ordinaires ; la vapeur qui bouche le paſſage des eſprits, & l'ame qui les lie & les arreſte : Comme il n'y a donc point icy de vapeur qui puiſſe produire cet effet, la neceſſité oblige l'ame d'y trauailler toute ſeule.

Mais ce ſommeil eſt interrompu par les *Songes* qui agitent inceſſamment l'eſprit ; dautant que l'imagination qui ne perd point en cet eſtat la liberté d'agir, & qui eſt toute pleine des Images que la paſſion luy a ſuggerées, les remuë continuellement, les confond & les augmente ; en ſorte qu'elles luy repreſentent toûjours les choſes plus grandes qu'elles ne ſont en effet, & forment en ſuite dans l'appetit de plus puiſſans mouuemens que ne feroient les objets veritables.

Le ſouuenir ou l'abord inopiné de la perſonne aymée, enfle le Cœur & le Pouls ; parce que l'ame dilate les organes pour receuoir le bien & pour enuoyer des eſprits à ſa rencontre. On propoſe ſur ce ſubjet vne grande difficulté, à ſçauoir *ſi l'Amour a vne eſpece de Pouls* qui luy ſoit propre ; dautant que quelques-vns ſe ſont vantez d'auoir découuert cette Paſſion par le battement des Arteres. Mais ſans nous arreſter aux conteſtations qui

qui ſe ſont formées là deſſus, nous diſons hardiment qu'il n'y a pas plus de raiſon d'en donner vne qui ſoit propre à la Cholere & à la Triſteſſe qu'à l'Amour; que le cœur ne ſe doit pas moins reſſentir de l'émotion que cette paſsion cauſe dans l'appetit, que de celle que les autres y excitent; Et que les organes ſe mouuans conformément à l'intention de l'ame, il faut que cette partie s'agite autrement dans l'Amour que dans les autres paſſions, puiſqu'elle a vn autre deſſein que celuy qu'elles ont. Il eſt vray qu'il eſt bien difficile de reconnoiſtre exactement cette difference, parce que l'on n'en a point fait de iuſte obſeruation: Et peut-eſtre qu'il eſt impoſſible de la faire, dautant que le cœur eſt enfermé au centre du corps, & qu'il peut ſouffrir des mouuemens qu'il ne communique point aux arteres. Neantmoins parmy les eſpeces de Pouls telles qu'on les a pû remarquer, encore en peut-on trouuer quelqu'vne qui conuienne particulierement à l'Amour. Pour entendre cecy, il faut ſçauoir que le cœur a beaucoup de mouuemens qui ſont communs à pluſieurs paſſions; car il ſe dilate dans la ioye, dans l'eſperance & dans la cholere; & ſe reſſerre dans la triſteſſe, dans la crainte & dans le deſeſpoir: Aux vnes il va viſte & auec violence; aux autres il eſt tardif & languiſſant: Et il eſt certain que ces differences generales ne peuuent toutes ſeules marquer celles qui ſont propres à chaque

passion: Mais comme la Medecine nous apprend qu'il y a vingt especes de Pouls simples, & qu'elles se peuuent mesler diuersement les vnes auec les autres, chaque passion peut trouuer dans cette grande varieté l'espece qui luy est propre. Ainsi le Pouls de la cholere n'est pas seulement grand, ou éleué, ou viste, ou frequent, ou vehement; mais il est composé de toutes ces differences: Celuy de la crainte est viste, dur, inégal & déreglé: Celuy de la ioye est grand, rare & tardif: Celuy de la tristesse est foible, petit, tardif & rare. Et comme on dit que ce sont-là les especes de Pouls qui sont propres à ces passions, on peut aussi en marquer vne de cette sorte qui sera propre à l'Amour. Et de fait, le battement des arteres y est grand, large, inégal & déreglé; il est grand & large, parce que le cœur s'ouure pour receuoir le bien qui se presente, comme nous venons de dire: Et il est inégal & déreglé à cause des diuerses passions dont celle-cy est continuellement trauersée. Car comme nous ne parlons pas icy de cette Amour simple & imparfaite qui n'est encore que dans l'ame; mais de celle qui est complete & acheuée, & qui a desia fait impression sur le corps, il est impossible que le desir & la crainte, la ioye & la douleur ne se confondent à tous momens auec elle, d'où vient en suite le mouuement inégal du cœur & des arteres. Et cecy se remarque principalement dans le souuenir & dans l'a-

bord inopiné de la perſonne aymée: Car apres ce premier ſoûleuement qui ſe fait en cette rencontre, il ſe change en cent façons; il paroiſt petit & languiſſant, & retourne incontinent à ſa premiere vehemence; de viſte & de leger, il deuient lent & peſant, & tout d'vn coup il reprend ſa premiere viſteſſe, qu'il reperd en vn moment, & paſſe ainſi d'vne difference à l'autre, ſans ordre & ſans proportion.

Il y a fort peu de Charecteres qui reſtent à examiner, dont les cauſes ne ſoient fort éuidentes: Car *l'inquietude* vient des diuerſes agitations que l'ame reſſent: Les *friſſons & l'ardeur* ſuiuent le flux & le reflux des eſprits; dautant que la crainte & la triſteſſe qui les retirent en dedans, oſtent aux parties exterieures la chaleur qu'elles auoient; tout de meſme que la ioye & l'eſperance la leur redonnent & l'augmentent. Et à meſure que l'audace ou la cholere ramaſſent les eſprits, la force croiſt auſſi; comme elle ſe diminuë quand la ioye les diſſipe, ou que la triſteſſe les étouffe.

Il n'y a que les *ſyncopes* & les *extaſes* qui arriuent quelquesfois aux Amans où nous puiſſions trouuer quelque difficulté: Mais nous auons deſia montré que l'Amour ne pouuoit toute ſeule cauſer les ſyncopes ny les défaillances, & qu'il falloit que

ce fût la douleur, le deſeſpoir, ou la ioye.

Pour *l'Extaſe*, il eſt vray qu'elle peut venir de l'Amour: Il faut neantmoins remarquer que ce mot a pluſieurs ſignifications. Les Medecins le prennent ſouuent pour vne extrême alienation d'eſprit, telle qu'eſt celle des Phrenetiques & des Maniaques: Quelquesfois pour cette eſtrange maladie qu'ils appellent *Catoché*, laquelle oſte tout d'vn coup l'vſage des ſens & du mouuement, & tient le corps roide & dans la meſme poſture où elle l'a ſurpris. Il y en a qui croyent que la vraye extaſe ſe fait, quand l'ame ne fait aucune action dans le corps; ſoit qu'elle y demeure; ſoit qu'en effet elle en ſorte pour quelque temps : Comme il arriue dans les Energumenes & dans ceux qui ſont rauis par l'Eſprit de Dieu. Mais celle dont nous parlons, n'eſt rien autre choſe qu'vn certain rauiſſement de l'ame, qui oſte au corps l'vſage des ſens exterieurs & du mouuement; l'imagination & l'entendement ne laiſſans pas d'agir. Ce qui arriue par vne forte attention qui tient l'ame attachée à l'objet aymé, qui luy fait perdre le ſoin de toutes les fonctions animales, & qui occupant tous les eſprits à ſa penſée, empeſche qu'ils ne coulent aux organes des ſens & du mouuement. Et ce rauiſſement peut quelquesfois paſſer à tel excez que les facultez vitales ne receuront plus l'influence de l'ame, en ſorte que la reſpiration ceſſera & qu'il

n'y aura que la seule vertu naturelle qui soûtienne la vie.

DE LA NATVRE DE LA BEAVTE', en general.

Et

Pourquoy elle se fait aymer.

V. PARTIE.

QVOY que les sens ayent esté donnez à l'esprit pour luy ayder à connoistre les choses, il semble neantmoins que celles qui sont les plus sensibles, soient les moins connuës ; Et ie ne sçay si c'est vne grace ou vn artifice de la Nature qui ait voulu approcher de nos sens ce qui deuoit estre le plus éloigné de nostre esprit, & recompenser par cette connoissance exterieure le peu de progrez que nous deuions faire dans la veritable & essentielle. Quoy qu'il en soit, il est tres-asseuré qu'il n'y a rien au monde de plus sensible que la Beauté, ny rien de plus difficile à connoistre. Les plus grands hommes qui en ont ressenty les effets, en ont ignoré les causes ; Et l'on peut dire qu'elle leur a fait perdre la raison, quand ils en ont esté touchez &

quand ils en ont voulu parler. Car les vns ont dit que c'eſtoit la iuſte proportion des parties, les autres que c'eſtoit la forme des choſes, enfin que c'eſtoit l'éclat & la ſplendeur de la bonté. Mais cette derniere définition eſt équiuoque & metaphorique, & les autres ne ſe peuuent appliquer à la Beauté diuine, qui eſt la ſource & le modelle de toutes les beautez; parce que dans l'vnité & la ſimplicité infinie de Dieu, il n'y peut auoir de proportion ny de forme.

Pour tenir donc vne route plus certaine que celle que l'on a priſe iuſques icy, & pour ne s'eſgarer pas en vne matiere ſi vaſte & ſi difficile; Il faut conſiderer que les choſes ne ſont eſtimées Belles, qu'entant qu'elles peuuent tomber ſous vne connoiſſance bien diſtincte & bien exacte. C'eſt pourquoy il n'y a que les objets de l'Entendement, de la Veuë & de l'Oüye à qui on donne la Beauté; parce que de toutes les facultez connoiſſantes, ce ſont celles qui iugent plus parfaitement de leurs objets, & qui s'y trompent le moins. Et ces meſmes objets que l'on iuge eſtre Beaux, ſont encore eſtimés Bons; car on ne dit pas ſeulement qu'vne ame, vne couleur, ou vne muſique ſoient belles, elles peuuent encore eſtre appellées bonnes. Mais les objets des autres ſens & de toutes les autres puiſſances peuuent ſeulement eſtre appellés Bons, & ne meritent iamais le nom de Beauté: Car ce ſeroit vne

choſe ridicule de dire que la chaleur ou l'humidité, la douceur ou l'amertume fuſſent belles. De là il faut neceſſairement conclurre que tout ce qui eſt bon, n'eſt pas beau; mais que tout ce qui eſt beau, eſt bon; & partant que le Beau eſt vne eſpece de Bon. Or comme le Bon n'eſt bon qu'entant qu'il eſt conuenable, il faut, puiſque le beau eſt bon, qu'il ſoit auſſi conuenable à quelque choſe: Et partant s'il n'y a que les facultez connoiſſantes à qui le beau ſerue d'objet, il faut neceſſairement dire que le *Beau eſt ce qui eſt conuenable aux facultez connoiſſantes*, comme le *Bon* eſt ce qui eſt conuenable à quoy que ce ſoit.

Or parce que la connoiſſance n'a point d'autre objet que l'Eſſence & la Verité des choſes, il faut que la beauté ſoit de ce genre-là, & que les objets ſoient plus beaux, où l'eſſence & la verité eſt mieux exprimée. C'eſt pourquoy les ames ſont plus belles que les corps, & l'entendement qui connoiſt l'interieur des choſes, eſt plus capable de connoiſtre la Beauté que les ſens qui n'en connoiſſent que l'exterieur. De là vient encore que les beſtes ſont rarement touchées de la Beauté, parce qu'il n'y a que les ſens qui agiſſent en elles; au lieu que dans l'homme l'entendement concourt à leur action, & penetre dauantage la nature & l'eſſence de leurs objets. Et nous experimentons en nous meſmes que les choſes où nous n'apportons pas grande attention,

& dont nous ne connoiſſons pas bien la nature, nous ſemblent moins belles; Et qu'il n'y a que les Maiſtres en quelque Art que ce ſoit, qui puiſſent iuger de la beauté d'vn ouurage, parce qu'il n'y a qu'eux qui en ayent la veritable connoiſſance.

Ce n'eſt pas pourtant à dire que la Beauté conſiſte en la ſeule Connoiſſance, car il s'enſuiuroit que les choſes ne ſeroient belles que lors que l'on les connoiſtroit ; bien qu'il ſoit tres-veritable que Dieu ne laiſſeroit pas d'eſtre infiniment beau, quand il ne ſeroit point connu ; Et qu'il y a des choſes dont la connoiſſance eſt égallement claire & certaine, qui ne ſont pas égallement belles : Car l'entendement reconnoiſt des natures plus & moins parfaites ; tout de meſme que les yeux & les oreilles iugent qu'il y a des couleurs & des harmonies qui ſont plus belles les vnes que les autres.

Comme donc les choſes ſont ſenſibles, non pas à cauſe que l'on les ſent, mais parce qu'elles ſe peuuent faire ſentir ; Et que l'eſſence n'eſt pas bonne entant qu'elle ſe communique, mais parce qu'elle ſe peut communiquer : Auſſi la Bonté n'eſt pas belle, parce que l'on la connoiſt, mais parce qu'elle peut eſtre connuë. De ſorte que la Beauté n'eſt autre choſe que la Bonté, entant qu'elle a vn ordre & vn rapport eſſentiel à la connoiſſance, c'eſt à dire qu'elle ſe peut communiquer aux facultez connoiſſantes. Et c'eſt à mon aduis comme il faut entendre

entendre Platon quand il dit que la Beauté eſt l'éclat & la ſplendeur de la Bonté : Car comme l'éclat de la Lumiere eſt ce qui la rend viſible, l'éclat de la Bonté doit eſtre auſſi ce qui la peut faire connoiſtre, & cet éclat n'eſt autre choſe que l'acte par lequel la bonté reſplendit, éclaire & ſe communique aux facultez connoiſſantes.

Or parce qu'il y a deux ſortes de ces facultez, les intellectuelles & les ſenſitiues, il faut qu'il y ait auſſi deux ſortes de *Beauté*, l'vne qui eſt *intelligible* & l'autre qui eſt *ſenſible*. Et parce qu'en l'vn & l'autre genre il y a des ſujets qui ſont plus excellens & plus beaux les vns que les autres, il faut ſur le fondement que nous venons d'eſtablir, marquer la cauſe de cette difference. Il eſt vray que cecy demande vne meditation plus haute, & vn plus long diſcours que noſtre deſſein ne peut ſouffrir : Mais auſſi nous n'en toucherons que les Principes, & ce qui ſera neceſſaire pour entendre ce que nous dirons en ſuite de la Beauté humaine.

Suppoſé donc que la Beauté n'eſt rien en effet que la Bonté, entant qu'elle a rapport aux facultez connoiſſantes ; Et que la Bonté n'eſt rien auſſi que l'eſtre & la perfection des choſes, entant qu'elle ſe peut communiquer, comme l'Eſcole enſeigne, il faut que les choſes ſoient meilleures, plus parfaites & plus belles qui ont plus d'eſtre & d'eſſence : Et l'on reconnoiſt qu'elles ont plus d'eſtre, quand elles

ont plus d'vnité, & que dans cette vnité elles ont plus de puiſſances & de vertus differentes. Ainſi Dieu a vne perfection infinie, parce que dans vne tres-parfaite & tres-ſimple vnité, il a la puiſſance de faire toutes choſes. Les Intelligences qui ſont les plus ſimples & les plus agiſſantes de toutes les creatures, ſont auſſi les plus excellentes. Entre les corps meſmes, les mixtes ſont plus parfaits que les ſimples dont ils ſont compoſez, les animez plus que les naturels, & ceux qui ont l'ame raiſonnable, plus que ceux qui n'ont que la ſenſitiue : Parce qu'en comparaiſon de ceux-cy, ils ont plus de differentes vertus & plus d'actions, & partant plus de diuers dégrez d'eſſence. Voylà pour ce qui regarde la beauté intelligible.

Mais dans les objets ſenſibles la perfection ne ſe conſidere pas abſolument comme celle-là ; il faut qu'elle depende non ſeulement de l'eſtre qu'ils ont; mais encore des organes des ſens qui les reçoiuent, & de la conuenance qu'ils doiuent auoir auec les corps où ils paroiſſent. Ainſi la lumiere la plus éclatante eſt plus parfaite que toutes les couleurs ; mais eu égard aux yeux, le verd l'eſt dauantage, quoy que cette meſme couleur ſoit deſagreable en certains ſujets. Or la cauſe de cette diuerſité vient premierement de ce que les ſens ayans eſté donnez à l'animal pour ſa conſeruation, il ne faut pas qu'ils le détruiſent : Et comme leur action ſe fait par

l'impreſſion que les objets ſont dans leurs organes, ſi cette impreſſion ne leur eſt proportionnée, leur action ſera imparfaite. C'eſt pourquoy il faut qu'elle ſoit aſſez forte pour donner connoiſſance de la choſe; mais qu'elle ne ſoit pas ſi violente qu'elle puiſſe corrompre les organes. De là vient que les ſens ne peuuent bien iuger des extremitez de leurs objets, comme les yeux d'vne trop grande lumiere, ny des tenebres; l'oreille d'vn ſon trop violent, ny du ſilence; Et Ariſtote dit que l'vne & l'autre ne ſont pas ſenſibles, parce que celle-cy ne fait point d'impreſſion veritable, & que l'autre détruit les organes; de ſorte qu'il n'y a que les objets qui ſont entre ces deux extremitez, qui puiſſent faire l'impreſſion iuſte & proportionnée que les ſens demandent. Ce n'eſt pas pourtant que tous ces objets touchent également les ſens, il y en a entr'eux qui ſont plus parfaits & plus agreables que les autres; le verd eſt plus beau que le gris ou le noir; l'octaue entre les harmonies eſt plus douce que la quarte: Mais la cauſe de cette difference eſt extremement obſcure: Si l'on prend neantmoins garde à ce que nous auons dit de la perfection des choſes intelligibles, on trouuera qu'elle dépend du meſme principe.

Car il eſt certain que les couleurs & les harmonies tirent leur beauté des proportions qu'elles ont, & que celles qui les ont plus parfaites, ſont auſſi les

plus agreables. Or les proportions ont plus de perfection à meſure qu'elles approchent plus de l'vnité, & que dans cette vnité elles ſont plus compoſées. Ainſi le Diapaſon qui eſt la plus agreable de toutes les harmonies ſimples, ſe fait dans la proportion double, ſçauoir eſt de deux à vn, qui eſt la plus parfaite de toutes les proportions ſimples, parce qu'elle eſt la plus proche de l'vnité, n'y ayant rien ſi proche de l'vnité que le nombre de deux : Et qu'elle eſt la plus compoſée ; car ce qui eſt deux fois plus, eſt plus compoſé que ce qui n'eſt qu'vne fois & demy, ou vne fois & vn tiers, comme ſont les autres proportions qui font le Diapente & le Diateſſaron. Il en eſt de meſme des couleurs; car les proportions qui font les harmonies parfaites font auſſi les belles couleurs, comme dit Ariſtote; Et partant le verd qui eſt la plus agreable de toutes, ſe doit faire dans la meſme proportion que le Diapaſon; & le bleu, & le pourpre dans celle du Diapente & du Diateſſaron. Mais comme nous auons examiné ces choſes en leur lieu, cela ſuffit pour montrer que la Beauté & la perfection des choſes ſenſibles, ſe tire du meſme Principe que celle des choſes intelligibles, ſçauoir eſt de ce qu'elles ont plus d'vnité, & que dans cette vnité, elles ont plus de puiſſances, en vn mot de ce qu'elles ont plus de l'eſtre ſenſible.

Il eſt ayſé de voir par ce diſcours, que la Lumie-

re conſiderée en ſoy eſt la plus belle choſe qui ſe puiſſe preſenter à la veuë ; mais que le verd, eu eſgard aux organes, eſt encore plus agreable qu'elle. Il ne reſte plus qu'à ſçauoir pourquoy cette couleur ne fait pas la beauté en tous les corps où elle ſe trouue. Pour cela il faut ſe reſſouuenir que les choſes n'agiſſent qu'autant qu'elles ont de puiſſances, & que ces puiſſances ſuiuent les degrez de leur Eſtre : Or comme il y a des choſes qui ne peuuent agir ſans la matiere, il eſt aſſeuré que cette matiere doit eſtre ajuſtée & proportionnée à leurs actions & à leurs puiſſances ; Et cette proportion fait la *Beauté Corporelle*, qui n'eſt rien *qu'vn iuſte aſſemblage de toutes les diſpoſitions qui ſont neceſſaires aux corps pour faire les fonctions auſquelles ils ſont deſtinez.* De ſorte que toutes les qualitez materielles, pour excellentes qu'elles ſoient, rendront difformes les ſujets où elles ſe trouueront, ſi elles ne ſont proportionnées à l'eſſence & à la vertu interieure qu'ils ont. Ainſi la figure Ronde qui eſt la plus parfaite de toutes, parce qu'elle eſt la plus ſimple & qu'elle contient toutes les autres, ne ſe peut accommoder auec les actions de toutes les parties du corps humain, qui ſeroit monſtrueux & horrible, s'il n'auoit que cette figure. Il en eſt de meſme des plus belles Couleurs qui n'ont pas de la conformité auec le temperament de l'homme, & qui marqueroient vne extrême al-

teration dans les humeurs, ſi elles paroiſſoient ſur le viſage. Le Ton meſme de la voix qui doit eſtre aux hommes plus fort & plus éclatant, ſeroit vn defaut en vne femme, parce qu'il n'eſt pas conforme à ſon temperament qui doit eſtre proportionné à la puiſſance naturelle de ſon ſexe. Voilà donc la raiſon qui monſtre que la Beauté des objets Senſibles ſe tire, non ſeulement de leur eſtre abſolu & du rapport qu'ils ont auec les organes, mais encore de la conuenance qu'ils doiuent auoir auec leurs ſujets.

Ie ne parle pas maintenant des ſentimens particuliers que l'on peut auoir de la beauté, ny pourquoy l'vn eſtime le rouge plus que le verd, le tein brun plus que le vermeil, & les yeux bleus plus que les noirs. Ce n'eſt pas icy le lieu où nous deuons examiner ces choſes ; nous ne touchons qu'aux generales, & nous penſons auoir ſatisfait à noſtre deſſein, quand nous aurons encore dit quelque choſe de la Beauté Humaine, parce que c'eſt elle qui cauſe l'Amour dont nous parlons.

Il y a diuerſes ſortes ou diuers degrez de Beauté en l'Homme ; car il y a premierement l'Intelligible, qui eſt Eſſentielle ou Accidentelle ; l'Eſſentielle, ſe conſidere dans l'eſpece & dans le ſexe ; l'Accidentelle, dans les habitudes & dans les actions ; enfin il y a la Beauté Senſible & Corporelle.

La raiſon de cela eſt, que l'Eſpece de chaque

animal a en ſoy ſa Beauté, qui n'eſt rien autre choſe que ſon Eſtre & ſon Eſſence, où ſont compriſes toutes les puiſſances & les vertus qui luy ſont deuës. Mais parce qu'entre ces puiſſances, il y en a qui ſont deſtinées pour l'entretien des Eſpeces qui ſe perdroient auec la vie des animaux, ſi Dieu ne leur auoit donné la vertu d'engendrer leurs ſemblables; Et que la Generation ne ſe peut faire qu'il n'y ait vne Puiſſance Actiue & vne Puiſſance Paſſiue: Il a eſté neceſſaire que chaque Eſpece fuſt diuiſée en deux, & qu'il y euſt deux Sexes à qui ces deux puiſſances fuſſent partagées. Et dautant que la Beauté Senſible n'eſt rien qu'vn aſſemblage de toutes les diſpoſitions corporelles qui ſont neceſſaires aux puiſſances pour faire leurs fonctions, il faut auſſi que chaque ſexe ait ces diſpoſitions differentes, puiſqu'ils ont des puiſſances differentes. Et c'eſt là la ſource d'où vient la difference de la Beauté maſle & femelle, qui ne ſe trouue pas ſeulement en quelques parties; mais en tout le corps: Parce que les qualitez premieres eſtans les principales diſpoſitions de ces deux puiſſances; & la chaleur & la ſechereſſe qui en ſont les plus agiſſantes, deuans accompagner la puiſſance actiue, comme la froideur & l'humidité la puiſſance paſſiue; Il a fallu que toute la maſſe des humeurs ſe reſſentît de ces qualitez: De ſorte que le temperament du maſle deuant eſtre chaud & ſec,

& celuy de la femelle froid & humide, il s'enſuit que toutes les parties de l'vn & de l'autre ſexe, ont deu auoir des diſpoſitions & des Beautez differentes.

Mais dautant que l'homme a l'entendement & la raiſon pardeſſus les animaux, & que cette faculté eſtant naturellement capable de toutes choſes, ne peut auoir ſa perfection qu'en les poſſedant; il faut qu'elle acquiere les diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour arriuer à cette perfection. Et ce ſont les habitudes intellectuelles & morales qui font cette beauté accidentelle & acquiſe, dont nous auons parlé & qui reçoiuent leur dernier accompliſſement dans les actions qu'elles doiuent produire: Car la fin eſt la derniere perfection, n'y ayant rien d'abſolument parfait ſans la fin; & l'action eſtant la fin de toutes choſes.

Voylà ce que nous pouuions dire en general de la nature de la Beauté, & ce qu'il falloit ſçauoir auparauant que de chercher la cauſe qui nous oblige à l'aymer. Car bien que quelques-vns ayent dit que l'on ne deuoit point demander pourquoy la beauté plaiſt, & que c'eſtoit autant que ſi l'on vouloit ſçauoir pourquoy le feu échauffe; que c'eſt ſa nature & vne proprieté eſſentielle qu'elle a, dont on ne peut rendre raiſon. Tous n'ont pourtant pas eſté de cét aduis; Platon n'a pas creu que cette recherche

cherche fut indigne de ſon Socrate, & il n'y a perſonne qui ne confeſſe librement que ſi la connoiſſance s'en peut trouuer, elle ne doiue eſtre bien rare & bien excellente. Or quoy que ie ne deſapprouue pas tout à fait la penſée de Platon, qui dit que la beauté des choſes creées nous rauit, parce que c'eſt vn rayon & vne image de la Beauté Diuine, qui eſtant ſouuerainement bonne, inſpire neceſſairement l'Amour quand elle ſe fait connoiſtre: Neantmoins comme il y a beaucoup de choſes à ſuppoſer dans cette opinion que l'Eſcole d'Ariſtote ne veut pas receuoir; Et qu'enfin il faut touſiours en reuenir là, de ſçauoir pourquoy la Bonté Souueraine eſt aymable, nous ſommes obligez de prendre vn autre chemin qui nous puiſſe conduire à ces hautes veritez.

Il faut donc dire que ce qui eſt bon & conuenable à quelque choſe, la perfectionne; car il adjoûte ce qui luy manquoit, & augmente ainſi en quelque façon ſon eſtre, luy donnant ce qu'elle n'auoit pas, & vniſſant ce qui eſtoit diuiſé. Et c'eſt là le fondement de toutes les inclinations qui ſe trouuent dans la Nature, & de l'Amour que l'on a pour tout ce qui eſt veritablement ou apparemment bon.

Or comme dans les facultez connoiſſantes il n'y a rien de tout ce qu'elles doiuent connoiſtre; l'entendement & les ſens eſtans à leurs objets ce

que la matiere eſt aux formes ; quand ces objets s'vniſſent à ces facultez, ils leur donnent vne perfection qu'elles n'auoient pas & dont elles eſtoient capables: Et la connoiſſance qu'elles ont de cette perfection eſt cauſe de l'agréement qu'elles y trouuent, qui par apres eſt ſuiuy de l'Amour & du plaiſir qui forme l'appetit, quand l'entendement & l'imagination luy ont propoſé cela, comme vne choſe qui leur eſt bonne & conuenable.

Mais dautant qu'il y a des objets qui donnent plus d'amour & de plaiſir que les autres, il faut neceſſairement qu'ils perfectionnent dauantage les facultez connoiſſantes : Et ce ſont infailliblement ceux qui ſont les plus parfaits, c'eſt à dire qui ont plus d'eſtre & d'eſſence, comme nous auons dit; parce qu'ils rempliſſent dauantage la capacité naturelle que ces facultez ont de connoiſtre toute l'eſtenduë de l'eſtre qui leur ſert d'objet. C'eſt pourquoy il n'y a que Dieu qui puiſſe remplir l'entendement, & donner à la volonté vne amour & vne ioye parfaite, parce qu'il n'y a que luy ſeul qui poſſede tout l'eſtre: Et en ſuite les choſes qui en ont dauantage, les perfectionnent à proportion, & cauſent auſſi par leur connoiſſance vne plus grande ſatisfaction & vn plus grand plaiſir. Ce n'eſt pas que bien ſouuent les choſes les moins parfaites ne contentent dauantage les ſens & l'entendement ; mais cela procede de l'erreur que leurs mauuaiſes

inclinations leur donnent ; leſquelles viennent d'ordinaire du temperament, de la coûtume & de la foibleſſe de l'eſprit.

Or dautant que la connoiſſance eſt vn bien qui ne regarde pas ſeulement les facultez qui l'exercent ; mais encore toutes les autres à qui elle eſt vtile : parce que les ſens n'ont pas eſté donnez à l'animal pour eux-meſmes, mais pour ſa conſeruation ; Et que la raiſon eſt vne lumiere qui ne s'éclaire pas à elle ſeule, mais à toutes les autres vertus qui ſont en l'homme : De là vient que la connoiſſance que les ſens & l'entendement ont des choſes qui ſont en quelque façon vtiles à l'animal, perfectionnent ces facultez ; parce qu'eſtans deſtinées à ſon ſeruice, elles obtiennent la fin où elles tendent quand elles agiſſent pour luy ; Et en cét égard elles acquierent vne perfection, qui eſt en quelque ſorte plus excellente que celle qui les regarde ſeulement, comme eſtant leur derniere fin & le but que la Nature leur a propoſé. C'eſt ainſi que les yeux trouuent beau tout ce qui fait connoiſtre la bonté des alimens ; & la couleur du vin ou de l'eau meſme eſt pour cette raiſon plus agreable à voir à vn homme qui eſt alteré, que la plus belle verdure du monde : En vn mot tout ce que l'entendement & l'imagination connoiſſent par le moyen de la veuë & de l'oüye, pour eſtre la marque de ce qui nous peut eſtre vtile ou agreable, eſt eſtimé

beau, & perfectionne ces facultez; dautant que leur perfection consiste à connoistre ce qui nous peut seruir. C'est ainsi que la Beauté corporelle nous rauit l'ame & les sens, parce qu'elle est la marque de la puissance interieure qui nous doit rendre plus parfaits: Et c'est principalement en ce sens qu'il est vray de dire, que la Beauté est la fleur & l'éclat de la Bonté.

Mais auant que nous fassions voir comment cette Puissance nous doit rendre plus parfaits, il faut remarquer ce que nous auons desia dit des Puissances: Car il y en a qui regardent la nature de l'homme en general, & d'autres qui sont propres aux sexes. Celles-cy ont leurs dispositions particulieres qui font la Beauté Masle & Femelle, & qui n'étans autre chose que les instrumens dont elles se doiuent seruir pour faire leurs fonctions, sont encore les marques qui font connoistre si elles les peuuent bien ou mal faire. Car asseurément la Beauté Masle n'est rien autre chose à nos sens, que la marque de la bonne constitution de la Puissance Actiue dans la generation; tout de mesme que la Beauté Femelle est vn signe que la Puissance Passiue a tout ce qui est necessaire pour y faire sa fonction. Or comme la Generation est la plus naturelle & la plus excellente de toutes les operations qui sont communes aux animaux, parce que les rendant en quelque façon eternels, elle les approche aussi

en quelque ſorte de la perfection Diuine & les rend plus ſemblables à leur cauſe & à leur principe; Il ne faut pas douter que la Nature ne leur en ait imprimé vn tres-puiſſant deſir, & qu'elle ne leur ait auſſi donné la connoiſſance qui pouuoit ſeruir à cette inclination. Il eſt vray que cette Connoiſſance eſt obſcure & cachée, & qu'elle ſe trouue dans nous meſmes ſans l'aide du diſcours & ſans que nous y penſions: Auſſi eſt-elle du meſme ordre que celle que la Nature a inſpirée à toutes les choſes du monde qui connoiſſent ſans ſçauoir ce qui leur eſt vtile. Car dans les actions meſmes des ſens & de l'entendement, nous ſentons qu'il y a des objets qui nous ſont plus agreables que les autres, ſans que nous en ſçachions la raiſon: Et l'on ne peut dire autre choſe, ſinon qu'il y a dans noſtre ame vne ſecrette ſource d'intelligence, ou pluſtoſt que c'eſt l'Eſprit de Dieu qui s'eſt caché dans ſes ouurages & qui pouſſe les choſes à la fin qui leur eſt neceſſaire: Car comme l'Artiſan conduit l'action des choſes naturelles à la fin qu'il pretend, & qu'il faut rapporter tout l'ordre qui paroiſt dans l'artifice, à ſa connoiſſance & non pas aux choſes dont il ſe ſert qui ne le ſçauroient connoiſtre: Auſſi dans toutes les choſes de la nature où l'on void tant de marques d'vne ſageſſe admirable, il ne faut pas croire que ce ſoit d'elles qu'elle procede; mais que c'eſt l'Eſprit de Dieu qui ſe coule dans leurs effets, qui leur

donne l'ordre & le mouuement, & qui les guide à la fin qu'il leur a prescrite.

Quoy qu'il en soit, c'est par cette connoissance obscure & cachée que la Beauté corporelle se presentant aux sens, l'ame la reconnoist incontinent pour la marque de la puissance naturelle du sexe où elle est; Et en mesme temps ce secret & puissant desir qu'elle a de perpetüer son espece, se réueille en elle & forme l'Amour qui l'agite apres si violemment.

Ie sçay bien pourtant qu'vne personne laide peut causer le mesme mouuement dans l'ame; qu'il n'est pas tousiours veritable que la Beauté soit vne marque certaine de la parfaite disposition des puissances qui seruent à la generation, & qu'en fin elle peut toucher ceux qui sont d'vn mesme sexe ausquels ce motif est inutile.

Mais pour ce qui est de la laideur, nous auons montré au traité de l'Amour d'inclination, que bien que cette passion ne semble pas alors tirer son origine de la Beauté, il y a neantmoins dans l'ame vne secrette idée de perfection contraire à celle que les sens luy ont presentée qui cause ce charme admirable. Pour les deux autres objections qui restent, il faut dire que la Nature souffre des defaux dans les particuliers, parce qu'elle n'y trouue pas toûjours la matiere obeïssante, d'où vient qu'il y a des parties qui demeurent imparfaites; Et parce que nous abu-

ſons ſouuent des dons qu'elle nous a faits, les employant à des choſes qui ſont contraires à la fin qu'elle s'eſtoit propoſée.

Il y a vne autre ſorte d'Amour entre les hommes, que la Beauté corporelle peut encore exciter; mais dont le motif eſt different de celuy dont nous venons de parler: Car il ne regarde point le ſexe, mais toute l'eſpece qui deuant auoir ſes vertus & ſes puiſſances, doit auoir auſſi les diſpoſitions corporelles qui leur peuuent ſeruir.

Or ces Diſpoſitions ſont Naturelles ou Acquiſes; les Naturelles ſont celles qui viennent de la naiſſance & qui rendent l'homme capable des fonctions de l'Entendement. Car comme tout ce qui eſt dans l'homme, eſt deſtiné pour le ſeruice de cette faculté qui eſt la maiſtreſſe de toutes les autres; puis qu'elle ne peut connoiſtre les choſes que par l'entremiſe des ſens, & que les ſens ne peuuent agir ſi leurs organes ne ſont bien diſpoſez, il faut de neceſſité que toutes les parties du corps ayent quelque proportion & conuenance auec l'Entendement: Et pour lors l'ame qui void par ce ſecret ſentiment dont nous auons parlé, que c'eſt la marque de la perfection humaine, ſe plaiſt en cet objet & forme l'amour qui l'vnit au bien qu'elle reconnoiſt. C'eſt ainſi que les hommes bien faits ſont agreables à voir, parce que la beauté corporelle

qu'ils ont, eſt vne marque qu'ils ſont naturellement propres aux actions les plus parfaites de l'ame ; Et la connoiſſance que nous auons ainſi de leurs vertus, nous les fait aymer comme vn bien excellent qui nous doit rendre plus parfaits. Car il n'y a point de vertu qui ne ſoit bien-faiſante, ſoit par l'exemple qu'elle nous donne & qui nous oblige de l'imiter ; ſoit par les biens que ſes effets apportent à chacun de nous en particulier & à toute la ſocieté pour laquelle l'homme eſt né, & à qui toutes les vertus tant intellectuelles que morales ſeruent de fondement.

Pour ce qui eſt des diſpoſitions qui ſont acquiſes, elles marquent auſſi les vertus & les puiſſances acquiſes, telles que ſont les habitudes qui ſe reconnoiſſent par les Characteres dont nous traitons icy, c'eſt à dire pat les actions tant intellectuelles que morales, & par l'Air, le Geſte & le Maintien du corps qui fait vne partie de la Beauté corporelle : Car comme il y a vne certaine grace qui accompagne les actions des vertus, quand elle paroiſt à nos yeux elle nous fait croire que les vertus y ſont, & forme ainſi l'Amour que nous auons naturellement pour elles.

Ce n'eſt pas que ces marques ne ſoient bien ſouuent trompeuſes, & qu'elles ne nous faſſent aymer quelquesfois des ſujets qui nous deuroient donner

donner de la haine : Mais cela vient de ce que la connoiſſance qui ſert à cét Amour eſtant obſcure & confuſe, comme nous auons dit, elle emporte l'appetit auparauant que le diſcours la puiſſe examiner, & nous fait ainſi aymer des biens imaginaires. Quelque erreur qu'il y ait pourtant, l'imagination & l'entendement trouuent touſiours leur perfection dans la connoiſſance que les ſens leur donnent, parce qu'ils ne croyent pas eſtre trompez, & qu'ils penſent découurir par cette Beauté ſenſible le bien qui la deuoit accompagner, & dont la poſſeſſion nous pouuoit rendre plus parfaits ; c'eſt pourquoy ils la trouuent agreable, & la propoſent à l'appetit comme vn objet digne d'amour & qui peut donner du plaiſir.

Voylà les Principes qui nous peuuent donner connoiſſance de la nature & des effets de la Beauté. Car de vouloir examiner tout ce qui s'en peut dire en particulier, il faudroit des volumes entiers; & ces matieres eſtans trop releuées laſſeroient l'eſprit par la longueur du diſcours, & feroient naiſtre le dégouſt d'vne choſe qui n'en doit iamais donner. Il n'y a qu'vne difficulté ſur ce ſujet que nous n'oſerions laiſſer ſans examen & dont la reſolution n'eſt pas ayſée à trouuer : Car ceux que l'on eſtime Beaux en vn climat, ne le ſont pas en vn autre ; & meſme en quelque lieu que ce ſoit, vn viſage qui ſemblera

beau aux vns, paroiſtra laid à pluſieurs : Et de là quelques-vns ont creu que la Beauté n'eſt pas vne qualité réelle ny veritable, & qu'elle n'eſt que dans l'opinion. Mais on ne ſçauroit deſauoüer que la proportion des parties & les autres choſes qui font la Beauté ne ſoient réelles & veritables, & que ce ne ſoient des qualitez qui ennobliſſent le ſujet où elles ſont, & qui contentent l'eſprit & les yeux. Or puiſque la Nature ſe propoſe touſiours la perfection, & qu'il n'y a qu'vne perfection veritable en chaque ordre des choſes, il faut qu'elle ait eu le deſſein d'vne beauté particuliere en chaque eſpece, qui doit eſtre le modelle de toutes celles que les particuliers peuuent auoir : Et comme le corps humain eſt le plus temperé de tous ceux qui ſont dans la Nature, il eſt vray-ſemblable qu'il doit rencontrer cette Beauté parfaite dans le climat le plus temperé. Mais d'où vient donc qu'elle n'eſt pas reconnuë dans les autres Climats, qu'au contraire, on y trouue beau ce qui eſt eſtimé laid dans celuy-là ; car les plus noirs chez les Mores, ſont eſtimez les plus beaux, les plus camus chez les Chinois, & ainſi des autres.

De moy ie penſe qu'il faut dire que le climat donne vne certaine diſpoſition au corps, & luy fait changer ſon temperament, & que tel temperament donne telle inclination & telle puiſſance à l'ame. Or parce que le corps doit eſtre

proportionné aux puiſſances, c'eſt vne ſuite neceſſaire que les corps dans les Climats ayent les marques de ces inclinations : De ſorte que la Beauté conſiſtant dans la proportion que les corps ont auec leurs vertus & leurs puiſſances, & les hommes ayans telles puiſſances en certains climats, il faut qu'ils eſtiment beaux ceux qui ont ces marques ; parce que ces inclinations leur ſont comme naturelles & communes ; ainſi ils iugent de la Beauté ſuiuant leur inclination naturelle, tout de meſme que dans les pays temperez, il s'en trouue qui iugent diuerſement de la Beauté à cauſe du temperament particulier qu'ils ont, & qui porte leur iugement à eſtimer ce qui leur eſt le plus conforme.

LES CHARACTERES DE LA IOYE.

CHAPITRE III.

QVOY que la Nature ſemble eſtre auare du Plaiſir & de la Volupté, & qu'en les meſlant touſiours auec la douleur, elle faſſe croire qu'elle ne les donne qu'à regret & par contrainte; ſi faut-il auoüer qu'il n'y a point de choſe au monde où ſa liberalité & ſa magnificence paroiſſent dauantage; & l'on peut dire que tous ces autres preſens ſont des debtes qu'elle paye; mais que celuy-cy eſt vne grace & vne faueur toute pure. Car bien qu'elle donne l'eſtre à chaque choſe, qu'elle ait ſoin de ſa conſeruation, & qu'elle la conduiſe à ſa fin, elle y eſt obligée; Et il n'y a rien

dans l'Vniuers qui ne luy puiſſe demander auec iuſtice ce qui eſt neceſſaire pour la perfection de ſon eſtre. Mais comme l'action eſt la fin & la perfection de toutes choſes ; quand elles ſont arriuées juſques-là, elles ne peuuent plus rien exiger de la Nature qui s'eſt acquitée de ce qu'elle leur deuoit ; Et ſi elle y adjoûte quelque choſe, c'eſt par faueur & non point par obligation. De ſorte que faiſant toûjours couler la Volupté ſur les actions qui luy ſont conformes, & les couronnant en quelque façon par elle, on ne peut douter que ce ne ſoit vn effet ſingulier de ſa munificence, ou pour mieux dire que ce ne ſoit le comble de toutes les graces qu'elle ſçauroit iamais faire.

Auſſi ſçachant combien elle eſtoit precieuſe, elle ne l'a voulu communiquer qu'aux choſes les plus nobles & les plus excellentes : Elle a creu que celles qui n'auoient point de connoiſſance, en eſtoient indignes, & qu'il n'y auoit que le ſens & la raiſon qui la peuſſent meriter : Voire meſme comme ſi c'euſt eſté vn bien qui ne ſe deuoit poſſeder que dans le Ciel, elle n'a pas voulu qu'elle fût pure & parfaite icy bas : Elle l'a meſlée auec les ſoucis & les peines : Elle l'a detrempée auec les larmes, & a voulu qu'elle commençât ou qu'elle finît toûjours par la douleur.

Mais comme le Soleil ne laiſſe pas d'eſtre la plus belle & la plus vtile choſe du mõde, bien qu'il ait des

taches & qu'il ſouffre des Eclipſes; auſſi quelque imparfaite que ſoit la Volupté, de quelque meſlange qu'elle ait eſté affoiblie, cela n'empeſche pas qu'on ne la doiue eſtimer la plus excellente & la plus deſirable de toutes les choſes qui peuuent arriuer aux hommes : Et veritablement on peut dire que c'eſt la lumiere de tous les autres biens, & que ſi on l'oſtoit de la vie, on n'y laiſſeroit que l'horreur & la confuſion. En effet ce ſeroit plûtoſt vn flux continuel de maux que d'années; les ſens ſeruiroient plûtoſt de portes à la douleur qu'à la connoiſſance; la ſcience meſme paſſeroit pour vne affliction d'eſprit, & la vertu pour vne ſeruitude ennuyeuſe. Il n'y a que la Volupté qui donne le prix à toutes ces choſes, & qui les rende agreables; pour le moins elles ne paroiſſent bonnes qu'autant qu'elle ſe trouue meſlée auec elles; Et ſi l'ame n'eſperoit de la rencontrer en tout ce qu'elle fait, elle demeureroit languiſſante & immobile, elle ſeroit ſans action & ſans vigueur, & il ne faudroit plus parler de vie, de bonheur ny de felicité.

Certainement à voir les merueilleux effets qu'elle cauſe, comme elle eſt la maiſtreſſe & la diſpenſatrice de tous les biens, qu'elle rappelle ceux qui ſont paſſez, qu'elle fait ſentir ceux qui ne ſont pas encore, qu'elle rend meſme les chagrins, les larmes & les perils agreables; il faut auoüer que l'on a eu raiſon de dire que la Nature eſt vne grande Magi-

cienne, & que la Volupté eſt le plus puiſſant charme qu'elle employe à produire ſes merueilles. En effet c'eſt vn charme qui fait diſparoiſtre tous les maux qui nous attaquent, qui nous éleue au deſſus de nous meſmes, qui nous change en d'autres hommes, & d'hommes nous transforme en de petits Dieux : Mais nous en faiſons ſouuent vn poiſon qui eſteint tout ce qu'il y a de diuin en noſtre ame, qui abrutit noſtre eſprit, & qui nous rend ſemblables, voire meſme inferieurs aux beſtes.

Car bien que les Voluptez du corps ſoient innocentes d'elles meſmes, & qu'elles nous ayent eſté données pour ſeruir d'attrait aux plus neceſſaires & aux plus nobles actions de la vie, neantmoins quand nous en peruertiſſons l'vſage, & que nous ne les rendons pas obeïſſantes à la raiſon, elles ſe rebellent contre elle, l'arrachent du thrône où elle eſt, la precipitent dans la bouë & dans l'ordure, & y étouffent toutes les ſemences de vertu & d'intelligence qui ſont nées auec elle.

Auſſi n'y a-t'il point eu de choſe où la Sageſſe ſe ſoit plus occupée qu'à chercher les moyens pour éuiter vn ſi dangereux ennemy, qui flatte à ſon entrée & qui met apres le trouble & la confuſion par tout ; qui remplit l'ame de ſang & de flammes, le corps d'infirmitez & de douleurs, & qui ne laiſſe apres luy que le repentir.

Nous ne voulons pas propoſer les aduis & les preceptes qu'elle a donnez ſur ce ſujet: Il faudroit rapporter icy toutes les Loix que la Medecine, la Morale & la Religion ont preſcrites, au moins y en a-t'il peu qui n'ayent eſté faites pour preuenir ou pour corriger les deſordres que la Volupté peut cauſer : Mais nous penſons pourtant ſeconder ſon deſſein, en faiſant voir la difformité que l'excez de cette paſſion produit dans l'Ame & ſur le Corps.

Le Tableau de la Volupté ne ſe peut faire qu'il n'y entre beaucoup de figures; car outre qu'il y a des Ioyes qui n'ont aucun commerce auec le corps, & qui ne ſe trouuent que dans la plus haute partie de l'Ame, celles des ſens ſont ſi differentes entr'elles, qu'autant qu'il y a d'objets agreables qui les peuuent émouuoir, on peut dire qu'il y a auſſi autant de diuerſes ſortes de plaiſir. Et veritablement qui voudroit deſſeigner le Portrait que nous entreprenons ſuiuant l'ordre des ſens, & dépeindre la Volupté que chacun d'eux peut reſſentir en particulier, l'inuention ny l'ordonnance n'en ſeroient pas mauuaiſes: Mais nous ne pouuons nous en ſeruir ſans faire tort à d'autres deſſeins où il faut employer les meſmes traits & les meſmes couleurs que celuy-cy nous demanderoit. Car ſi nous nous arreſtions à exprimer les Characteres du Plaiſir qui ſe

trouue

trouue au Gouſt & au Toucher, il faudroit neceſſairement y décrire auſſi ceux de la Gourmandiſe, de l'Yurongnerie, de l'Impudicité, & ainſi des autres dont nous deuons faire des Tableaux particuliers. C'eſt pourquoy ſans venir au détail de toutes ces choſes, nous choiſirons ce qu'il y a de commun en tous les Plaiſirs, diuiſant ce Diſcours en deux Parties, dont l'vne traitera de la Ioye ſerieuſe où le ris ne ſe rencontre point, & l'autre de la Ioye riante & enjoüée qui n'eſt autre que la Paſſion du ris.

La Ioye n'eſt pas de ces Paſſions dont les commencemens ſont foibles & les progrez vehemens; elle a toute ſa force & ſa grandeur dés ſa naiſſance, & le temps ne ſert de rien qu'à l'affoiblir ou à la diminuer. Si-toſt qu'elle eſt entrée dans l'ame, elle la tranſporte & la met hors d'elle-meſme; Et le rauiſſement qu'elle luy cauſe, eſt quelquesfois ſi violent qu'elle luy oſte l'vſage des ſens, luy fait abandonner les ſoins de la vie, & la fait perdre bien ſouuent. Mais quoy qu'elle n'aille pas à cét excez, on reconnoiſt bien toûjours par cette impatience enjoüée qui paroiſt en toutes ſes actions, qu'elle a de la peine à ſe tenir en ſes bornes, qu'elle s'échappe & qu'elle taſche de ſortir au dehors.

Car on ne ſçauroit arreſter les penſées ny les paroles d'vn homme content; il ne ſonge qu'à ſa bonne fortune, il en parle continuellement, & s'il n'eſt point interrompu, il n'a rien dans le cœur qu'il ne

porte ſur la langue, il découure ſes plus ſecrets deſſeins, & fait ainſi de ſa ioye l'ennemy de ſon repos & de ſon contentement.

S'il ſe taiſt, il ne faut point l'entretenir d'autres diſcours que de ceux qui fauoriſent ſa paſſion: Quelques diuertiſſans que puiſſent eſtre les autres, ils luy ſont importuns, il les rompt à tous momens, il y fait touſiours entrer quelque choſe de ſon tranſport; ou bien le peu d'attention qu'il leur donne, ſemble eſtre vne marque du mépris qu'il en fait, ou vn reproche de ce qu'ils interrompent ſes plaiſirs.

Mais ſi on luy parle du ſujet qui les fait naiſtre, ſi on admire ſon bon-heur, ſi on luy témoigne que l'on y prenne part; alors quelque faſcheux & ſeuere qu'il puiſſe eſtre, il deuient complaiſant, il carreſſe, il embraſſe, & ſouuent par des ciuilitez & des faueurs ridicules, il perd le reſpect qu'il doit, ou fait perdre celuy qui luy eſt deu.

Du premier qui l'aborde il en fait ſon amy & ſon confident, il en prend le conſeil, il en ſuit les aduis; Et il ſe trouue quelquesfois que c'eſt vn enfant, vn valet, ou vn ennemy à qui il a confié ſon ſecret & ſa conduite. Dans cét aueuglement il approuue tout ce qu'ils luy propoſent à l'auantage de ſa paſſion; de quelques vanitez dont ils la nourriſſent, de quelques bons ſuccez dont ils la flattent, il n'y a iamais rien à ſon aduis qu'il ne doiue croire & qu'il ne

puisse esperer : Comme si toutes choses deuoient respecter ses plaisirs, il ne pense pas qu'il y en ait aucune qui osast les trauerser ; il void le peril qui les enuironne de tous costez, sans s'en émouuoir ; Et par vne confiance aueugle il croit estre en seureté quand sa perte est souuent la plus asseurée : De sorte qu'on peut dire qu'il n'y a point d'homme si credule auec si peu d'apparence, si hardy auec tant de foiblesse, ny si mal-heureux auec tant de bon-heur.

Il veut faire croire qu'il est content, il se le persuade à luy-mesme, & cependant ses desirs trahissent son dessein & son contentement ; car ils s'irritent par la joüissance, & ne se portans qu'aux biens qu'il n'a pas, ils rendent inutiles ceux qu'il possede, & font de sa ioye mesme le sujet de son inquietude : La volupté a cela de propre, que bien qu'on en joüisse, elle ne laisse pas de se faire desirer, qu'elle ne se contente iamais, & qu'elle est plustost lasse du bien qui l'entretient, qu'elle n'en est pleinement satisfaite. Mais c'est assez parlé du trouble qu'elle excite dans l'ame, voyons celuy qu'elle fait sur le visage.

Il y a de certains Plaisirs dont on peut dire que l'ame est jalouse, qu'il semble qu'elle veuille posseder en secret & qu'elle n'ose cõmuniquer aux sens : Mais pourtant quelque soin qu'elle prenne de les

cacher, elle ne ſçauroit ſi bien faire qu'on n'en reconnoiſſe quelque choſe; ſa retraite la rend ſuſpecte, & ſe voulant celer, c'eſt lors qu'elle ſe découure dauantage.

Car le regard deuient fixe & arreſté, tout le corps eſt immobile, les ſens oublient leurs fonctions, il ſe fait enfin vne generale ſuſpenſion de toutes les vertus animales. Et bien que du premier abord on puiſſe douter ſi cela procede de l'Eſtonnement ou de la Triſteſſe qui produiſent ſouuent les meſmes effets, l'on reconnoiſt apres par vn certain éclat qui demeure ſur le viſage, par ie ne ſçay quelle douceur qui reſte dans les yeux & par vne legere image du ſouriz qui paroiſt ſur les levres, que ces faſcheuſes paſſions n'ont point de part en ce tranſport, & qu'il vient de cette Ioye interieure dont l'ame eſt rauie & comme enyurée.

Mais quand le Plaiſir a la liberté de ſe reſpandre au dehors, que les ſens y prennent part, & que l'eſprit & le corps ſemblent r'entrer en commerce & en intelligence; alors il eſt bien aiſé de connoiſtre l'agitation qui ſe fait dans l'ame par celle qui paroiſt en toutes les parties exterieures.

Vous voyez ſur le viſage vne certaine viuacité gaye, vne inquietude agreable & vne hardieſſe riante; le plaiſir petille dans les yeux, la douceur en accompagne tous les mouuemens; Et quand ils viennent à pleurer ou qu'ils iettent quelques re-

gards mourans, vous diriez que le riz se confond auec leurs larmes, & que la gayeté se mesle auec leur langueur. Le *Front* y est tranquille & serein, les sourcils n'y esleuent iamais de rides ny de nuages, & il semble qu'il s'ouure & s'étende de tous costez. Les *Levres* y sont rouges & humides, le soûris ne les quitte iamais ; Et ce leger tremblement qui leur arriue quelquefois, peut faire croire qu'elles tressaillent d'aise. La *Voix* deuient plus grosse qu'à l'ordinaire, par fois elle se rend éclatante, & elle ne sort iamais qu'auec empressement: Car il n'y a point de passion si babillarde que la Ioye; quelque sterilité qu'il y ait dans l'esprit, quelque pesanteur qui soit sur la langue, elle fait parler continuellement, & il n'y a que sa propre violence qui ferme quelquesfois la bouche, & qui arreste tout à coup la parole. Enfin tout le visage prend vn embon-point extraordinaire; Et de pâle, chagrin & seuere qu'il estoit auparauant, il deuient alors vermeil, affable & content.

Le reste du corps se ressent encore de cette alteration; vne chaleur douce & vaporeuse se répand en toutes ses parties qui les enfle & leur donne vne plus viue couleur: elles en deuiennent mesme plus fortes & font leurs actions plus parfaites qu'elles ne faisoient auparauant. En effet de toutes les émotions de l'ame, il n'y en a point qui soit plus amie de la santé que celle-cy, pourueu qu'elle ne soit pas ex-

trême; Elle chaſſe les maladies, elle purifie le ſang & les eſprits, & rend, comme dit le Sage, les années fleuriſſantes. Si-toſt qu'elle eſt entrée dans le *Cœur*, elle le fait enfler par grands battemens, elle éleue la poitrine par de longues reſpirations, elle fait dans les arteres vn pouls large & eſtendu: Et neantmoins quoy que tous ces mouuemens ſe faſſent lentement & ſans vehemence, ceux des autres parties ſe font auec precipitation & vigueur, la teſte & les yeux ſont en vne continuelle agitation; les mains ſe remuent ſans ceſſe: On va, on vient, on ſaute, on ne ſçauroit demeurer en place. Mais il arriue auſſi quelquesfois que la violence de cette paſſion oſte tout à fait l'vſage des ſens & du mouuement, qu'elle eſteint la chaleur naturelle, qu'elle cauſe des ſyncopes, & qu'en vn moment elle fait perdre la vie. Voyons donc comment elle peut produire tant d'effets ſi contraires & ſi merueilleux.

DE LA NATVRE DE LA IOYE.

II. PARTIE.

QVELQV'VN pourroit trouuer eſtrange de ce que la Ioye qui parle tant d'elle-meſme, n'a point encore dit ce qu'elle eſt: Mais il y a bien plus de quoy s'étonner de ce que la Philoſophie qui nous promet la connoiſſance de toutes choſes, ſoit demeurée court en celle-cy, quoy qu'il n'y ait rien qui taſche tant à ſe faire connoiſtre que le Plaiſir: Il penetre juſques au fond de l'ame, il l'enuironne de tous coſtez, il la ſollicite par toutes ſes connoiſſances; c'eſt la fin de tous ſes deſirs, le couronnement de toutes ſes actions; auec tout cela ſa nature luy eſt inconnuë, & les plus grands eſprits qui l'ont recherchée, ne ſont pas meſme d'accord du genre ſous lequel il la faut placer.

Car il y en a qui ont dit que la Volupté n'eſtoit autre choſe que le repos & la tranquillité de l'ame: D'autres que c'eſtoit vne paſſion toute pure dans laquelle l'ame n'agiſſoit point: Et de ceux qui l'ont miſe au rang des actions, il y en a qui ont creu qu'elle ne procedoit pas de l'Appetit, mais de la Connoiſſance: Enfin il s'en eſt trouué qui n'oſans

pas la mettre au rang des autres passions, ont dit que c'en estoit le Principe; d'autres que c'en estoit le genre ou la premiere espece.

Si nous n'auions banny de nostre dessein la Chicane & la Critique de l'Eschole, nous serions obligez d'examiner toutes ces opinions & de chercher dans leurs ruines les fondemens sur lesquels nous deuons bastir la definition & l'Idée de la Volupté; mais puisque nous n'auons pas cette liberté, & que nous rendrions le Plaisir importun & desagreable, par la longueur des discours qu'il y faudroit employer; sans demander le conseil d'autruy, nous voulons consulter la chose mesme, & voir si elle se découurira à nous, apres s'estre cachée à tant d'excellens esprits.

Nous disons donc qu'il ne faut point douter que le Plaisir ne soit vn mouuement de l'Ame, & qu'il est impossible de conceuoir le calme & le repos dans la tempeste qu'il excite aux pensées, aux Esprits & aux humeurs. Comme ces choses-là ne se meuuent pas d'elles-mesmes, il faut que l'ame les agite, & qu'elle se donne le mesme branle qu'elle leur imprime: Car il est certain que les effets estans semblables à leurs causes, les mouuemens du corps qui sont les effets de l'ame, doiuent estre les images de l'agitation qu'elle se donne. Ie sçay bien que l'Escole ne veut pas appeller ces agitations de veritables mouuemens; mais cela ne nous arreste point;

il

il ſuffit qu'ils ſoient tels que l'ame les peut auoir, & que le Plaiſir en ſoit vn de cét ordre-là.

Toutesfois comme elle a deux parties qui ſe peuuent mouuoir ; on pourroit douter à laquelle des deux appartient le Plaiſir. Car bien que tout le monde auouë que ce ſoit vne paſſion, & par conſequent vn mouuement de l'appetit, il ſemble neantmoins qu'il y en a quelqu'vn qui eſt propre à la connoiſſance, veu que les ſens & l'entendement trouuent de la complaiſance dans les objets qui leur ſont conformes, auparauant meſme que l'appetit ſoit émeu. Mais auſſi comme nous auons deſia montré au diſcours de l'Amour, que cette complaiſance n'eſt pas vn veritable plaiſir, & que les Demons qui ſont capables de cét agréement, ne peuuent eſtre touchez de la ioye qu'ils deuroient pourtant reſſentir bien parfaite, ſi elle venoit de la ſeule connoiſſance, il faut en demeurer à l'opinion commune, & dire auec elle que le plaiſir eſt vn mouuement de l'appetit, puiſque c'eſt le bien qui émeut cette partie de l'ame, & que le plaiſir n'a point d'autre objet que le meſme bien.

Cecy pourtant fait naiſtre vne autre difficulté ; car s'il eſt vray que l'ame ceſſe de ſe mouuoir quand elle eſt arriuée au but où elle tendoit ; comme elle ſe meut pour poſſeder le bien, la poſſeſſion doit eſtre la fin & le terme de ſon mouuement ; & partant il faut que le plaiſir qui vient touſiours apres la

poſſeſſion, ſoit plûtoſt vn repos qu'vn mouuement de l'appetit. Neantmoins quand nous ſerions d'accord que la poſſeſſion eſt le but & la fin des mouuemens de l'ame; nous dirions que cela ſe doit entendre ſeulement de ceux qu'elle employe pour y arriuer; car bien qu'elle ne ſe porte plus vers le bien qu'elle poſſede, cela n'empeſche pas qu'elle ne s'agite encore pour le goûter, & qu'elle ne ſe rauiſſe dans la joüiſſance qu'elle en a. Mais pour en parler plus exactement, la poſſeſſion n'eſt pas la derniere fin que l'ame ſe propoſe, c'eſt la joüiſſance qui eſt la perfection & l'accompliſſement de la poſſeſſion: Car il eſt certain que l'on poſſede des choſes dont on ne joüit pas, & l'on peut dire que le bien ſe rend maiſtre de l'ame, quand il ſe preſente & s'vnit à elle; mais qu'elle en deuient la maiſtreſſe quand elle en joüit. Apres tout il ne faut iamais dire que le repos ſoit la fin que l'ame ſe propoſe, puiſque la fin eſt la perfection des choſes, & qu'il y en a qui veulent touſiours eſtre en action pour eſtre parfaites: Or l'ame eſt de ce genre-là, elle ne tend iamais au repos ſi ce n'eſt par foibleſſe; Et partant il eſt neceſſaire que la Ioye & la joüiſſance ſoient dans le mouuement; voyons donc quel il eſt.

Pour le découurir il faut remarquer que la Volupté ny la Ioye ne ſe forment iamais dans l'ame qu'apres que le bien y a inſpiré l'Amour: Car comme le premier mouuement de l'appetit vers le

bien eſt de s'vnir à luy, & que l'Amour conſiſte en cette vnion, il eſt impoſſible de ſe figurer aucun autre mouuement qui ne ſoit poſterieur à celuy-là; & partant ſi la Volupté eſt vne émotion de l'ame vers le bien, elle doit preſuppoſer l'Amour, & venir touſiours apres luy.

Or quoy que l'Amour la precede touſiours, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit touſiours accompagné d'elle; il y peut auoir des obſtacles qui empeſcheront l'appetit de ſe mouuoir pour former cette paſſion; & la triſteſſe peut eſtre ſi grande qu'elle occupera toute l'ame, & n'y laiſſera pas entrer vn ſeul rayon de ioye. Mais il eſt certain auſſi que s'il n'y a rien qui retienne l'appetit, il ira touſiours de l'Amour juſques au Plaiſir; parce que l'ame ne s'vnit au bien que pour en joüir, & qu'il eſt impoſſible qu'elle en joüiſſe que par le Plaiſir. Et à dire le vray, la joüiſſance n'eſt autre choſe que la Volupté qui ſe trouue dans la poſſeſſion du bien; Et ſuiuant que la joüiſſance eſt plus parfaite, elle eſt auſſi plus grande & plus excellente.

Quel mouuement peut donc ſouffrir l'appetit dans le Plaiſir & dans la joüiſſance outre celuy de l'Amour par lequel il s'vnit au bien? Certainement c'eſt vne choſe bien mal-aiſée à conceuoir; comme ces actions ſe paſſent dans vne puiſſance qui eſt toute aueugle & qui eſt cachée au plus profond de l'ame, elles ſont extremement obſcures, & quel-

que lumiere que l'eſprit y puiſſe porter, elles ne ſe laiſſent voir qu'auec bien de la peine.

Neantmoins puiſque nous nous ſommes engagez à faire voir la difference des paſſions, par les differences des mouuemens corporels, il faut de neceſſité pour connoiſtre quelle eſt la loye, trouuer dans les choſes ſenſibles vne ſorte de mouuement qui puiſſe repreſenter l'agitation que l'ame ſouffre en cette rencontre.

Comme il arriue donc dans la Paſſion d'Amour que l'Appetit ſe porte vers l'objet aymable, qu'il y court & qu'il s'vnit à luy ; on peut dire que ce mouuement eſt ſemblable à celuy des corps fluides qui coulent vers leur centre & qui penſent y trouuer leur repos : Mais parce que lors qu'ils y ſont arriuez, ils ne s'arreſtent pas pour cela, qu'ils retournent & ſe reſpandent ſur eux-meſmes, qu'ils s'enflent & ſe débordent en ſuite ; auſſi apres que l'Appetit s'eſt vny au bien, il ne finit pas-là ſon mouuement ; il retourne ſur ſes pas, il ſe reſpand ſur ſoy-meſme, & ſe déborde ſur les puiſſances qui luy ſont les plus proches. Par cette effuſion l'ame ſe replie ſur l'image du bien qu'elle a receuë, ſe meſle & ſe confond auec elle, & penſe ainſi le poſſeder dauantage, s'vniſſant doublement à luy ; voire meſme comme l'Appetit s'enfle & ſe groſſit par ce reflus, il ne peut demeurer dans ſes bornes, & eſt contraint de s'eſcouler ſur la faculté qui luy a

donné la connoiſſance de cet objet ; luy faiſant ainſi part du bien qu'il auoit receu d'elle, & faiſant par ce moyen concourir toutes les parties de l'ame à ſa poſſeſsion, où conſiſte la parfaite ioüiſſance. Car puiſque l'ame n'a point d'autre but que de poſſeder parfaitement le bien, & que pour le poſſeder parfaitement il faut qu'elle connoiſſe qu'elle le poſſede ; l'Appetit n'ayant point de connoiſſance, ne peut tout ſeul la faire ioüir de ce qu'elle ayme ; il faut que l'Imagination & l'Entendement y contribuent, & qu'apres qu'ils ont propoſé le bien à l'Appetit, & que l'Appetit s'y eſt vny, il retourne ſur l'vn & ſur l'autre, & leur rende compte de ce qu'il a fait ; afin qu'en vniſſant ainſi leurs fonctions, l'ame s'vniſſe au bien en toutes ſes parties, & qu'elle faſſe pour luy ce mouuement Circulaire qui luy eſt ſi naturel & où conſiſte l'accompliſſement & la perfection de ſes operations, comme enſeigne la Philoſophie Platonique.

Apres tout s'il eſt vray que l'Ame & les Eſprits s'agitent d'vne meſme façon dans les paſsions, on ne ſçauroit douter que le mouuement que l'Ame ſouffre dans la Ioye, ne ſoit tel que nous auons dit, puiſque celuy des Eſprits y eſt tout à fait ſemblable : Car apres que l'Amour les a portez vers le bien, ils ſe reſpandent & ſe débordent ſur les organes des ſens, comme nous allons faire voir : De ſorte qu'on ne ſçauroit manquer, en diſant que la

Ioye eſt vne effuſion de l'Appetit par laquelle l'ame ſe reſpand ſur le bien, pour le poſſeder plus parfaitement.

Ie ſçay bien que la definition qu'Ariſtote en a donnée, eſt bien differente de celle-cy ; car il dit que c'eſt vn mouuement de l'ame qui la met ſubitement & ſenſiblement dans vn eſtat conuenable à la Nature: Mais le lieu où il l'a propoſée, monſtre aſſez qu'il n'auoit pas deſſein de la rendre bien exacte, ne traitant là qu'auec des Orateurs & non pas auec des Philoſophes. Et veritablement qui l'examinera de prez, n'y trouuera rien moins que l'Eſſence de cette Paſſion : Combien ſe rencontrera-t'il de mouuemens tels qu'il les a marquez où le Plaiſir ne ſe trouuera iamais ? Toutes les actions naturelles ne mettent-elles pas l'ame en vn eſtat conuenable à ſa nature, & ne ſe peuuent-elles pas faire ſubitement & ſenſiblement, ſans qu'elles ſoient pour cela delectables ? La paſſion d'Amour ne ſe forme-t'elle pas ainſi; Et n'eſt-ce pas vn eſtat bien conuenable à la nature de s'vnir au bien & de le poſſeder, & cependant le plaiſir ne l'accompagne pas toûjours ? Et puis ne peut-on pas dire que ce n'eſt pas la Ioye qui apporte cet eſtat conuenable à la Nature, mais pluſtoſt que c'eſt luy qui fait naiſtre la Ioye ?

De plus qu'eſt-il beſoin de dire que c'eſt vn mouuement *ſubit*, puiſque l'Appetit n'a point

d'autres mouuemens : Car s'il arriue que l'ame ne s'eſmeuue pas ſi promptement en quelques paſſions, cette pareſſe ne vient pas de l'Appetit, mais de la faculté qui luy propoſe le bien auec trop de difficultez, & qui luy commande trop lâchement de le pourſuiure : Eſtant vne puiſſance aueugle, elle ne marche que comme elle eſt conduite, & ſitoſt que le commandement luy eſt fait, elle obeït & s'eſmeut en vn inſtant.

Il eſt vray que de ſon coſté, il y peut auoir des obſtacles qui empeſcheront qu'il n'obeïſſe pas ſi promptement, comme lors qu'il y a des paſſions contraires à celles que l'objet deuroit inſpirer ; car vne extrême triſteſſe ne ſouffrira iamais que la Ioye ſe forme dans l'Appetit : Mais auſſi quand l'empeſchement eſt leué, il s'émeut ſubitement & produit touſiours en vn moment la paſſion auſſi parfaite qu'eſt la connoiſſance & le motif qu'on luy propoſe. Car ſi l'Amour a des commencemens foibles, cela vient de ce que le bien eſt repreſenté foiblement, & les progrez qu'elle fait, ſont de nouueaux mouuemens de l'Appetit qui ſont cauſez par la repreſentation de nouuelles idées & de nouuelles perfections.

En effet l'on peut dire de toute la ſuitte & de tous les accroiſſemens des paſſions, qu'il en eſt comme de la flamme & de la lumiere qui s'entretiennent & qui s'augmentent par vne infinité de

productions reïterées de moment en moment; celle qui paroiſt n'eſtant pas celle qui eſtoit auparauant, & qui ſera meſme incontinent ſuiuie d'vne nouuelle; car toutes ſe ſuccedans ainſi l'vne à l'autre ſans interruption, ſemblent n'eſtre qu'vne meſme choſe qui s'eſt conſeruée & entretenuë.

Ainſi en eſt-il de la Ioye & de toutes les autres Paſſions; elles ſe forment tout d'vn coup, & paſſent en vn inſtant; mais auſſi à chaque moment elles ſe renouuellent, faiſant ainſi vn flux continuel de pluſieurs mouuemens parfaits, qui dure tout autant de temps que la connoiſſance ſollicite l'appetit à ſe mouuoir.

Il eſt donc veritable que l'appetit n'a point de mouuemens qui ne ſoient ſubits: Que neantmoins il commence à ſe mouuoir plûtoſt vne fois que l'autre, parce que la faculté qui luy commande, eſt diligente ou pareſſeuſe, ou parce qu'il y a quelque mouuement contraire qui le retient. Et cela eſt facile à conceuoir par l'exemple des yeux qui voyent les choſes en vn inſtant, quoy que pour les voir ils s'ouurent quelquesfois plus viſte ou plus lentement, & que meſme apres eſtre ouuerts ils peuuent auoir quelque indiſpoſition qui les empeſchera d'agir.

Ie ſçay bien que les Medecins ſemblent ſe ſeruir de la meſme definition d'Ariſtote, quand ils diſent que le Plaiſir eſt vn mouuement prompt & ſenſible,

ble, qui met la nature en vn eſtat qui luy eſt conuenable; & que ſi les objets ne font vne prompte & ſenſible impreſſion ſur les ſens, ou s'ils ne la font pas proportionnée à la nature, ils ne cauſeront iamais de plaiſir. Mais il eſt ayſé de voir que le mouuement dont ils parlent, n'eſt pas celuy de l'appetit où conſiſte le Plaiſir, & que ce n'en eſt que la cauſe: Car auparauant que l'appetit ſe meuue, il faut que les objets faſſent l'impreſſion telle que nous venons de dire; Et pour lors l'ame qui la ſent & qui void que ce luy eſt vn bien, ſe répand ſur luy pour le poſſeder plus parfaitement, & forme ainſi le Plaiſir qui eſt augmenté par l'effuſion des eſprits, comme nous dirons tantoſt. Ie ne m'arreſte pas à examiner comment la douleur ſuruient quelquesfois à ce mouuement prompt qui porte la Nature à vn eſtat qui luy eſt conuenable; comme quand on approche du feu les mains extremement froides; cela appartient à la paſſion de la douleur: Il ſuffira icy de marquer que les objets qui ne font pas cette prompte impreſſion, ne cauſent point de Plaiſir; parce que s'inſinuant peu à peu, la Nature s'y accoûtume & ne ſent pas le changement qui luy arriue: C'eſt pourquoy ne connoiſſant pas le bien qu'elle reçoit, l'imagination ne le propoſe point à l'appetit, qui par conſequent n'en eſt point émeu: C'eſt encore ainſi que l'on ſe laſſe des choſes les plus agreables, quand on les a trop long-temps goûtées:

Mais nous parlerons plus amplement de cecy à la fin de ce Discours.

Reprenons le fil de celuy que nous auons laissé, & disons que bien que tous les mouuemens de l'appetit se fassent subitement, il est pourtant veritable que de tous les objets qui excitent les Passions, il n'y en a point dont la presence émeuue si-tost & si facilement l'appetit que celuy de la Ioye: Et cela vient, à mon aduis, de ce que l'objet du Plaisir est le bien entant qu'il est desia aymé; car nous auons montré que l'Amour deuance tousiours la Ioye; de sorte qu'estant desia vny à l'appetit par le moyen de l'Amour, il n'y a plus rien à son égard qui empesche le mouuement que cette puissance doit faire pour le goûter. Mais il n'en va pas ainsi dans les autres Passions dont les objets doiuent estre examinez par la connoissance, auparauant que d'estre proposez à l'appetit : Et comme il n'y a gueres de biens ny de maux qui soient purs, aussi se trouue-t'il toûjours beaucoup de choses qui diminuent leur bonté & leur malice, & qui suspendent le iugement qui s'en doit faire. Mais pour exciter la Ioye cét examen est inutile; l'appetit possedant desia le bien, tous les conseils sont pris, tous les doutes sont leuez, & il doit par necessité s'émouuoir au mesme instant qu'il s'est vny à luy pour en joüir, en quoy consiste la Ioye & le Plaisir.

Mais c'eſt penetrer trop auant dans les ſecrets de l'Ame, & s'arreſter trop long-temps à des choſes qui ne s'arreſtent point; laiſſons ces mouuemens imperceptibles, & voyons ſi ceux qui ſe font dans les humeurs & dans les eſprits, ſont plus ayſez à connoiſtre.

Neantmoins auant que d'entrer en cette recherche, il ſera bon de dire quelque choſe de l'objet qui émeut cette paſsion: Car bien que nous ayons deſia dit que c'eſtoit le bien, il faut voir ſous quelle conſideration il merite cette qualité, eſtant certain que ſous diuers reſpects il cauſe diuers mouuemens dans l'ame.

Comme donc le bien entant qu'il eſt aymable, eſt l'objet de l'Amour, auſsi entant qu'il eſt delectable, c'eſt celuy de la Ioye: Et il n'eſt point efficacement delectable que quand il eſt aymé, parce que le Plaiſir preſuppoſe l'Amour: De ſorte que le bien entant qu'il eſt aymé, doit eſtre le veritable objet de la Ioye. On dira peut-eſtre que le deſir preſuppoſe auſsi l'Amour, & qu'il faut que le bien ſoit aymé pour eſtre deſiré: Il eſt vray; mais le deſir demande vne autre condition, c'eſt à ſçauoir l'abſence qui ne ſe rencontre iamais dans la Ioye où il faut toûjours que le bien ſoit preſent: Car quand les choſes paſſées, où celles qui ſont à venir, nous delectent, c'eſt vn effet de l'imagination qui nous les rend pre-

ſentes & qui les fait paſſer pour telles qu'elles ſont en noſtre penſée.

Au reſte par le mot de *Bien*, il ne faut pas ſeulement conceuoir ce qui eſt veritablement ou apparemment bon ; mais encore les maux que l'on a éuitez : C'eſt ainſi que le ſouuenir des peines que l'on a ſouffertes, & des dangers que l'on a courus, eſt agreable, dautant que c'eſt vn bien que d'en eſtre déliuré : C'eſt ainſi que la vengeance eſt ſi douce, parce qu'en ſurmontant le mal, on n'en craint plus les attaques : C'eſt ainſi que les larmes ſont quelquesfois delicieuſes, parce qu'elles déchargent la nature d'vn fardeau inutile, & qu'il ſemble que la triſteſſe qui les a excitées, s'eſcoule & s'en aille auec elles.

Il faut encore remarquer que le bien eſtant vne choſe conuenable à la nature, cela ſe doit entendre auſsi bien de la nature déprauée comme de celle qui eſt parfaite ; car vn malade prend plaiſir à des choſes qui luy ſont contraires, & les hommes vicieux trouuent du contentement dans leurs débauches, parce qu'elles ſont conformes à leur nature corrompuë & déreglée.

De vouloir apres cela examiner en détail tout ce qui nous peut donner du plaiſir, outre que ce ſeroit faire tort à noſtre deſſein & à celuy du Lecteur, qui nous demandent tous deux de la briéveté ; cela eſt ſi ayſé à cõnoiſtre que ce ſeroit perdre

le temps & les paroles que de s'y arreſter. Il ſuffira de dire, que puiſque le bien eſt la ſource de toutes les douceurs que cette paſsion fait couler dans l'Ame, & que ce n'eſt autre choſe que ce qui eſt conuenable à noſtre nature & ce qui la perfectionne; il faut que les biens qui nous perfectionnent dauantage, excitent auſſi de plus grands & de plus ſolides Plaiſirs. Or comme nous ſommes compoſez de deux parties, de l'Eſprit & du Corps, & que celle-là eſt incomparablement plus excellente que celle-cy, il s'enſuit que la perfection qui luy arriue, eſt auſſi la plus excellente; Et partant que les biens qui la cauſent, ſont les plus nobles & les plus delectables.

Mais encore parce que les biens du Corps ſont pour la conſeruation de l'eſpece ou de l'indiuidu, & que celle-là eſt plus conſiderable à la Nature, comme eſtant vn bien plus commun & plus general: De là vient que le Plaiſir qui l'accompagne, eſt plus doux & plus ſenſible que pas vn des autres: Et par la meſme raiſon les objets du Gouſt & du Toucher delectent dauantage; parce que ce ſont les ſens qui ſont les plus neceſſaires à la vie & ſans leſquels l'animal ne peut ſubſiſter.

Il eſt vray que les objets de la Veuë & de l'Oüye pourroient conteſter cét auantage, eſtans plus nobles que ces qualitez baſſes & materielles qui touchent les ſens inferieurs: Mais ſi l'on con-

ſidere qu'il n'y a preſque point d'animaux qui ſe laiſſent flatter par la beauté des ſons & des couleurs, on confeſſera que generalement parlant, les objets du Gouſt & du Toucher ſont les plus delectables: Que neantmoins dans l'homme ceux de la Veuë & de l'Oüye le ſont dauantage, parce que ces deux ſens ayans grande affinité auec l'entendement, & eſtant principalement deſtinez à ſon ſeruice, leur fin y eſt auſſi plus noble & plus neceſſaire qu'elle n'eſt dans les beſtes, où ils n'ont point d'autre vſage que pour conſeruer la vie animale qu'elles ont.

De toutes ces conſiderations, il eſt ayſé de tirer les principales differences de la Volupté; car elle eſt intellectuelle ou ſenſible, pure ou impure, faulſe ou veritable. Les veritables Voluptez ſont celles qui ſont pures, c'eſt à dire qui ne ſont point attachées ny meſlées auec la douleur: Et ce ſont celles-là qui conuiennent à l'homme dans l'eſtat le plus parfait que la Nature luy puiſſe donner. Tels ſont les plaiſirs qui ſe trouuent dans la contemplation, & dans l'exercice des vertus; tels ſont ceux qui ſuiuent les actions d'vne parfaite ſanté & les fonctions des ſens parfaitement diſpoſez.

Or ces plaiſirs ont cela de propre qu'ils ſont de longue durée, qu'ils ne laſſent iamais, qu'ils ſe peuuent gouſter en tout temps, & que la douleur ne les deuance & ne les ſuit iamais: Car vn homme qui eſt en vn eſtat de perfection naturelle, ne s'en-

nuye iamais de la meditation ny de faire de bonnes actions ; la vie luy eſt toûjours douce & agreable, & ſes ſens ſont toûjours diſpoſez à receuoir leurs objets auec plaiſir.

On pourroit dire là deſſus que le boire & le manger & quelques autres actions naturelles ſont conuenables à la nature parfaite de l'homme, qui neantmoins apportent du degouſt : Car la muſique & la veuë des plus belles choſes laſſe à la fin les oreilles & les yeux ; & les fleurs les plus douces dont Venus ſoit couronnée, comme dit Pindare, ſe rendent enfin importunes & deſagreables. Il eſt vray ; mais auſsi faut-il ſe ſouuenir que toutes ces choſes pour eſtre conuenables à la nature, doiuent auoir les conditions que la perfection demande ; il faut qu'elles ſoient moderées dans la quantité & dans la qualité ; que les circonſtances du temps, du lieu & des perſonnes s'y rencontrent : Outre que la plus part ne ſont pas conuenables d'elles-meſmes à la nature, mais ſeulement par accident, c'eſt à dire qu'elles ne luy conuiennent qu'à cauſe du déreglement qui les deuance, & auquel elles ſeruent de remede : Ainſi le boire & le manger gueriſſent la faim & la ſoif ; ainſi le repos & le ſommeil font ceſſer le trauail & la laſſitude ; en vn mot la pluſpart des actions ne donnent du plaiſir que parce que la nature ſe vuide, ou ſe remplit, & qu'elle corrige l'vn par l'autre : C'eſt pourquoy la Volupté

qui les ſuit, n'eſt pas abſolument pure ny veritable, mais ſeulement par occaſion ; d'où vient qu'elle laſſe, qu'elle ne dure gueres, & qu'on n'eſt pas capable de la goûter en tout temps, comme celles qui ſont abſolument pures.

Mais laiſſons ces ſpeculations à la Philoſophie Morale, & ſans nous arreſter dauantage à des choſes qui ſont connuës de tout le monde, cherchons-en de nouuelles; & voyons ſi la tempeſte que cette paſſion excite, ne nous jettera point en quelques terres inconnuës, & nous pourra faire connoiſtre le mouuement des eſprits, qui ſont comme des Eſtoiles errantes, dont on n'a point encore obſerué les routes ny les periodes.

QVEL

QVEL EST LE MOVVEMENT *des Eſprits dans la Ioye.*

III. PARTIE.

EN toute ſorte de mouuement il faut touſiours ſe figurer deux termes ; l'vn où il doit commencer, & l'autre où il doit finir : Si donc les eſprits ſe meuuent dans la Ioye, il ſemble qu'ils doiuent partir du cœur ; puiſque c'en eſt la ſource, & que de là ils ſe portent vers le bien en quelque lieu qu'il ſe preſente à l'Ame. Veritablement ſi la Ioye ſe pouuoit former toute ſeule, il faudroit que le mouuement des eſprits s'y fiſt ainſi, & qu'elle les fiſt ſortir du cœur pour aller à la rencontre du bien : Mais parce qu'elle ne vient iamais qu'auec l'Amour qui la doit touſiours deuancer, c'eſt à luy à cauſer ce mouuement, ſans que la Ioye y contribuë aucune choſe : De ſorte qu'il en faut chercher vn autre pour elle qui ſoit conforme à celuy de l'Appetit ; en vn mot il faut montrer que les Eſprits ſe reſpandent en quelque ſorte comme luy dans cette Paſſion.

Cela ne ſera pas mal-ayſé à conceuoir, apres auoir remarqué que l'Amour les porte vers le bien :

Car ne pouuant aller plus auant, il faut, ou qu'ils s'arreſtent, ou qu'ils retournent vers leur origine, ou qu'ils ſe répandent. Ils ne peuuent pas s'arreſter, puiſqu'ils ſuiuent l'agitation de l'Ame qui pour lors eſt émeuë; ils ne peuuent pas auſſi retourner vers le cœur, puis qu'il n'y a que la preſence du mal qui les y puiſſe contraindre : il faut donc qu'ils ſe répandent & qu'ils ſe débordent. Ioint que l'Ame qui employe les meſmes motifs pour le mouuement des eſprits que pour le ſien propre, a ſoin de les faire mouuoir ainſi, afin de les vnir dauantage au bien, comme nous auons dit auparauant : Car par cette effuſion ils ſe dilatent dans les organes, & occupans plus de place, ils penſent toucher le bien qui ſe preſente en plus de parties.

Mais où peuuent-ils ſe répandre ? Pour entendre cecy, il faut ſe ſouuenir que le bien ne touche l'Ame que par ſa preſence, & qu'il n'y a que la connoiſſance qui le luy rende preſent : Or cette connoiſſance ſe fait par l'entendement & par l'imagination ou par les ſens : Et comme l'imagination a ſon ſiege dans le cerueau, & que les ſens ſont dans leurs organes particuliers, il faut auſſi que le bien ſoit en l'vn ou en l'autre, & par conſequent que l'Amour porte les eſprits en ces lieux-là, & que la Ioye les répande aux meſmes endroits. Car ſi le bien eſt ſeulement dans la phantaiſie, & qu'il ne touche point les ſens exterieurs, tous les eſprits abordent

au ſiege de l'imagination & ſe répandent dans le cerueau. Mais s'il y a quelqu'vn des ſens qui poſſede le bien, alors les eſprits qui y eſtoient accourus, ſe répandent auſſi ſur ſes organes, & y apportent la chaleur, la rougeur & la viuacité.

Par cette effuſion le plaiſir de l'ame s'augmente, à cauſe de la chaleur douce & temperée qui coule dans les parties, & qui les flatte & les chatoüille: C'eſt pourquoy les plaiſirs qui ſont accompagnez de cette agitation corporelle, ſont plus grands & plus ſenſibles que quand elle ne s'y trouue point. Voire meſme apres que l'émotion de l'appetit a ceſſé, l'agitation des eſprits continuant, laiſſe dans l'Ame vne certaine Ioye confuſe, qui ne vient pas de l'objet qui l'auoit auparauant touchée; mais de ce chatoüillement que les ſens luy ont fait connoiſtre comme vne choſe conforme & conuenable à leur nature.

Et cela me fait croire que toutes ces Ioyes ſecretes que nous reſſentons ſans en ſçauoir la raiſon, viennent de la meſme cauſe, & qu'il faut neceſſairement qu'il y ait quelque choſe qui répande ainſi les eſprits, & qui inſpire apres le plaiſir dans l'ame; ſoit par la connoiſſance qu'elle a du chatoüillement qui ſe fait dans les parties; ſoit que toutes les differences des mouuemens qu'elle employe en chaque paſſion luy eſtant connuë, elle void que celle-cy

eſt propre à la Ioye, & forme en meſme temps vn objet delectable; comme nous auons dit qu'il arriuoit dans l'Amour d'inclination.

On dira peut-eſtre que cette effuſion d'eſprits ſe peut faire bien ſouuent ſans plaiſir; que la cholere qui les jette au viſage, que la douleur qui les attire aux parties malades, & que la fiévre qui les pouſſe par tout auec impetuoſité, les répandent en ſuite, & cauſent la meſme alteration que la Ioye imprime ſur le corps; Et que neantmoins l'ame ne reſſent alors aucun plaiſir.

Mais nous pouuons répondre à cecy en deux façons: Premierement s'il eſt vray que les objets les plus delectables ſont ſouuent empeſchez par de petites douleurs de faire impreſſion dans l'ame; ce mouuement d'eſprits qui eſt ſi ſecret, & que le ſens a peine à découurir, doit eſtre beaucoup moins puiſſant dans les grands obſtacles que luy donnent ces faſcheuſes rencontres.

Mais ſuppoſé meſme qu'il excite quelque plaiſir, il eſt ſi foible & ſi leger, qu'il eſt eſtouffé par la moindre incommodité que l'on puiſſe reſſentir: Car c'eſt vne choſe qu'il faut bien remarquer, qu'encore que l'appetit ſenſitif ſemble ne pouuoir ſouffrir en meſme temps des paſſions contraires; cela n'eſt pas abſolument veritable, puiſque l'on reconnoiſt manifeſtement que la langue ſe plaiſt en des ſaueurs agreables, pendant que le cœur eſt plein

d'amertume & de triſteſſe. Et la raiſon de cela eſt, que l'appetit ſenſitif n'eſt pas renfermé dans vne ſeule partie, comme ſont la pluſpart des autres facultez; il eſt répandu dans toutes les organes des ſens, & l'on peut dire que ſon tronc & ſa racine ſont bien dans le cœur; mais que ſes rameaux & ſes branches s'étendent par tout le corps. Car eſtant vne puiſſance generale & neceſſaire à toutes les parties de l'animal, il falloit qu'elle fût preſente à toutes, afin que le mouuement ne fût pas éloigné de la connoiſſance, & que l'ame ne languît pas dans l'attente de poſſeder le bien, ou de fuïr le mal, apres les auoir reconnus; la Nature ayant fait pour l'appetit ce qu'elle a fait pour le pouls, qui a le cœur pour ſon principal organe, & qui ne laiſſe pas de ſe former dans toutes les arteres, où meſme il ſe trouue quelquesfois different de celuy qui agite le cœur.

Cela eſtant ainſi, le plaiſir peut eſtre en vn endroit & la douleur en l'autre, bien qu'ils ſoient incompatibles en vne meſme partie; mais auſſi il eſt vray que quand la paſſion s'eſt éleuée au centre & en la ſource de l'appetit, celle qui ſe fait en ces petits ruiſſeaux, eſt bien foible & ſemble diſparoiſtre; quoy que les eſprits ne laiſſent pas de s'agiter aux lieux où elle s'eſt formée; d'où viennent en ſuite ces ſentimens ſecrets de plaiſir qui ſe dérobent ſouuent à la connoiſſance de l'entendement & de l'imagination meſme.

Voylà la premiere réponce que l'on peut faire à l'objection propoſée; en voicy vne autre qui nous plaiſt dauantage, & qui s'accõmode mieux à nôtre deſſein : Car nous voulons montrer que chaque paſſion a vn mouuement particulier d'eſprits ; & partant ſi l'effuſion s'en fait en quelques autres qu'en la Ioye, il faut qu'il y ait quelque difference qui la luy rende propre & particuliere, & qui ne ſe trouue point dans toutes les autres.

Il faut donc confeſſer que la cholere, la douleur, la fiévre, & beaucoup de choſes exterieures peuuent répandre les eſprits; mais c'eſt par violence, & comme vne tempeſte qui écarte la pluye, & qui la tranſporte çà & là auec impetuoſité : Au lieu que la Ioye les répand doucement, & les fait couler ſur les parties comme vne douce roſée. Or cela fait de bien differentes impreſſions ſur les ſens : Car les eſprits qui ſont pouſſez de force, & qui ſe precipitent les vns ſur les autres, donnent vn ſentiment faſcheux à la Nature, & l'irritent plûtoſt qu'ils ne la flattent : Mais ceux qui ſe répandent comme d'eux-meſmes & qui s'inſinuent doucement dans les parties, la chatoüillent & la contentent. Ioint que dans les paſſions qui ont le mal pour objet, les eſprits ſe tiennent vnis & ſerrez pour l'attaquer ou pour le fuïr ; d'où vient qu'ils ſont plus perçants & qu'ils picquent les parties où ils abordent : Mais dans la Ioye où ils ſe dilatent pour embraſſer le bien, il faut

que leur pointe s'émouſſe & qu'ils perdent toute l'impetuoſité qu'ils pouuoient auoir auparauant: C'eſt pourquoy quelque effuſion qui s'en faſſe dans la cholere & dans la douleur, elle n'apporte iamais le plaiſir auec ſoy, parce qu'elle n'eſt pas ſemblable à celle qui accompagne la Ioye. Pour auoüer cette verité, il ne faut que conſulter le viſage d'vn homme ioyeux; car vous y voyez ie ne ſçay quelle viuacité bien plus agreable, vn éclat beaucoup plus net & plus pur, & vne chaleur bien plus douce qu'en ces autres paſſions dont nous venons de parler; à cauſe que la pureté des eſprits n'y eſt point alterée par ces fumées acres & tenebreuſes qui s'éleuent en toutes les autres; Et que leur mouuement y eſt plus libre, plus égal & plus conforme à leur nature.

On pourroit demander ſi cette Effuſion d'eſprits ne ſe fait qu'aux lieux où le bien ſe preſente à l'ame. A la verité elle ne luy eſt neceſſaire qu'en ces endroits-là, puis qu'elle ne les reſpand que pour poſſeder le bien, & que le bien ne la touche point ailleurs qu'où il ſe fait connoiſtre. Il eſt certain pourtant qu'elle les verſe abondamment dans les entrailles, & que quand la Ioye eſt grande, il n'y a point de partie ſur laquelle elle ne les faſſe déborder; c'eſt pourquoy le Cœur & les Poulmons ſe relâchent, comme dit Hippocrate; on ſent ie ne ſçay quelle agreable émotion qui agite toutes les

parties interieures, & vne chaleur douce & vaporeuſe qui ſe reſpand par tout le corps. Or cela vient, à mon aduis, de ce que l'Ame ſenſitiue n'a pas toûjours vne connoiſſance bien claire & bien certaine de ſes objets, & qu'eſtant charmée par celuy de la Ioye, elle ſe figure qu'elle le doit rencontrer par tout, & qu'elle doit auſſi enuoyer par tout des Eſprits pour l'accueillir: Ou pluſtoſt l'empreſſement qu'elle ſe donne pour joüir promptement du bien qui ſe preſente, eſt cauſe qu'elle les pouſſe d'vn coſté & d'autre ſans choix, ſans ordre, & ſans diſcerner les lieux où ils doiuent aborder.

Cecy ſuffiroit pour la connoiſſance du mouuement des Eſprits dans la Ioye, apres l'examen que nous en auons deſia fait au traité de l'Amour: Mais il reſte vne difficulté que le diſcours precedent a fait naiſtre, & dont la reſolution donnera quelque clarté à l'obſcurité de cette matiere. Car nous auons dit que les Eſprits ne s'agitent point icy auec violence, & que le mouuement en eſt toûjours doux & tranquille: Quoy que cela ne ſemble pas s'accorder bien auec les tranſports, les rauiſſemens & les excez qui ſont ſi ordinaires à cette paſſion, & que l'on ne peut conceuoir ſans vne violente agitation d'Eſprits. Et de fait quand nous en comparions le mouuement auec celuy qui ſe fait dans l'Amour, nous n'auions pas craint de dire qu'ils eſtoient pouſſez dans la Ioye comme vn grand

grand flot, & qu'il ſembloit alors que l'ame ſe vouluſt ietter toute entiere & tout d'vn coup au deuant de ſon objet : De ſorte que cela ne ſe pouuant faire ſans violence ; & ayant aſſeuré qu'il n'y en auoit point dans l'effuſion des Eſprits, nous ne pouuons éuiter le blaſme d'auoir parlé contre la verité & contre nous-meſmes.

Il eſt neantmoins bien facile de reſpondre à cette objection, en ſe ſouuenant que la Ioye eſt inſeparable de l'Amour ; Et que ces deux paſsions eſtans pour ce ſujet bien ſouuent conſiderées comme ſi ce n'en eſtoit qu'vne ſeule, on confond auſsi leurs mouuemens & leurs effets. De ſorte que l'Amour eſtant celle qui tire les Eſprits du cœur & les pouſſe au dehors, on dit communément que la Ioye les y tranſporte auſsi : Et comme ce mouuement ſe fait par la violence & qu'il cauſe de faſcheux accidens, on peut dire la meſme choſe de la Ioye. C'eſt ainſi que nous en parlions au Chapitre precedent, où nous ne comparions pas abſolument l'Amour auec la Ioye ; mais ſeulement l'Amour de la Beauté auec les autres Amours, où la Ioye cauſe des défaillances & des ſyncopes, confondant, comme on fait ordinairement, ces deux paſſions en vne : Mais icy, où nous en faiſons vne plus exacte Anatomie, nous ſeparons les mouuemens de l'vne & de l'autre, & diſons que le tranſport des eſprits vers le bien, eſt l'effet

particulier de l'Amour, & que l'effuſion qui s'en fait apres, eſt celuy de la Ioye : De ſorte que s'il y a de la violence dans ce premier mouuement, elle vient toute de l'Amour ; le plaiſir n'y a point de part, & quelque impetueuſe qu'elle ſoit, il faut qu'elle ſe rompe & qu'elle s'amoliſſe, quand les eſprits viennent à ſe répandre : Autrement la Ioye ſe détruiroit elle-meſme par le faſcheux ſentiment que ce mouuement impetueux & turbulent exciteroit dans les parties.

Il ne s'enſuit pourtant pas que cette effuſion, pour n'eſtre pas violente & impetueuſe, ſe faſſe lentement ; car les eſprits ſont des corps ſi mobiles & ſi ſubtils, qu'ils penetrent par tout ſans aucune reſiſtance ; Et leurs mouuemens ſont ſi prompts, qu'on n'a rien trouué dans la Nature à qui on les puiſſe comparer, que la lumiere : Et c'eſt par elle encore que l'on peut repreſenter comment ils ſe répandent dans la Ioye ; car elle s'inſinuë en vn moment dans les corps diaphanes ſans y faire violence ; elle coule en toutes leurs parties ſans confuſion ; elle s'y dilate & s'y eſtend ſans contrainte ; Et l'on peut dire que ſi ces corps auoient de la connoiſſance, ils reſſentiroient vn extrême plaiſir dans cette douce, quoy que ſubite effuſion de la lumiere. Ainſi en eſt-il de celle qui ſe fait dans la Ioye ; car apres que l'ame a porté les eſprits vers le bien, & qu'elle croit les auoir vnis enſem-

ble, elle quitte l'empreſſement, l'inquietude & la precipitation qu'elle s'eſtoit donnée pour arriuer là : Et pouuant alors, ce luy ſemble, joüir en ſeureté du bien qu'elle poſſede, elle ſe dilate auec liberté, elle s'étend ſans empeſchement, & penetre en vn inſtant toutes les parties de ſon objet ; faiſant faire la meſme choſe aux eſprits qu'elle trouue toûjours obeïſſans à ſes commandemens. Il eſt vray qu'en ſuite il s'en fait vne grande diſſipation que l'ame n'a pas le ſoin de reparer, eſtant toute occupée à la joüiſſance du bien qu'elle auoit recherché, & eſtant comme charmée & rauie de ſa bonne-fortune ; d'où viennent en ſuite les foibleſſes, les défaillances & les autres accidens dont nous auons parlé.

LES CAVSES DES CHARACTERES de la Ioye.

IV. PARTIE.

VOYLA ce que nous auions à dire de la nature de cette Paſſion, auant que de chercher les cauſes des Characteres qui la font reconnoiſtre. Examinons donc premierement les Actions Morales, & voyons pourquoy la Ioye eſt ſi babillarde, ſi vaine, & ſi credule; pourquoy elle a tant de confiance en elle-meſme; pourquoy elle ſe fait deſirer; bien qu'elle ſoit preſente, & pourquoy elle ſe laſſe ſi-toſt du bien qui la fait naiſtre : Car ce ſont-là les effets les plus remarquables qu'elle produit dans l'ame, & d'où il ſemble que les autres prennent leur origine. Cherchons donc les cauſes de ſon *Babil.*

Il y a des Paſſions qui veulent toûjours parler, & d'autres qui ayment à ſe taire; le ſilence accompagne ordinairement la triſteſſe, le deſeſpoir & la crainte; la Ioye, l'audace & la cholere, & generalement toutes celles qui ſe portent vers le bien, ou qui attaquent le mal, ſont fecondes en paroles; mais il n'y en a point qui le ſoit tant que la Ioye :

Toutes les autres ſemblent pouſſer les paroles & les chaſſer de force, comme ſi c'eſtoit vn fardeau dont l'ame fût chargée : Celle-cy les répand auec liberté, elle les fait couler auec plaiſir, & l'on peut dire que c'eſt plûtoſt l'abondance qui les fait ſortir que la contrainte : En effet la Ioye eſt vne babillarde, elle ſe plaiſt à parler, & trouue touſiours de quoy entretenir ſon caquet.

La raiſon de cecy eſt aſſez facile à connoiſtre, ſi l'on conſidere que les paroles eſtans les images des penſées, il faut pour dire beaucoup de choſes, que beaucoup de penſées ſe ſoient formées dans l'ame ; qu'elles ayent la liberté d'en ſortir, & que les organes ſoient diſpoſez pour les exprimer. Or comme l'imagination eſt la ſource des penſées, qu'elle en eſt plus ou moins feconde, ſuiuant qu'elle eſt plus ou moins actiue, & que toute ſa viuacité dépend de celle des eſprits qui luy ſeruent en ſes operations : Il eſt neceſſaire qu'aux grands Parleurs, les eſprits ſoient extremement actifs, & que les organes de la parole ſoient fort mobiles : Et partant puiſque c'eſt la chaleur qui rend les eſprits actifs, & que l'humidité rend les corps ſouples & mobiles; il faut que ces deux qualitez ſe trouuent en ceux qui parlent beaucoup ; Et de plus que le iugement n'y ſoit pas ſi fort que l'imagination, afin qu'il n'examine pas ſeuerement les penſées, qu'il ne les retienne pas, & qu'elles ſortent toutes en liberté. C'eſt

pour cette raiſon que les jeunes-gens & les femmes, les ſanguins & les bilieux parlent plus que les autres; que le vin, la bonne chere & la folie ayment tant à parler; Et que les oyſeaux meſmes chantent plus ordinairement quand ils font l'Amour, parce qu'eſtans alors incitez par la Nature à faire leur petits, leur ſang ſe fermente & deuient fumeux; leurs Eſprits s'augmentent & s'allument, & agitent apres l'imagination & les organes de la voix.

Cela ſuppoſé, il eſt aiſé de voir pourquoy les paſſions qui ſe portent vers le bien, ou qui attaquent le mal, font parler dauantage que les autres; parce que dans le deſſein qu'elles ont de ſortir au dehors, il faut que les eſprits ſe portent au cerueau & aux parties exterieures, que la chaleur s'y augmente & que les humeurs s'y répandent; Et en ſuite que l'imagination s'agite, & que les organes deuiennent plus mobiles. De ſorte que toutes ces diſpoſitions ſe rencontrans auec la foibleſſe du iugement qui accompagne toutes les paſſions, il faut qu'il ſe faſſe vn grand flux de paroles en celles-cy; Et principalement dans la Ioye, puiſque c'eſt par elle que l'ame ſe dilate & ſe répand, & qu'il n'y a rien par où elle ſe puiſſe mieux répandre que par la parole, qui eſt le veritable écoulement des penſées. Outre que l'imagination eſt plus libre en cette paſſion qu'en toutes les autres, où l'abſence du bien & la preſence du mal la contraignent &

luy donnent des ſoins qu'elle n'a pas dans la Ioye, y poſſedant le bien auec ſeureté & confiance, ſans diſtraction & ſans trouuer aucun obſtacle qui arreſte ſes conceptions, & qui les empeſche de ſortir au dehors.

Pour ce qui eſt de la *Confiance*, comme c'eſt vne paſſion qui nous perſuade que le mal eſt éloigné de nous, & que quand il ſe preſenteroit, nous ſerions aſſez puiſſans pour le ſurmonter, il ne faut pas douter que ceux qui ſont ioyeux & contens, ne ſoient dans la meſme creance, eſtans dans la poſſeſſion du bien. Car le bien a cela de propre qu'il éloigne le mal par ſa preſence, & qu'il fortifie l'ame, quand elle en joüit; parce qu'en la perfectionnant, il l'accroiſt en quelque ſorte, & la fait paroiſtre plus grande & plus vigoureuſe qu'elle n'eſtoit. Ioint qu'eſtant toute occupée & rauie dans la joüiſſance du bien, & ne penſant point aux difficultez qui peuuent trauerſer ſes deſſeins, elle n'eſtime pas qu'ils puiſſent auoir de mauuais ſuccez; & ſe rempliſſant ainſi de bonnes eſperances, elle croit & entreprend tout, & rien ne luy ſemble difficile. Mais ce qui fomente encore ſa hardieſſe, eſt la chaleur qu'elle excite en toutes les parties: Car comme cette qualité eſt le principe de toute la vigueur qu'elles ont, l'ame qui voit qu'elle s'eſt augmentée, ſe figure auſſi que ſes forces ſont accreuës, & s'ima-

gine en ſuite qu'elle eſt plus aſſeurée, ayant tant de ſecours & pour attaquer le mal & pour luy reſiſter.

Or parce que cette vaine confiance eſt vne ſorte d'orgueil qui éleue l'ame au deſſus de ce qu'elle eſt, & qui la flatte d'vne excellence imaginaire; de là vient que la Ioye eſt ordinairement *Inſolente & Preſomptueuſe*, qu'elle ayme d'eſtre flattée, & qu'elle tombe facilement dans ſes propres loüanges, eſtant comme elle eſt, ſi babillarde & ſi ſoigneuſe de ſe produire.

Cette preſomption n'empeſche pas pourtant qu'elle ne ſoit *Complaiſante*, *Facile & Credule*, quoy que l'orgueil rende les hommes opiniaſtres & peu traitables; parce que ne s'entretenant que dans les vaines eſperances qu'elle conçoit, & ne heurtant que ceux qui s'y veulent oppoſer, elle écoute volontiers ceux qui les fauoriſent, & ſe laiſſe facilement perſuader à leur flatterie, la confiance qu'elle a, luy figurant toutes choſes poſſibles. Ioint que la poſſeſſion du bien eſtant celle qui la produit & qui la fomente, elle ſuit les qualitez du bien qui eſt de ſe communiquer, & ſe rend par conſequent ſociable, facile & complaiſante.

Mais comment la Ioye peut-elle laiſſer dans l'ame vn *deſir de ſoy-meſme*, puiſqu'elle y eſt preſente,

preſente, & qu'il ſemble que ce ſoit vne choſe incompatible auec la ſatieté que nous auons dit qu'elle apporte? Pour reſoudre cette difficulté, il faut ſuppoſer que le Plaiſir peut eſtre preſent en deux façons; quand il touche actuellement l'ame, ou quand le ſouuenir le rappelle en la penſée: Celuy-cy fait naiſtre neceſſairement le deſir; dautant qu'il eſt conceu comme vne choſe qui n'eſt plus, & qui laiſſe pourtant dans la memoire tous les attraits qui le doiuent faire ſouhaiter: L'autre eſtant actuellement preſent, ne peut en cette conſideration ſe faire deſirer, parce que le deſir ne ſe porte qu'aux choſes que l'on n'a pas; mais ſeulement entant que l'on y conçoit quelque choſe que l'on ne poſſede pas encore; comme quand on en deſire la continuation, ou que l'objet delectable ne ſe preſente pas tout entier & tout d'vn coup à la connoiſſance; Et alors ce qui en reſte à poſſeder, entretient & enflamme le deſir. Or l'objet ne ſe preſente pas tout à vne fois, par ſon propre defaut, ou par celuy de la puiſſance qui le reçoit: Car il y a des choſes dont on ne peut joüir que par ſucceſſion de temps, & qu'il faut reprendre à diuerſes fois pour en auoir vne entiere & parfaite poſſeſſion: Ainſi vn diſcours excellent, vne muſique agreable, les plaiſirs du boire & du manger demandent du temps & diuerſes repriſes pour eſtre entierement poſſedez: Mais il y en a auſſi qui ne dépendent point du temps,

& où il faut pourtant que l'ame en employe ſi elle en veut joüir parfaitement ; ſoit à cauſe des difficultez qu'elle y trouue, comme dans la recherche des ſciences ; ſoit à cauſe de leur excellence qu'elle ne peut comprendre tout d'vn coup, & où elle trouue touſiours de nouueaux ſujets d'admiration : Telle eſt la connoiſſance que nous auons icy bas des choſes diuines, qui font couler dans la volonté, ce torrent de delices qui ne la deſaltere iamais, & qui luy laiſſe touſiours vne ſoif ardente que l'Eternité meſme ne ſçauroit eſteindre.

Voylà donc comment la Volupté peut faire naiſtre le deſir, voyons comment elle cauſe la *ſatieté*. Il eſt certain que les choſes peuuent raſſaſier en deux façons, ou quand elles ne flattent plus le ſens d'aucun plaiſir, ou quand elles luy donnent du dégouſt : Les faulſes voluptez, comme ſont celles des ſens, deuiennent ennuyeuſes & importunes, parce qu'elles ne ſont pas abſolument conuenables à la nature, qu'elles ſurpaſſent la capacité naturelle des puiſſances, & que leur vſage en affoiblit & corrompt les organes : Mais celles qui ſont pures & veritables, ne donnent iamais de dégouſt, dautant qu'elles n'excedent point la portée naturelle de l'ame, qu'elles la perfectionnent, & qu'au lieu de la charger & de l'affoiblir, elles la ſoulagent & la fortifient. Il eſt vray qu'elles peuuent ſe relaſcher, parce que l'eſprit eſtant amoureux de

la nouueauté, & ne la trouuant plus dans vn objet où il s'eſt long-temps appliqué, il n'y trouue plus auſſi la ſatisfaction qu'il y auoit priſe au commencement, & cherche dans le changement de quoy nourrir ſon deſir & ſon inclination. Mais c'eſt aſſez parlé de ces choſes dont la Philoſophie Morale eſt toute pleine: Examinons les Characteres que la Ioye imprime ſur le corps.

De tout ce grand nombre de Characteres que la Ioye imprime ſur le corps, il n'y a que les regards, la ſerenité du front, le riz, les careſſes, & l'inquietude qui ſe faſſent par le commandement de l'ame: Tout le reſte ſe fait ſans qu'elle y penſe, & n'a point d'autre cauſe que l'agitation des humeurs qui produit neceſſairement ces effets-là.

Pour ce qui eſt des Regards, il y en a de trois ſortes qui ſont ordinaires à cette paſſion; car elle les rend doux, mourans & inquiets: Nous dirons quelle eſt la cauſe de ceux-cy, en parlant de l'inquietude & de l'impatience qui paroiſt en toutes ſes autres actions.

Les Regards ſont *Doux*, ou parce qu'ils ſont modeſtes, ou parce qu'ils ſont rians; & ceux-cy ſont propres à la Ioye qui fait reſſerrer & abaiſſer vn peu les paupieres, & qui remplit les yeux d'vn certain éclat agreable: Or cét éclat vient des eſprits qui abordent en ces parties; & le mouuement

des paupieres eſt vn effet du ſoûriz & du deſſein qu'a l'ame de conſeruer l'image de l'objet agreable, comme nous auons montré en cherchant les cauſes des regards amoureux: De ſorte que nous n'auons icy que ceux que l'on appelle *Mourans*, qui demandent vn long examen.

Nous auons deſia dit au diſcours de l'Amour qu'on les appelloit ainſi, parce que ceux qui meurent, en jettent de ſemblables; leurs yeux s'éleuans en haut & ſe cachans à demy ſous la paupiere. Mais cela ſemble bien difficile à conceuoir que les regards qui accompagnent la langueur, la triſteſſe & la mort, ſe trouuent dans l'excez du plaiſir.

Neantmoins comme il y a beaucoup de choſes contraires qui ont des effets communs, parce qu'elles ont des cauſes communes; il ſe peut faire auſſi que cette ſorte de regards trouue vne meſme cauſe dans la triſteſſe & dans la ioye, dans les douleurs de la mort, & dans les rauiſſemens du plaiſir: Examinons donc les raiſons pour leſquelles ils ſe trouuent dans ces faſcheuſes paſſions, afin de voir s'il y en aura quelqu'vne qui puiſſe s'accommoder auec la Ioye. Premierement on ne ſçauroit douter que la Triſteſſe n'éleue les yeux en haut, & ne regarde le Ciel comme le lieu d'où elle attend le ſecours pour chaſſer le mal qui la preſſe: Car la Nature a donné à l'homme cét inſtinct & cette inclination de recourrir aux cauſes ſuperieures, quand il croit

eſtre abandonné des autres : C'eſt pourquoy ſans y penſer, ſa bouche les inuoque, ſes yeux ſe tournent vers elles, & ſes bras ſe hauſſent pour leur demander aſſiſtance. Il arriue auſſi que cette paſſion qui veut fuïr le mal qui ſe preſente, ſe recueillant en elle-meſme, entraîne auec elle toutes les parties les plus mobiles, & retire ainſi les yeux en dedans, comme ſi elle penſoit ſe bien cacher en cachant ſes organes où il ſemble qu'elle ſe produiſe dauantage. Ou plûtoſt cela vient de ce que ces parties eſtans vuides d'eſprits que l'effort de la douleur a diſſipez ou tranſportez ailleurs, elles reprennent d'elles-meſmes leur ſituation naturelle, qui eſt d'eſtre vn peu éleuée : Car il eſt certain que l'aſſiette qu'ont les parties, quand elles ſe repoſent, leur eſt plus naturelle que celles qu'elles ont dans l'action, où il y a touſiours quelque ſorte de contrainte ; Et par conſequent il faut croire que les yeux qui prennent cette ſituation dans le ſommeil, la recherchent comme la plus tranquille, & celle qui leur eſt la plus naturelle : De ſorte qu'il y a de l'apparence que les Regards deuiennent mourans dans la triſteſſe comme dans le ſommeil, par la fuite des eſprits qui laiſſent les yeux en repos.

La mort peut auſſi cauſer cét effet par la conuulſion qui l'accompagne bien ſouuent, & qui retire les nerfs vers leur origine ; ou par la foibleſſe qui ne peut retenir les parties dans la tenſion que

leur action demande : C'eſt pourquoy les paupieres s'abaiſſent & les yeux s'éleuent, reprenans, comme nous auons dit, leur ſituation naturelle.

De toutes ces cauſes, il n'y a que le receuillement de l'ame & la retraction des eſprits, qui puiſſent ſe trouuer dans la Ioye, & de qui ces regards mourans puiſſent prendre leur naiſſance : Car il n'y a point de ſecours à implorer ny de convulſion à craindre; mais dans le tranſport que la joüiſſance du bien donne à l'ame, elle quitte ſouuent les parties exterieures, elle ramaſſe les eſprits au dedans, ou les porte en d'autres endroits, & abandonnant ainſi les yeux, elle les laiſſe en liberté de reprendre leur ſituation naturelle qui les fait paroiſtre languiſſans & mourans.

Le *Front eſt ſerein*, quand il eſt égal & ſans rides; Et cette égalité vient de ce que tous ſes muſcles ſont tendus & le tirent également de tous coſtez; ou de ce qu'ils ſont tous en repos, & le laiſſent en ſon aſſiette ordinaire. Or il ſemble que la Ioye cauſe la ſerenité du front en l'vne & l'autre maniere : Car il eſt certain que comme elle a cela de propre de dilater & de repandre l'ame & les eſprits, elle taſche de faire la meſme choſe en toutes les parties du corps : C'eſt pourquoy les muſcles ne ſe pouuans mouuoir qu'en ſe reſſerrant, elle n'a garde de faire

agir ceux du front, puiſqu'elle cauſeroit vn mouuement contraire à ſon deſſein, principalement leur action n'eſtant point neceſſaire en cette rencontre, comme pourroit eſtre celle des yeux, de la langue & d'autres qu'elle agite dans cette paſſion, pour des raiſons particulieres. Le front y demeure donc tranquille & ſans ſe reſſerrer, au contraire il ſemble qu'il s'ouure & s'étende de tous coſtez, à cauſe des eſprits qui rarefient les parties & les font paroiſtre plus grandes. Neantmoins parce que dans le riz le front deuient égal par la tenſion des muſcles qui le tirent également en haut & en bas, il y auroit de l'apparence que la Ioye qui eſt cauſe du Riz, le fût auſſi de cette tenſion, & qu'elle apportât la ſerenité ſur le front, en faiſant mouuoir les muſcles auſſi bien qu'en les relâchant. Mais nous ferons voir au Diſcours ſuiuant, que ce n'eſt pas la Ioye qui produit cét effet là; mais la ſurpriſe qui eſt la veritable cauſe du Riz: Ce n'eſt pas pourtant à dire que l'ame ne puiſſe ſans cette ſurpriſe, eſtendre le front en reſſerrant les muſcles, mais pour lors, c'eſt vne ſerenité feinte & forcée, comme eſt celle des flatteurs, dont Ariſtote dit que le front eſt τεταμένον, c'eſt à dire tendu, & non pas reſſerré, comme les Traducteurs l'ont expliqué; car ce ſont les muſcles qui ſe reſſerrent, mais le front s'étend & s'applanit par leur contraction.

Toutes les *Careſſes* ne ſont pas proprement des effets de la Ioye : Si l'on en oſte la ſerenité du viſage, le ſoûriz & la douceur des yeux, le reſte vient de la paſſion d'Amour qui aſſujettit l'ame au bien qu'elle conçoit, & la remplit du deſir de le poſſeder : Car les offres de ſeruice, les complimens & les ciuilitez reſpectueuſes, ſont autant de marques de la ſoûmiſſion qu'elle rend à la perfection & à l'excellence des perſonnes qu'elle ayme : Et les embraſſemens, les baiſers, & les regards amoureux ſont les témoins du deſir qu'elle a, & des ſoins qu'elle prend de s'vnir à elles.

Pour le *Riz*, quoy qu'il ſemble eſtre vn effet particulier de la Ioye, il ne ſe rencontre pas toûjours auec elle; Et quand il l'accompagne, ce n'eſt pas à elle ſeule qu'il doit ſa naiſſance ; Il y a d'autres cauſes qui y contribuent & qui excitent dans l'ame vne émotion differente de celle du plaiſir : C'eſt pourquoy nous n'auons pas craint de l'appeller vne paſſion, ne conſiderans pas ſeulement le mouuement exterieur qui paroiſt ſur le viſage ; mais celuy que l'ame ſouffre au dedans, dont nous examinerons la nature & les effets au Chapitre ſuiuant.

Il ne reſte plus que *l'Inquietude & l'Impatience* dont il faut rechercher la cauſe : Mais auparauant il faut remarquer qu'elles ne ſe rencontrent pas auec

auec toute ſorte de Ioye : Il y a des plaiſirs tranquilles où l'ame ne s'impatiente point, & où l'on peut dire qu'elle ſe repoſe en ſon mouuement : Tels ſont ceux qui accompagnent l'exercice des vertus, la connoiſſance des ſciences, & la poſſeſſion des biens ſurnaturels ; En vn mot toutes les Voluptez pures & veritables ne donnent point d'inquietudes à l'ame ; Elles y laiſſent touſiours vn calme & vne ſerenité agreable ; Et quoy qu'elles y excitent ſouuent des deſirs qui l'agitent, on peut dire que ce ſont de petits vents qui l'épurent & qui n'y cauſent point d'orages : ou qu'ils ſont ſemblables à ces douces fumées que la flamme fait éleuer, qui la nourriſſent au lieu de la diſſiper, & qui entretiennent plûtoſt l'égalité de ſon mouuement qu'elles ne la troublent. Mais il n'en va pas ainſi des faulſes Voluptez ; comme elles ſe font ſentir peu à peu, & qu'elles ſeruent de remede à la douleur, il faut que juſques à ce qu'elles ſoient entierement poſſedées, il demeure touſiours quelque choſe de faſcheux dans l'ame ; Et pour lors il ne faut pas s'eſtonner ſi l'impatience accompagne les deſirs qu'elle a d'en eſtre deliurée, & de ſe voir dans ce plaiſir parfait où elle doit trouuer la fin de ſa douleur. Mais elle ne preuoit pas que ſon contentement y doit finir auſſi, & qu'auſſi-toſt qu'elle aura l'entiere poſſeſſion du bien qu'elle recherche, elle en ſera dégoûtée : Ainſi ne pouuant iamais eſtre ſatisfaite, elle ne peut auſſi

qu'elle ne ſoit en de perpetuelles inquietudes; cherchant ce qu'elle ne peut trouuer, & rencontrãt ce qu'elle ne cherche pas. Outre cela toutes ſes vaines eſperances que la Ioye luy inſpire, font naiſtre diuers deſſeins; Et comme elle va de l'vn à l'autre, ſans s'arreſter à pas vn, il eſt impoſſible que dans cette agitation toutes ſes actions ne paroiſſent inquietes, ſes diſcours ſans ordre, ſes regards inconſtans & tout le corps en vn mouuement continuel: A quoy contribuë encore le petillement des eſprits qui chatoüille les nerfs & ſollicite le parties à ſe mouuoir. Ioint que ces plaiſirs ne ſe pouuans acquerir que par l'action des puiſſances corporelles qui ſe laſſent à la fin, il faut que l'inquietude les accompagne, puiſque c'eſt vn effet de la laſſitude.

Voylà les Characteres que la Ioye imprime ſur le corps par le commandement de l'ame; voyons maintenant ceux qui ſe font ſans ſes ordres, & qui par vne ſuite neceſſaire, procedent de l'agitation qui ſe fait dans les humeurs & dans les eſprits.

La *Viuacité des yeux* vient de leur éclat & de leur mouuement, qui ſont les marques les plus aſſeurées de leur vie & de leur vigueur, puiſque la mort les rend obſcurs & immobiles. Comme les eſprits ſe répandent donc dans la Ioye, & qu'ils

ſont lumineux & actifs, il faut que les yeux qui les reçoiuent abondamment, & qui ſont tranſparens & faciles à mouuoir, deuiennent éclatans & agiles. Outre que l'humidité qui ſe répand ſur eux, venant à eſtre agitée par le mouuement qu'ils font, la lumiere y paroiſt tremblante, & y fait vn certain éclat mobile qui frappe la veuë de diuers rayons, & repreſente à l'imagination le mouuement & le bruit que les eſtinceles de feu font en naiſſant, d'où vient que l'on appelle cela petiller. Or cette *Humidité* peut venir de deux cauſes; ou parce que les paupieres en ſe reſſerrant, épraignent les humeurs qu'elles contiennent & rendent les yeux humides, comme nous montrerons plus particulierement au Diſcours du Riz; ou parce que la chaleur & les eſprits ouurent les paſſages, & fondent les humeurs qui coulent apres ſur les parties & les rendent moites; voire meſme ſi le cerueau eſt bien humide, ils en tirent des ruiſſeaux de larmes, qui ſont, à ce que l'on dit, toutes differentes de celles que la triſteſſe a accoûtumé d'exciter, non pas ſeulement en leur cauſe; mais en leur qualité meſme: Car elles ſont froides dans la Ioye & chaudes dans la triſteſſe, quoy qu'il ſemble que tout le contraire y deût arriuer; puiſque la Ioye eſchauffe & que la triſteſſe refroidit; & cela meſme a obligé quelques-vns de dire que les larmes de la Ioye eſtoient chaudes: Mais il eſt facile de les ac-

corder & de trouuer la raiſon de cette difference, en diſant que les larmes que la Ioye fait répandre, ſont veritablement chaudes, à comparaiſon des autres ; mais qu'elles paroiſſent plus froides à cauſe qu'elles coulent ſur le viſage que cette paſſion a eſchauffé par l'effuſion des eſprits. Au contraire celles de la triſteſſe ſont plus froides en effet ; mais comme elles viennent à tomber ſur les jouës que la fuite des eſprits a priuées de chaleur, elles ſemblent eſtre plus chaudes : De la meſme façon que l'eau tiede donne diuers ſentimens de chaud & de froid, ſuiuant que la main ſera plus chaude ou plus froide. Mais nous traiterons de cecy plus exactement au Diſcours que nous ferons des larmes.

Pour ce qui eſt de la *Rougeur, de l'Embonpoint & de la Chaleur vaporeuſe* qui paroiſſent ſur toutes les parties exterieures, elles procedent encore de cette effuſion d'eſprits qui entraînent auec eux le ſang & les plus douces vapeurs qui s'éleuent dans les veines, qui enflent les parties où ils abordent, les rendent vermeilles & leur inſpirent vne chaleur humide & agreable.

Le *Tremouſſement des levres* vient encore des eſprits qui coulans abondamment dans ces parties qui ſont molles & ſuſpenduës, les agitent du meſme mouuement qu'ils ont, & les font paroiſtre tremblantes, comme il arriue aux feuilles qui ſont

battuës du vent ou de la pluye.

La *voix se rend plus grosse*, parce que les muſcles qui ſeruent à la former, ſe relaſchent par la chaleur, & luy font vn plus grand & vn plus large paſſage. Il eſt vray qu'elle deuient quelquesfois *aiguë & eſclatante*; mais c'eſt vn effet du Riz vehement qui reſſerre les muſcles & eſtreſsit le conduit de la voix; ou bien de l'Impatience & de quelques autres Paſsions impetueuſes qui ſe mélent auec celle-cy & qui obligent l'ame à pouſſer la voix auec violence. Souuent *elle s'arreſte* tout à coup par le rauiſſement de l'ame qui luy fait oublier la pluſpart de ſes fonctions ordinaires, & laiſſe les organes de la voix ſans mouuement & ſans action.

Enfin c'eſt de là que toutes les Vertus Naturelles tirent leur force & leur vigueur, car comme elles n'agiſſent que par le ſecours des eſprits, quand ils viennent à ſe reſpandre ſur les organes, il faut neceſſairement qu'elles deuiennent plus fortes, & que leurs fonctions ſe faſſent plus parfaitement: Ainſi il n'y a point de mauuaiſes humeurs qui alterent la pureté du ſang, puiſque la vertu qui les cuit, en eſt toûjours la maiſtreſſe, & que celle qui les doit chaſſer, les trouue obeïſſantes; car les eſprits les fondent, les portent à la ſurface & ouurent les paſſages pour les faire ſortir. De ſorte

qu'il eſt veritable qu'il n'y a point de Paſſion qui ſoit *ſi amie de la ſanté* que la Ioye, pourueu qu'elle ſoit moderée ; car ſi elle eſt exceſſiue, elle altere toute l'œconomie naturelle, elle eſteint la chaleur des entrailles, & enfin par des *ſyncopes mortels* ou par *des langueurs incurables*, elle fait perdre la vie. Nous en auons deſia touché les raiſons au diſcours precedent, où nous auons monſtré que l'Amour & la Ioye portans les eſprits au dehors auec precipitation, il arriue ſouuent que dans la violence de ce tranſport, ils perdent la continüité & l'vnion qu'ils doiuent toûjours auoir auec leur principe, d'où viennent en ſuite les défaillances & les ſyncopes. Car ie n'eſtime pas que la diſſipation des eſprits ſoit, comme on dit communément, la principale cauſe de ces accidens, puiſque tant de veilles, tant de trauaux, tant de grandes maladies qui les diſſipent bien dauantage, que quelque paſſion que ce ſoit, ne cauſent point ces faſcheux ſymptômes : Mais cela vient, à mon aduis, de ce qu'ils ſe deſ-vniſſent & ſe ſeparent du cœur ; Et que l'ame ne pouuant animer les parties ſeparées ny leur communiquer ſa vertu, il faut que les actions qu'ils doiuent faire, ceſſent par cette ſeparation que l'effort de leur mouuement a cauſée : C'eſt pourquoy l'eau jettée ſur le viſage fait ſouuent paſſer ces défaillances, en renuoyant au cœur ces eſprits égarez ; ce qui n'arriueroit pas s'ils eſtoient tout à fait perdus. Ce

n'eſt pas pourtant à dire qu'il ne s'en faſſe icy vne grande diſſipation : Comme ils ſe répandent abondamment ſur toutes les parties, & principalement ſur les exterieures, & que l'ame qui eſt toute occupée dans la joüiſſance du bien, n'a pas le ſoin d'en continuer le cours & d'en produire de nouueaux, il faut neceſſairement qu'il s'en faſſe vne grande perte, & qu'en ſuite la chaleur naturelle ſe diminuë, d'où vient la foibleſſe & la langueur des parties, la corruption des humeurs, les maladies faſcheuſes & enfin la mort. On pourroit demander pourquoy la Ioye fait plûtoſt mourir, que l'Amour & la colere; mais nous auons montré cela au diſcours particulier de ces paſſions.

Il ne reſte donc icy que les *mouuemens du Cœur, des Arteres & de la Reſpiration* à examiner, qui ſont tous ſemblables en cela, qu'ils ſont grands, rares, tardifs & ſans vehemence, ſi ce n'eſt que cette paſſion ſoit exceſſiue : Car à la fin ils deuiennent petits, foibles & frequens, & ſouuent meſme ils ceſſent tout à fait. Le mouuement du cœur eſt donc rare & tardif, parce que la chaleur n'y eſt pas vehemente, l'ayant enuoyée auec les eſprits aux parties exterieures; c'eſt pourquoy n'ayant pas beſoin de grand rafraiſchiſſement, il ne ſe haſte pas de ſe mouuoir. Ioint que l'ame qui eſt rauie dans la joüiſſance du bien, ne ſonge au mouuement du cœur, qu'au-

tant qu'elle eſt preſſée par la neceſſité, d'où vient qu'elle l'agite lentement & par de grands interualles: Mais afin de ſuppléer à ſa negligence, elle l'ouure & l'étend beaucoup à chaque fois, recompenſant ſa pareſſe par la grandeur du mouuement. Or parce qu'il faut toûjours quelque vigueur pour ouurir & eſtendre ainſi cette partie; Quand la violence de la paſſion a diſſipé les forces, il faut que le mouuement du cœur deuienne foible & petit, & que la neceſſité qu'il a de ſe mouuoir pour la generation des eſprits le rende viſte & frequent, ne pouuant plus ſuppléer à ſa tardiueté par la grandeur du mouuement. Que ſi la foibleſſe eſt extrême, il perd encore ſa vîteſſe, & il deuient lent & rare: Enfin il ceſſe tout à fait. La meſme choſe ſe fait dans le pouls & dans la reſpiration; car ils ont les meſmes vſages & les meſmes cauſes que le mouuement du cœur, comme la Medecine enſeigne.

LES CHARACTERES DV RIZ.

CHAPITRE IV.

IE ne ſçay pourquoy Socrate a dit autresfois que l'homme eſtoit vn animal ridicule; mais ie ſçay bien que s'il y a quelque raiſon qui le puiſſe faire croire, il ne faut point la chercher plus loing que dans le Riz meſme, puiſqu'il n'y a rien qui ſoit plus ridicule que de voir celuy qui ſe meſle de controller toute la nature & qui croit eſtre ſon confident, ignorer la choſe qui luy eſt la plus propre & la plus familiere; rire à tous momens ſans ſçauoir pourquoy, & ne connoiſtre pas meſme les ſujets ny les mouuemens qui forment cette Paſſion. Car tous les plus grands Hommes des ſiecles paſſez qui en

ont voulu chercher les cauſes, ont dit franchement que leur eſprit n'eſtoit pas capable de cette connoiſſance, qu'il la falloit renuoyer à ce Philoſophe qui rioit continuellement, & qu'elle eſtoit cachée dans le meſme abyſme où il auoit enfermé la verité.

Or quoy que nous ne penſions pas eſtre plus clair-voyans qu'eux, ſi eſt-ce que noſtre deſſein nous ayant obligez de toucher à cette matiere ; nous ſommes contrains de paſſer plus auant qu'ils n'ont fait, & d'entreprendre vne choſe qui leur a fait perdre courage : Mais quelque ſuccez qui nous en puiſſe arriuer, le diſcours n'en peut eſtre que diuertiſſant & agreable ; car s'il ne fait connoiſtre la Nature du Riz, pour le moins il augmentera le nombre des choſes ridicules.

Pour le commencer donc dans l'ordre que nous auons tenu iuſques icy ; il faut premierement en faire la peinture & puis chercher les cauſes qui le produiſent.

Or comme il peut eſtre foible, mediocre, ou vehement, il eſt certain que c'eſt principalement de ce dernier dont il faut marquer les Characteres ; parce qu'en tout genre de choſes le plus grand doit eſtre touſiours la meſure du plus petit ; Et parce que ſes effets ſont plus ſenſibles que ceux des autres : Voire meſme l'on peut dire qu'il n'y a point de paſſions, quelques violentes qu'elles ſoient, qui

cauſent de ſi grands changemens au corps que fait celle-cy.

Car ſi vous conſiderez le viſage, le front s'étend, les ſourcils s'abaiſſent, les paupieres ſe reſſerrent au coin des yeux, & toute la peau qui les enuironne, ſe rend inégale & ſe couure de rides. Les yeux s'appetiſſent & ſe ferment à demy, ils deuiennent brillans & humides; Et ceux-là meſmes de qui la douleur n'a iamais pû tirer des larmes, ſont alors contrains de pleurer. Le nez ſe fronce & ſe rend aigu, les lévres ſe retirent & s'alongent, les dents ſe découurent, les joües s'éleuent & ſe rendent plus fermes, & quelquesfois leur milieu ſe creuſe doucement & forme ces agreables foſſettes, où les Poëtes ont logé le Riz & les Graces. La bouche qui eſt contrainte de s'ouurir, fait voir la langue qui tremouſſe & qui ſe tient ſuſpẽduë; Et la voix qui en ſort, n'eſt rien qu'vn ſon éclatant & entrecoupé que l'on ne ſçauroit arreſter, & qui ne finit qu'auec la perte de l'haleine. Le col s'enfle & ſe racourcit, toutes les veines ſont groſſes & tenduës; vn certain éclat agreable ſe répand ſur tout le viſage, & quelque pâle & ſeuere qu'il ſoit, il faut qu'il rougiſſe & qu'il paroiſſe content.

Mais tout cela n'eſt rien à comparaiſon de ce qui ſe fait dans les autres parties; la poitrine s'agite ſi impetueuſement & par des ſecouſſes ſi promptement redoublées, que l'on a de la peine à reſpirer;

que l'on perd l'vſage de la parole, & qu'il eſt impoſſible d'aualer quoy que ce ſoit. Vne douleur ſi preſſante s'éleue dans les flancs, qu'il ſemble que les entrailles ſe déchirent & qu'elles ſe vont ouurir; Et dans cette violence on void tout le corps qui ſe plie, ſe tord & ſe ramaſſe; les mains ſe jettent ſur les coſtez & les preſſent viuement; la ſueur monte au viſage, la voix ſe perd en ſanglots & l'haleine en ſoûpirs eſtouffez. Quelquesfois cette agitation va à tel excez, qu'elle produit le meſme effet que les medicamens, qu'elle chaſſe les os de leurs jointures, qu'elle cauſe des ſyncopes, & qu'enfin elle donne la mort. La teſte & les bras ſouffrent les meſmes ſecouſſes que la poitrine & les flancs; mais parmy ces mouuemens vous voyez qu'ils ſe jettent çà & là auec precipitation & deſordre, & qu'apres ils ſe laiſſent aller d'vn coſté & d'autre, comme s'ils auoient perdu toute leur vigueur; les mains deuiennent laſches, les jambes ne ſe peuuent ſoûtenir, & le corps eſt contraint de tomber.

Voylà les principaux traits qui ont accoûtumé de former le Riz vehement: Car de vouloir décrire toute cette diuerſité de mouuemens, d'air, de mine & de contenance qu'il donne à chacun, ce ſeroit autant que ſi l'on vouloit dépeindre tous les hommes enſemble; puiſqu'il n'y en a pas vn qui ne faſſe en riant, quelque grimaſſe particuliere; Et il eſt certain qu'il y a autant de ſortes de Riz qu'il y a de

differens visages : Ce son mesme entrecoupé qui l'accompagne, est si diuers, qu'à peine pourroit-on trouuer deux hommes où il fût tout à fait semblable.

Pour le Riz mediocre, il cause presque le mesme changement sur le visage, & agite la poitrine & les flancs en la mesme sorte que le Riz vehement ; mais c'est auec beaucoup moins de violence: Aussi n'oste-t'il point la respiration ny la parole, il fait seulement que la voix paroist plus grosse: Quelquesfois mesme il l'a contraint de passer par les narines, & luy fait faire vn mugissement entrecoupé : Il ne cause point aussi de douleur, ny de langueur dans les parties, ny ces fâcheux accidens qui se trouuent dans l'autre.

Enfin le Soûriz qui est le plus foible & le plus petit de tous, ne fait aucun changement que sur le visage, & principalement sur les lévres & dans les yeux ; car les paupieres se resserrent vn peu, les yeux s'adouciſſent & les lévres s'alongent sans que la bouche soit contrainte de s'ouurir, & sans que la voix ou la parole se changent : Souuent mesme il n'y a que les lévres où il se puisse remarquer, comme quand il vient du dédain, ou de la dissimulation, ou de quelque maladie.

Pour découurir donc la ſource de tous ces mouuemens, il faut premierement voir qui ſont les choſes qui excitent le Riz; car en eſtant comme l'objet & la matiere, ce ſont auſſi les premieres cauſes qui contribuënt à ſa naiſſance. Ce n'eſt pas pourtant vne choſe ſi ayſée à determiner; & il ſemble que la Nature ſe ſoit voulu rendre ridicule dans les choſes ridicules, les ayant faites ſi éloignées les vnes des autres & ſi differentes entr'elles, qu'il eſt preſque impoſſible de trouuer vne notion generale & vne raiſon commune qui les puiſſe reduire ſous vn certain genre.

Car on void que le Riz vient des actions & des paroles plaiſantes & facetieuſes, de l'admiration, du dépit, du mépris, des careſſes, du chatoüillement & de quelques maladies: & comme d'abord il ſemble qu'il n'y ait aucun rapport entre toutes ces choſes; on peut facilement croire que le Riz eſt vn mot équiuoque qui marque des effets de differente nature; Et que celuy qui vient de la pluſpart de ces objets, eſt feint & menſonger, & n'a pas la forme veritable du Riz.

En effet tous ceux qui en ont parlé, les ont mis ſous diuers genres, les vns plus, les autres moins, ſuiuant les diuers motifs du Riz qu'ils ſe ſont imaginez dans les objets ridicules: (ie prends icy le mot de ridicule pour tout ce qui excite le Riz.) Or parce que la reſolution de cette difficulté depend toute

de la connoiſſance de ce motif, & qu'il eſt impoſſible de diſcerner le veritable Riz, ny les objets qui ſont vrayement ridicules, ſi on ne connoiſt le principe & la raiſon pourquoy ils l'excitent; il faut examiner ſes opinions que l'on a euës ſur ce ſujet, afin de choiſir celle qui ſera la plus raiſonnable, & qui pourra ſeruir de fondement pour connoiſtre la nature & les effets de cette paſſion.

Mais auparauant il faut remarquer que le Riz qui ſe fait par la Conuulſion des muſcles du viſage, n'a iamais eſté pris de qui que ce ſoit pour vn Riz veritable; eſtant vne choſe contre nature où la volonté ne contribuë point, comme elle fait en toutes les autres: Tel eſt peut-eſtre celuy qui ſuccede aux bleſſeures du Diaphragme, & celuy que cauſe cette herbe de la Sardaigne que l'on appelle *Apium Riſus*, d'où eſt venu le mot de Riz Sardonien: On dit meſme que le Saffran, la Tarantole, & quelques autres venins font le meſme effet. Mais peut-eſtre que le Riz qui eſt cauſé par ces derniers, n'eſt pas vne vraye conuulſion, non plus que celuy qui arriue dans les delires & dans les maux de mere, & qu'il peut auoir le meſme motif qu'a le Riz veritable, comme nous verrons en ſuite.

Cela ſuppoſé, on pourroit ſoupçonner d'abord que les Objets qui font rire, ſont ceux qui ſont Plai-

ſans & Agreables ; parce que le Riz & les Pleurs eſtans contraires, il faut qu'ils ayent des cauſes contraires ; & partant que le Riz vienne de la Ioye, puiſque les Larmes procedent de la Triſteſſe. En effet il ſemble que le Riz ne ſoit iamais ſeparé du plaiſir : Et ceux-là meſmes qui rient par contrainte, tâchent toûjours de paroiſtre ioyeux & contens. Neantmoins parce que toutes les choſes agreables n'excitent pas le Riz, que meſme il ne ſe rencontre point où la Ioye eſt la plus grande, & que les beſtes qui ſont touchées de cette paſſion, ne ſont point capables du Riz : Il faut tenir pour certain que ce n'en eſt point là le motif general, & que les raiſons qui ſouſtiennent cette opinion, preuuent ſeulement que ces objets doiuent eſtre agreables, mais non pas que pour cela ils ſoient ridicules : Et ſi le Meſpris & l'Indignation cauſent vn veritable Riz, il y a grande apparence que l'agréement & le plaiſir ne ſe rencontrent pas toûjours auec luy.

Cette conſideration a fait penſer à quelques-vns que l'Admiration eſtoit la cauſe du Riz, & que quand il ſe preſentoit quelque choſe de merueilleux à noſtre eſprit, il formoit en meſme temps cette paſſion : Que pour ce ſujet il n'y a que l'homme qui rie, parce qu'il n'y a que luy ſeul qui admire : Que les actions & les paroles facetieuſes ſont ridicules, parce qu'elles ſont nouuelles, & que la nouueauté

nouueauté eſt la ſource de l'admiration : Qu'enfin les ignorans & les fous rient plus que les ſages, parce qu'ils trouuent beaucoup plus de choſes à admirer que ceux cy. Mais quoy que cette opinion touche d'abord l'eſprit, elle ne le ſatisfait pourtant pas, & a ſes difficultez comme la premiere. Car il y a beaucoup de choſes merueilleuſes & que l'on admire, qui ne font pas rire ; meſme ſi l'admiration eſt fort grande, elle empeſche le Riz. Et il ne ſert de rien de dire qu'elle doit eſtre mediocre & legere pour l'émouuoir, puiſqu'il arriue ſouuent que l'on rit des choſes que l'on admire beaucoup. En effet l'addreſſe qu'a vn homme facetieux à bien repreſenter les actions, les paroles & les geſtes d'autruy, à dire de bons mots, & à faire des rencontres ſubtiles & ingenieuſes, n'eſt pas moins à admirer que celle d'vn Peintre qui fait quelque portrait excellent, ou d'vn homme qui dit ſerieuſement de fort belles choſes : Pourquoy donc l'admiration que celle-là cauſe, excite-t'elle le Riz, & que celle-cy l'empeſche ? N'y a-il pas cent ſortes de choſes qui ſont nouuelles & que l'on admire mediocrement, comme la pluſpart de celles qui ſont rares, qui pourtant ne font iamais rire ? Au contraire n'y en a-t'il pas qui ſemblent auoir perdu la grace de la nouueauté, & qui ne peuuent faire naiſtre l'admiration, qui ſont pourtant ridicules ? Celuy qui fait vn bon conte, eſt ſouuent le pre-

mier qui en rit, & neantmoins il ne luy eſt pas nouueau ny admirable, puiſqu'il le ſçauoit auparauant. Cõme il y a donc des choſes ridicules qui ſont merueilleuſes, & d'autres qui ne le ſont point, il faut chercher la cauſe du Riz ailleurs que dans l'admiration.

Il y en a eu beaucoup qui pour éuiter ces difficultez, ont joint ces deux opinions enſemble, & ont dit que la Ioye & l'admiration faiſoient le motif veritable du Riz; Et que s'il y a des choſes merueilleuſes qui ne l'excitent point, c'eſt qu'elles ne ſont pas agreables; tout de meſme que les agreables ne ſont point ridicules, ſi elles ne ſont merueilleuſes. Mais il eſt certain que la pluſpart des inconueniens que nous venons de remarquer, ſe rencontrent encore icy, & qu'il y a beaucoup de choſes qui ſont agreables & merueilleuſes qui n'excitent iamais le Riz. Y a-t'il rien de ſi beau ny de ſi admirable que le Soleil? Toutes ces diuerſitez de fleurs & de fruits que les ſaiſons nous apportent, tous ces treſors que la terre nous donne, tous ces chef-d'œuures que les Arts nous fourniſſent, & toutes ces raretez que les Eſtrangers nous enuoyent, ne ſont-elles pas agreables, & ne ſe font-elles pas admirer? L'on n'a pourtant iamais veu rire perſonne à la veuë de toutes ces choſes.

D'autres ſe ſont imaginez que toutes ces opinions

ſe pouuoient ſoûtenir, ſi on leur donnoit quelque modification; Qu'il eſtoit veritable qu'abſolument parlant, la loye & l'admiration ne cauſent point le Riz; mais que quand elles ſont recreatiues, c'eſt à dire quand elles ne ſont pas ſerieuſes, & qu'elles ſe trouuent dans les jeux, c'eſt lors qu'elles l'excitent; Et que la nature demandant ces diuertiſſemens pour relâcher l'eſprit & le corps, & leur donner de nouuelles forces, elle faiſoit paroiſtre par ce mouuement exterieur le plaiſir qu'elle y recherchoit. Mais n'y a-t'il pas des jeux & des diuertiſſemens qui ne font point rire? Et quand on les reduiroit aux choſes facetieuſes, comment les trouueroit-on dans le chatoüillement, dans l'abord des amis, dans l'indignation & la cholere, & dans l'admiration meſme des choſes ſerieuſes?

Voylà ce que les Philoſophes nous ont laiſſé, touchant les choſes ridicules: Mais puiſqu'ils ne nous ſatisfont pas, voyons ce que les Poëtes & les Orateurs en ont dit; car le ridicule eſt l'objet de la Comedie; & l'Orateur eſt quelquesfois obligé de l'employer en ſes diſcours. Ariſtote & Ciceron ſont ceux qu'il faut conſulter en cette matiere; le premier traitant de la Comedie, a defiy le ridicule vne *difformité ſans douleur*. Et à la verité il ſemble que ce que nous appellons proprement ridicule, eſt vne imperfection qui en apparence ne cauſe aucun mal

à celuy qui l'a : Car ſi l'on penſoit qu'elle luy en apportât, elle n'exciteroit pas le Riz, mais la compaſſion. Et cette difformité ſe remarque en tout ce qui ſe fait, ou ſe dit contre la coûtume, contre nôtre attente, ou contre l'opinion des Sages.

Pour Ciceron, il auouë bien qu'il y a de la difformité dans le ridicule ; mais il y veut vne autre condition que celle qu'Ariſtote y a remarquée. Car il dit que ſa nature conſiſte à repreſenter de bonne grace des choſes qui ſont laides & difformes : Et que s'il ſe trouue des paroles ou des actions qui faſſent voir agreablement les defaux d'autruy, elles exciteront infailliblement le Riz.

Ces deux opinions ont eſté ſans raiſon, ſuiuies ou rejettées de beaucoup de Philoſophes. Car ceux qui diſent qu'elles ne comprennent pas toutes les choſes ridicules, & qu'il n'y a aucune laideur ou difformité dans l'abord des perſonnes qui nous ſont cheres, dans le chatoüillement, & dans beaucoup de choſes ſerieuſes qui nous font rire : Qu'enfin vn impertinent fait des actions & des diſcours de mauuaiſe grace qui ſont extremément ridicules : Ceux-là, dis-je, ſe trompent auſſi bien que les autres qui cherchant en general la nature & l'eſſence du ridicule, s'attachent à ces definitions comme ſi elles l'exprimoient parfaitement, & geſnent leur eſprit

pour excuſer les defaux qui s'y rencontrent : Car il eſt certain que l'vne & l'autre ne conſiderent le ridicule qu'entant qu'il regarde le Theâtre ou le Barreau : Que celle de Ciceron marque celuy qui conuient à l'Orateur ; Et que celle d'Ariſtote comprend tous les ſujets ridicules qui peuuent ſeruir à la Comedie. De ſorte que les objections qu'on leur fait, ſont vaines & foibles, dautant que le chatoüillement ne conuient point au Theâtre ; comme les impertinences faites de mauuaiſe grace n'entrent point dans les regles du bien-dire. Et de fait pour montrer qu'Ariſtote ne traittoit pas là du ridicule en Philoſophe, & qu'il n'en cherchoit pas la forme eſſentielle, il n'a point parlé de cette difformité aux lieux où il a examiné les cauſes du Riz. Et quand il la faudroit ſuppoſer, ne ſeroit-elle pas inutile pour connoiſtre la nature de cette paſſion ? Quelle raiſon y a-t'il qu'vn objet doiue exciter le Riz pour eſtre difforme ſans douleur ?

Ie ſçay bien qu'il y en a quelques-vns qui ont dit que le Riz eſt compoſé de triſteſſe & de Ioye ; que celle-là procede de la difformité, comme la Ioye vient de ce qu'elle eſt ſans douleur ; Et que dans le combat que ces deux paſſions donnent à l'ame, ſe forment ces mouuemens contraires du cœur, du diaphragme & des autres parties, qui paroiſſent dans le Riz. Mais quelle apparence y a-t'il que la triſteſſe ait part en cette action ? Comment

peut-elle cauſer vne ſi violente agitation, ou ſubſiſter ſi long-temps auec l'excez du plaiſir; eſtant ſi petite & legere, comme ils la figurent? Quelle douleur peut-on reſſentir dans l'abord des perſonnes que l'on ayme, dans le recit d'vne bonne nouuelle, ou de quelque rencontre ingenieuſe? Et il ne faut pas dire que le *Soûris*, que ces objets excitent, n'eſt pas vn Riz veritable: Car l'vn n'eſt point different de l'autre, que parce qu'il eſt plus grand ou plus petit; Et l'on void à tous momens qu'vn meſme objet excite le Riz aux vns, & le Soûris aux autres.

Voylà les opinions les plus conſiderables que l'on a euës ſur ce ſujet, qui manquent toutes à mon aduis en ce qu'elles ſuppoſent qu'il y a diuers genres de ridicules & de Riz; Et que l'on ne peut trouuer aucune notion generale qui leur puiſſe eſtre également commune. Car ie ne puis m'imaginer que la Nature qui eſt ſi reguliere & ſi vniforme en toutes ſes autres actions, ſe ſoit oubliée en celle-cy; qu'elle ait voulu donner diuerſes cauſes à vn meſme effet; Et qu'eſtant veritable que toute ſorte de Riz a quelque choſe de commun, l'Ame n'ait pas vn motif general d'vne action commune & generale.

Il faut donc tâcher à le découurir, & ſi nous n'y reüſſiſſons pas, nous ſeruir des meſmes excuſes que la difficulté de cette recherche fournit à ceux

qui l'ont faite deuant nous ; veu qu'il n'y a peut-eſtre rien dans toute la Nature, dont la connoiſſance ſoit plus cachée que celle-cy.

Pour y paruenir, ie penſe qu'il faut premierement conſiderer que le Riz ne ſe fait iamais que l'ame ne ſoit en quelque façon deceuë & ſurpriſe ; comme l'on peut voir dans toutes les actions Ridicules qu'Ariſtote appelle difformitez ſans douleur ; puis qu'elles ſe font toutes contre la couſtume, contre l'attente, & contre le ſentiment des Sages. Il en eſt de meſme de la rencontre ineſperée d'vne choſe agreable, de l'injure que l'on reçoit d'vn homme que l'on ne croyoit pas qui deuſt offenſer, du bien & du mal que l'on void arriuer à ceux qui en ſont indignes : Car il y a par tout là quelque choſe qui ſurprend l'eſprit par ſa nouueauté ; qui ſe trouue meſme dans le chatoüillement ; d'où vient qu'on ne rit point en ſe chatoüillant, parce que l'on n'eſt point nouueau ny eſtranger à ſoy-meſme.

Il faut neantmoins que cette Surpriſe ſoit legere ; car ſi elle eſt violente, elle eſtonne l'ame, & l'arreſte ſi puiſſamment qu'elle ne peut s'écouler aux parties exterieures pour les faire mouuoir : C'eſt pourquoy les objets fort merueilleux & extremément agreables n'excitent point le Riz, mais le rauiſſement & l'extaſe ; comme les terribles cauſent l'eſtonnement & la peur. Ce n'eſt pas pourtant à dire que la Surpriſe qui eſt la plus legere, ex-

cite dauantage le Riz ; cela ne se doit entendre qu'en comparaison de celle qui estonne & rauit l'ame: Car il est certain que la plus grande, pourueu qu'elle ne trouble & n'emporte point l'esprit, causera vn Riz plus vehement, ne faisant pas seulement mouuoir les muscles du visage, mais encore ceux des flancs & de la poitrine, comme nous dirons en son lieu.

Il faut encore que cette Surprise soit agreable, & que les objets Ridicules produisent quelque sorte de Ioye dans l'ame. On la ressent manifestement dans les choses facetieuses & dans la rencontre des amis; Et l'on ne recherche les occasions de rire que pour le plaisir que l'on pense y trouuer. Et bien que l'on puisse douter du Riz que l'Indignation, le Mépris, & la Cholere excitent quelquesfois, nous ferons voir neantmoins qu'il y a quelque chose qui donne du contentement, soit feint, soit veritable. Car il est certain qu'il y a vn Riz mensonger & dissimulé, où l'on ne ressent pas en effet du plaisir, & où l'on feint seulement d'en receuoir; ce qui est fort ordinaire à la flatterie & à la complaisance: Souuent mesme, quoy que l'objet soit agreable, l'ame y veut trouuer plus de plaisir qu'il n'est capable d'en donner, & s'excite ainsi & se chatoüille, comme on dit, pour se faire rire.

Mais ce que i'estime de plus considerable pour connoistre la nature du Riz, est qu'il se fait rarement, quand

quand on eſt ſeul, & que la pluſpart des objets qui l'excitent puiſſamment dans la conuerſation, ne l'émeuuent point du tout dans la ſolitude. De ſorte qu'il eſt vray-ſemblable que la compagnie ſert de quelque choſe à ſa production, & que l'ame veut faire voir qu'elle eſt ſurpriſe; ce qui ſeroit inutile ſi elle n'auoit quelqu'vn qui fût témoin de ce qu'elle veut faire. C'eſt pourquoy elle ne doit point exciter le Riz quand on eſt ſeul; Et ſi dans la conuerſation il y a quelque ſurpriſe agreable qui ne l'émeue point; c'eſt qu'elle ne veut pas la faire paroiſtre; comme quand il y a quelque choſe qui luy déplaiſt, ou que la prudence, ou la diſſimulation l'en empeſche.

Il ne faut pas pourtant croire qu'en ce deſſein elle ſe ſerue du Riz, comme d'vne marque priſe à plaiſir, telles que ſont celles qui partent de noſtre choix & de noſtre inuention: Mais comme d'vne marque naturelle qui a vne connexion neceſſaire auec l'émotion qu'elle repreſente.

Pour ſçauoir quelle eſt cette connexion & la raiſon particuliere qui oblige l'ame à ſe ſeruir de ce mouuement plûtoſt que d'vn autre, pour marquer la ſurpriſe où elle eſt, il faut preſuppoſer qu'en toute ſurpriſe l'ame ſe retire & rentre en elle-meſme; la rencontre d'vne choſe impreueuë s'oppoſant à la liberté de ſes penſées, & la contraignant de ſe receuillir pour mieux diſcerner l'objet qui ſe preſente: Et

alors ſi elle a deſſein de faire paroiſtre en quel eſtat elle eſt, il faut par la loy qui proportionne les organes & les effets à leurs cauſes, qu'elle excite quelque mouuement dans les parties exterieures qui ſoit ſemblable à celuy qu'elle ſouffre; & par conſequent qu'elle faſſe retirer les muſcles vers leur origine, comme elle ſe retire & ſe ramaſſe en elle-meſme.

Or parce que l'eſprit peut eſtre ſurpris par les objets faſcheux auſſi bien que par les agreables, cette retraction des muſcles ſe peut auſſi bien trouuer auec la douleur qu'auec la Ioye: Et de fait, vous voyez dans les pleurs que les lévres & quelques autres parties du viſage ſe retirent tout de meſme que dans le Riz: D'où vient qu'il y a des perſonnes auſquelles il ſeroit mal-aiſé de diſcerner du premier abord l'vn d'auec l'autre, tant ils ont de rapport enſemble: Ce qui a fait penſer à quelques-vns que la Nature qui commence la vie par les cris & les larmes, faiſoit vn eſſay & vn deſſein des traits qu'elle deuoit acheuer dans le Riz qui ne ſe forme que quarante jours apres la naiſſance. Neantmoins comme on ne dira iamais que la retraction des lévres qui accompagne la triſteſſe, ſoit vn Riz veritable, il faut conclure de là, que le Riz ne conſiſte pas au ſimple mouuement des muſcles; mais qu'il y a encore quelque air que la Ioye répand ſur le viſage, & qui en fait la principale difference.

Quoy qu'il en ſoit, le Riz eſtant principalement deſtiné pour la conuerſation, les objets qui la regardent particulierement, ſont auſſi ceux qui font plus facilement rire. Telles ſont les actions & les paroles facetieuſes qui comprennent tout ce qui eſt difforme & malſeant, les dommages legers faits à deſſein ou receus par ſottiſe, les tromperies de petite conſequence, les railleries, en vn mot toutes les difformitez ſans douleur : Car toutes ces choſes excitent le Riz, parce qu'elles marquent le defaut des qualitez neceſſaires à la conuerſation, comme de la bonne-grace, de la bien-ſeance, de l'accortiſe, de la bonté, & des autres ; l'eſprit ſe trouuant ſurpris quand il void des actions contraires à ces vertus qui ſont les fondemens de la ſocieté & de la vie ciuile.

Toute la difficulté qu'il y a en cecy, eſt de ſçauoir pourquoy l'ame veut faire paroiſtre la ſurpriſe qu'elle ſouffre en ces rencontres ; car il ſemble que c'eſt vn defaut qu'elle feroit bien mieux de cacher que de découurir. Et en effet c'eſt vne marque d'ignorance de ſe laiſſer ſurprendre par la nouueauté, comme c'en eſt vne de malice de ſe plaire aux manquemens d'autruy ; d'où vient que les Sages rient bien moins ſouuent que les autres, parce qu'ils ne ſont ny ignorans ny malicieux, qu'il y a peu de choſes qui leur ſoient nouuelles, & qu'ils excuſent facilement les imperfections. Neantmoins ſi l'on

conſidere que l'Homme eſt naturellement amoureux de ſoy-meſme, qu'il pretend touſiours à l'excellence & à la ſuperiorité ; on ne trouuera pas eſtrange ſi en voyant les defaux des autres, il taſche de témoigner qu'il en eſt exempt, & s'il veut faire croire par la ſurpriſe & l'étonnement que leurs imperfections luy donnent, qu'il eſt plus parfait qu'eux. Que ſi l'on rit ſouuent de ſes propres defaux, c'eſt la meſme choſe que quand l'on ſe met en colere contre ſoy-meſme ; car le trouble que ces paſſions jettent dans l'ame, empeſche qu'elle ne puiſſe diſcerner les objets qui l'émeuuent, & luy fait prendre pour eſtranger ce qui eſt à elle-meſme. Quoy qu'il en ſoit, cette raiſon eſt generale pour toutes les difformitez ridicules, & pour toutes les choſes que l'on mépriſe : Elle ſe peut meſme appliquer au Riz que la colere & l'indignation excitent quelquesfois ; dautant que l'vne & l'autre ſuppoſant touſiours quelque injuſtice, ſoit dans l'offence que l'on reçoit, ſoit dans le bien & le mal que l'on void arriuer à ceux qui en ſont indignes ; l'ame qui fait paroiſtre l'eſtonnement que cela luy cauſe, veut auſſi perſuader tacitement qu'elle n'eſt pas capable de ces mauuaiſes actions, & qu'elle eſt trop juſte pour faire du mal ou du bien à ceux qui ne le meritent pas.

Et il eſt certain que dans cette penſée elle ſe ſent chatoüiller de quelque loye ſecrette que cette

excellence pretenduë luy apporte; mais elle eſt petite, à cauſe du déplaiſir qui accompagne ces paſſions; la conſideration du mal preſent l'étouffant preſque en meſme temps qu'elle s'y eſt formée; d'où vient auſſi que le Riz y eſt leger & ne dure gueres.

Or ſi dans ces rencontres on ſe ſent touché de quelque plaiſir, on ne ſçauroit plus douter que tous les objets qui font rire, ne ſoient agreables, comme nous auons dit au commencement de ce Diſcours. Toute la difference qu'il y a en cecy, eſt que le plaiſir qui les ſuit, a diuers Principes: Aux vns il vient de l'Amour de ſoy-meſme & de l'excellence propre que l'ame eſt bien ayſe de faire paroiſtre; aux autres il vient de l'Amour de bienveillance, & regarde la ſocieté qui demande la communication des biens & des plaiſirs. Car quand nous rions à l'abord d'vn amy, dans les careſſes & dans la complaiſance; nous taſchons de perſuader par ce langage naturel que les perſonnes, les actions ou les paroles nous ſont agreables, & que nous les eſtimons; ſoit à cauſe de l'excellence qu'elles ont, ſoit à cauſe de l'vtilité ou du plaiſir qu'elles nous donnent.

On dira peut-eſtre que toutes ces conditions ne ſe rencontrent pas dans le Chatoüillement, puis qu'au lieu d'exciter la Ioye, il cauſe de la douleur; qu'il y a peu de perſonnes qui ne l'apprehendent;

Et partant qu'il n'eſt pas vray-ſemblable que le Riz qui en vient, ſoit accompagné de plaiſir, & que l'ame s'en ſerue pour marquer la ſurpriſe agreable qu'elle y reſſent. Mais ſi ces raiſons eſtoient bonnes, il faudroit bannir le plaiſir de toutes les paſſions : L'objet de l'Amour ne ſeroit pas agreable, à cauſe qu'elle eſt picquante & inquiete, & qu'il n'y a guere de perſonnes qui ne craignent d'en eſtre touchez : Il faudroit meſme en dire autant de la Ioye, puis qu'elle cauſe des deffaillances, que l'on en craint les excez, & qu'elle fait quelquesfois mourir. I'auoüe bien que la Douleur ſe meſle auec ces paſſions ; mais elle y eſt comme eſtrangere & n'a point de part à leur naiſſance ny à leur conſeruation ; elles doiuent l'vne & l'autre au plaiſir, & quand il n'y eſt plus, il faut neceſſairement qu'elles meurent. Quoy que l'on en veuille croire, on ne peut douter qu'il n'y ait du plaiſir dans le Chatoüillement, puis qu'il ne ſe fait iamais que par vn attouchement delicat qui flatte le ſens : Car on ne doit pas dire que cette maniere de toucher, le puiſſe bleſſer ; puis qu'il excite le ſommeil, & qu'en preſſant plus fort les parties, on ne leur fait point de mal : Au contraire il faut tenir pour certain que l'ame ſe plaiſt en cét attouchement, & qu'elle le met au rang des careſſes ; puiſqu'on n'attend iamais de déplaiſir de ceux qui chatoüillent & que l'on les tient touſiours pour amis. De ſorte que le Riz qui

accompagne ce mouuement, eſt vn témoignage que l'ame veut rendre, du plaiſir qu'elle reçoit, & que la perſonne qui l'excite, luy eſt agreable. Peut-eſtre meſme que cette excellence dont nous auons parlé, y contribuë encore quelque choſe; dautant que le ſens du toucher, eſtant la marque de la bonne ou mauuaiſe qualité de l'eſprit, & qu'à meſure qu'il eſt plus parfait, les hommes ſont auſſi plus ſpirituels, comme la Phyſionomie & l'experience nous l'enſeignent; l'homme par vn inſtinct naturel ſe plaiſt au chatoüillement, & forme le Riz pour marquer la perfection de ſes ſens & de ſon eſprit.

Voylà quelle eſt la nature de cette paſſion, d'où à mon aduis, il eſt ayſé de tirer le motif des objets ridicules: Car bien qu'il ſemble que nous ſoyons dans le meſme ſentiment de ceux qui ont mis le ridicule dans les choſes nouuelles & agreables; Et que les meſmes abſurditez que nous auons remarquées en cette opinion, ſe rencontrent auſſi dans la noſtre: Neantmoins ſi l'on prend garde à ce que nous auons dit, on verra qu'il y a vne grande difference; parce que nous adjoûtons à la nouueauté vne circonſtance qu'ils n'y mettent point, ſçauoir eſt, que l'ame veut témoigner la ſurpriſe que cette nouueauté luy donne. C'eſt pourquoy il y a des choſes nouuelles & agreables qui ne font pas rire, dautant que l'ame ne pretend pas de faire

paroiſtre le ſentiment qu'elle en a : Ainſi quand on eſt ſeul & que l'on penſe à quelque choſe de plaiſant, on n'en rit pas d'ordinaire; mais ſeulement quand on en fait le recit : parce qu'alors l'ame fait deſſein de témoigner la ſurpriſe qu'il luy a cauſée.

Ie ſçay bien que l'on dira là deſſus, que l'on rit ſouuent quand on eſt ſeul, & qu'il y a des objets qui ſont ſi puiſſans qu'ils arrachent le Riz aux hommes les plus ſages & les plus ſolitaires, & que c'eſt vne choſe ordinaire aux foux de rire de la ſorte. Mais cette verité ne deſtruit point celle que nous venons d'eſtablir : Dautant que tout cela arriue par l'erreur de l'imagination qui ſe deſtourne de la fin que la nature luy a preſcripte : Et il n'y a gueres d'effets dans les paſſions où le meſme deſordre ne ſe puiſſe rencontrer. Par exemple la voix qui a eſté donnée aux animaux pour faire paroiſtre les mouuemens de leur ame, s'eſchappe ſouuent par la violence de la douleur : Il ſe void meſme des perſonnes qui ſe plaignent & qui parlent tous ſeuls : Et cependant c'eſt contre l'intention de la nature qui a deſtiné la voix & la parole pour eſtre des inſtrumens de la ſocieté, & pour ſeruir à la communication que les animaux doiuent auoir enſemble. Or tout cela procede du trouble que l'ame reſſent, & qui la fait égarer du chemin qu'elle doit tenir.

Et

Et ſans doute le Riz qui ſe remarque dans les delires, vient de la meſme ſource ; l'imagination ſe formant des objets ridicules qui excitent apres l'appetit à produire le Riz. Car bien qu'il ſoit difficile de comprendre comment elle ſe peut figurer quelque choſe de plaiſant parmy les douleurs que ces maux apportent ; Et que la raiſon qui ſe trouue quelquesfois libre en ces rencontres, ne void rien qui la contente, qu'elle auouë meſme que ce Riz eſt forcé, & qu'elle ne le peut empeſcher : Il eſt neantmoins bien certain qu'il y a touſiours quelque plaiſir ſecret, ſoit dans la partie ſuperieure de l'ame; ſoit dans la ſenſitiue. Car l'alienation d'eſprit oſte aux Phrenetiques le ſentiment du mal, & fait que les chimeres ridicules qui s'y forment, ont toute liberté de leur exciter le Riz. Que ſi la raiſon n'eſt point bleſſée, il faut que le plaiſir ſoit caché dans les ſens, & qu'il y cauſe cette émotion au deſceu de l'entendement. L'imagination meſme ne diſcerne pas touſiours exactement le plaiſir que les objets forment dans les ſens particuliers; ſoit à cauſe qu'elle eſt diſtraite ou ſurpriſe; ſoit à cauſe que l'impreſſion qu'ils font, eſt ſecrete : Quoy que cependant les eſprits, les humeurs & le corps s'agitent puiſſamment. Ainſi les premiers mouuemens de ces paſſions ſuruiennent ſans que l'ame s'en apperçoiue ; Et il y a beaucoup de choſes qui nous émeuuent, que nous auons bien de la peine à dire ſi elles ſont

faſcheuſes ou agreables. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on rit quelquesfois ſans en connoiſtre le ſujet ; c'eſt aſſez que les ſens en ayent vne connoiſſance confuſe & ſecrete pour exciter apres ce mouuement dans l'appetit. Car il y a vne ſi forte connexion entre ces puiſſances, que l'vne n'eſt pas ſi-toſt touchée d'vn objet, que l'autre ne s'en reſſente ; dans cette precipitation l'ame n'a pas le temps de diſcerner ce qui ſe fait, & les parties ſont plûtoſt émeuës qu'elle ne s'en eſt auiſée : Et pour lors elle n'eſt pas capable de retenir le branle qu'elle s'eſt donné ; les eſprits & les humeurs en ayans receu l'impreſſion, dont l'impetuoſité ne ſe peut arreſter ſi promptement. Et de là vient qu'il eſt tres-difficile d'empeſcher le Riz, quand il eſt vehement, quoy que ce ſoit vne action volontaire ; tout de meſme qu'il arriue dans les autres paſſions où l'ame ſouffre la meſme violence que celuy qui court dans vn precipice : Car bien que ce ſoit luy qui ſe ſoit donné le mouuement, il n'eſt plus en ſon pouuoir de l'arreſter ; il faut qu'il s'abandonne au branle qu'il a pris, & au penchant où il s'eſt precipité.

Ce qui reſte de plus important eſt de ſçauoir, pourquoy de tous les animaux il n'y a que l'Homme qui rie ; veu qu'il ſemble que les beſtes peuuent eſtre ſurpriſes par la nouueauté ; Et qu'il n'eſt pas impoſſible qu'elles ne puiſſent auoir le deſſein de faire

paroiſtre le ſentiment qu'elles en ont, puiſqu'elles en font connoiſtre d'autres par la voix & par les actions. Mais comme il n'y a que deux motifs qui obligent l'Homme à faire voir la ſurpriſe que les objets ridicules luy cauſent, ſçauoir eſt ſa propre excellence, & la ſocieté ciuile; il eſt certain que le premier eſt inutile aux beſtes qui ne ſont iamais touchées de la gloire ny de la vanité: Et pour la ſocieté, elle eſt ſi imparfaite entre elles qu'elle ne regarde que les neceſſitez du corps, pour qui veritablement elles trauaillent en commun; mais ce n'eſt pourtant que pour leur intereſt particulier: en ſorte qu'il n'y a point de communication des plaiſirs que chacune reſſent. Ioint que la nouueauté des choſes agreables ne les ſurprend pas, à parler proprement, non plus que les Hommes tout à fait ſtupides; parce qu'elles ne diſcernent point ſi les choſes ſont nouuelles ou non; ne les conſiderant que comme ſi elles auoient touſiours eſté preſentes, quoy que pour les reconnoiſtre nouuelles, il faille s'imaginer qu'elles n'ont pas touſiours eſté ainſi.

Et c'eſt pour cette raiſon que les enfans ne rient point deuant le quarantieſme jour; car l'ame qui eſt toute enſeuelie & cõme noyée dans cette grande quantité d'humeurs qu'ils ont, n'eſt capable d'aucune connoiſſance; mais à meſure que l'humidité

ſe diminuë, ſes lumieres s'augmentent, & elle acquiert ainſi peu à peu la puiſſance de rire, commençant par le Soûriz, & quelque temps apres ſe rendant capable du Riz vehement. On dira peut-eſtre que l'excellence dont l'Homme ſe flatte, & l'Amour de la Societé ne peuuent pas plus toucher les enfans apres le quarantieſme jour que le reſte des animaux, n'eſtans pas en eſtat de penſer à l'vne ny à l'autre; Et partant qu'ils ne ſont pas alors plus capables de rire que les beſtes, s'il n'y a point d'autres motifs du Riz que ceux-là.

Mais il n'eſt pas neceſſaire de connoiſtre exactement les choſes pour leſquelles nous auons quelque inclination naturelle. Ces deſirs eſtans nez auec nous, nous portent auſſi par vn pur inſtinct de nature à la recherche de ces biens; Et dés que noſtre ame a la liberté d'agir, elle produit des actions qui marquent les ſentimens ſecrets qu'elle a de ſa propre excellence & de ſa deſtination à la vie ciuile. Or comme les beſtes ne ſont point capables de l'vne ny de l'autre, elles n'ont point auſſi de part en cét inſtinct; dont la ſource eſt cachée dans la partie intellectuelle de l'ame, & ne peut venir d'aucune autre puiſſance inferieure. Car bien qu'il y ait quelque ſorte de Riz qui ſemble dependre tout à fait de la ſenſitiue, comme celuy qui vient du chatoüillement; il eſt certain que ſans l'influence de la partie raiſonnable, les ſens ne peuuent produire cét effet:

Sa lumiere se répand insensiblemẽt sur toutes leurs actions, & le voysinage qu'ils ont auec elle, leur communique tousiours quelque chose de sa perfection. Ce qui sert encore à faire voir que les bestes ne sont pas capables du Riz ; parce que leurs sens sont priuez de cette clarté & de cette influence que la raison fait couler sur les nostres.

Auant que de finir ce discours, il faut dire en passant qui sont ceux qui ont plus de disposition à rire. Il est certain que les Ieunes rient plus volontiers que les Vieux ; les Femmes plus que les Hommes ; les Fous plus que les Sages ; les Sanguins & les Bilieux plus que les Pituiteux & les Melancholiques. Et cela vient de ce que le Riz se faisant par vne surprise agreable que l'on veut faire paroistre ; ceux là sont plus aysez à surprendre & sont naturellement plus gaiz que ceux-cy : Car les esprits qui vont viste & qui ne considerent pas les choses, sont les plus aysés à deceuoir ; Et ceux qui sont les plus gaiz, se laissent plus facilement toucher aux objets agreables, & sont plus propres pour la conuersation que les autres qui sont seueres & serieux. Comme il y a neantmoins diuerses sortes d'objets Ridicules ; que les vns regardent l'Excellence propre & les autres la Societé ; qu'il y en a qui demandent vne grande connoissance, comme les railleries delicates, & d'autres où il n'en faut auoir qu'vne

mediocre ; il y a auſſi des perſonnes qui ſont plus facilement touchées des vns que des autres. Les Ieunes & les Bilieux rient pluſtoſt des deffaux d'autruy que les Vieux & les Sages, parce qu'ils ſont naturellement inſolens & ſuperbes : Les Fous & les Ignorans ne remarquent pas les bons mots ny les rencontres ingenieuſes : Les Femmes & les Sanguins ſont les plus propres au Riz que les careſſes demandent ; parce qu'ils ont vne inclination naturelle à la flatterie.

Apres auoir ainſi découuert la nature du Riz & des choſes Ridicules, il ſera bien ayſé de rendre raiſon de tous les effets que cette paſſion produit ſur le corps : Car il n'y en a pas vn qui ne procede de la Surpriſe & de la Ioye que l'ame reſſent : L'eſclat des yeux, la rougeur du viſage, & les larmes viennent principalement de la Ioye ; tous les autres viennent de la Surpriſe qui fait retirer les muſcles vers leur origine ; l'ame ſe ſeruant de ce mouuement exterieur pour faire voir celuy qu'elle ſouffre interieurement ; parce qu'elle ſe retire en elle-meſme, quand elle eſt ſurpriſe, comme nous auons dit. De ſorte que cette contraction des muſcles, eſt comme le Principe de tous les autres effets du Riz ; Et peut-eſtre n'y a-t'il qu'elle qui ſe faſſe par le commandement de l'ame, tout le reſte ſe faiſant par neceſſité & ſans deſſein. Car il n'eſt pas vray-ſem-

blable que l'ame ait intention de faire ces plis & ces rides qui se voyent au coin des yeux, de tenir les yeux à demy fermez & la bouche ouuerte, de rendre la voix éclatante & entrecoupée, & ainsi des autres; mais ce sont des effets qui par vne suite necessaire accompagnent le mouuement des muscles.

Pour mieux entendre cecy, il faut se resouuenir de ce que nous auons dit, que quand la Surprise est fort legere, il n'y a que les muscles des levres, du front & des paupieres qui se remüent; parce que l'ame ayant dessein de faire paroistre l'émotion qu'elle sent, se sert du mouuement qui est le plus manifeste & le plus sensible: Mais quand la surprise est plus grande, elle émeut tous les muscles du visage & de la poitrine; Et enfin si elle est fort vehemente, il n'y en a point en tout le corps qui ne s'agite.

Or comme il n'y a gueres de muscles qui n'ayent leurs contraires, & que quand il y en a qui éleuent vne partie ou qui la portent d'vn costé, il y en a aussi qui l'abaissent ou qui la tirent de l'autre; Et que neantmoins dans cette contrarieté de mouuemens, il s'en trouue qui sont plus forts les vns que les autres, l'action qu'ils doiuent faire, demandant plus ou moins de force; de là vient que dans le Riz

vous voyez les parties qui prennent la figure que cette contrarieté de mouuement leur donne. Ainſi la *Bouche* ſe tient à demy ouuerte, parce que les muſcles qui ſeruent à l'ouurir & à la fermer, agiſſant chacun de ſon coſté, il faut neceſſairement qu'elle demeure en cette figure; Et meſme qu'elle paroiſſe plus fermée qu'ouuerte, parce que les muſcles qui ſeruent à la fermer, ſont les plus puiſſans. Ainſi le *Front* demeure égal & tendu, dautant qu'il eſt tiré également en haut & en bas. *Les yeux* ſont auſſi à demy fermez, parce que les muſcles qui abaiſſent les paupieres, ſont plus forts que ceux qui les éleuent: Et en ſuite les rides ſe forment vers les temples, la peau qui eſt delicate & décharnée, eſtant attirée par le mouuement de ces muſcles, & contrainte de ſe rendre inégale. Le *Nez* ſe fronce & deuient aygu, parce que les muſcles qui le hauſſent, n'ayans point de contraires, ont toute liberté de l'éleuer; ce qui ne ſe peut faire que la peau qui les couure, ne ſe ride, & que l'extremité du nez ne paroiſſe plus ayguë. *Les Levres* s'allongent, parce que les muſcles qui les tirent ainſi de coſté, ſont plus forts que ceux qui les reſſerrent: Et meſme la levre de deſſus s'allonge dauantage que celle de deſſous, parce que ſes muſcles ſont plus puiſſans. *La Langue* ſe racourcit vn peu & ſe tient ſuſpenduë eſtant tirée également de tous les coſtez. *Le Col* ſe ramaſſe & ſe groſſit, parce que les muſcles ſe racourciſſent

courciſſent, quand ils ſe retirent: Les *Iouës* s'éleuent & ſe rendent plus fermes pour la meſme raiſon: Et en quelques-vns, vn petit creux ſe forme dans leur milieu, la peau eſtant attachée en cét endroit par quelques fibres qui la retiennent pendant que les parties d'alentour s'éleuent.

Auant que de chercher les cauſes du mouuement de la poitrine & des flancs, & de cette voix entrecoupée qui paroiſt icy; il faut remarquer que les muſcles ne ſe retirent pas dans le Riz vehement par vne contraction vniforme & continuë; mais par repriſes & par ſecouſſes; ſoit que dans le deſſein qu'a l'eſprit de témoigner ſa ſurpriſe, il s'excite luy-meſme & redouble ſes efforts; ſoit que la nouueauté de l'objet le ſollicite, & ſe repreſente à luy par ſaillies; comme il arriue dans les autres paſſions, où de moment en moment l'ame s'anime & ſe laiſſe tranſporter par les nouuelles idées que l'objet forme dans l'imagination.

Voylà donc la raiſon pourquoy ces mouuemens redoublez paroiſſent dans le Riz, & principalement aux Flancs, à cauſe du diaphragme qui eſt ſitué en cét endroit & qui eſt extremement mobile. Et parce que l'agitation en eſt violente, elle cauſe auſſi de la douleur en cette partie où les mains ſe jettent comme ſi elles la deuoient ſou-

lager : Car bien qu'on faſſe cela ſans y penſer, la Nature qui a ſoin de la conſeruation des parties, porte les mains aux lieux où le mal les peut attaquer, ſans que la raiſon & le diſcours les conduiſe : Ainſi quand on tombe ou qu'on eſt preſt de receuoir quelque coup, les mains par vn inſtinct naturel ſe jettent au deuant du viſage.

Au reſte comme le diaphragme eſt le principal organe de la reſpiration, il faut neceſſairement qu'elle ſe faſſe auec les meſmes ſecouſſes que ſouffre cette partie : Et que la voix ſe coupe en ſuite, parce que l'air ne ſort pas également, & que les muſcles qui la doiuẽt former, treſſaillent comme le diaphragme : Car nous auons dit que tous les muſcles ſe retiroient par ſurpriſes dans le Riz vehement; d'où vient que la teſte, les épaules & les bras ſe ſecoüent de la meſme ſorte que les flancs. Enfin cette contraction generale qui ſe fait en tous les organes du mouuement volontaire, eſt cauſe que tout le corps ſe plie & ſe ramaſſe; qu'il eſt impoſſible d'aualer quoy que ce ſoit, parce que les muſcles qui ſeruent à cette action, ſe reſſerrent & ferment les paſſages ; Et que le Riz cauſe quelquesfois les meſmes effets que font les medicamens, par la compreſſion qui ſe fait aux parties où les humeurs ſont retenuës.

Or dautant que ces frequentes ſecouſſes du diaphragme empeſchent la liberté de la reſpira-

tion, & ſont cauſes qu'il ne peut ſe reſſerrer ny s'étendre autant qu'il devroit ; de là vient que l'haleine & la parole ſe perdent à la fin, que le pouls ſe déregle ; que la foibleſſe ſuruient & quelquesfois meſme la mort. Car la reſpiration eſt ſi neceſſaire à la vie, que quand elle eſt empeſchée, il faut que les forces ſe perdent & que toute l'œconomie naturelle ſe change : C'eſt pourquoy dans cette neceſſité l'ame fait de grands efforts pour s'oppoſer à ce deſordre ; par fois elle ſe haſte d'attirer vne grande quantité d'air, comme ſi elle déroboit ce rafraiſchiſſement à la violence de la paſſion ; par fois elle fait vn long ſouffle pour chaſſer les fumées que la chaleur du cœur produit à tous momens, & forme ainſi ces ſanglots & ces ſoûpirs precipitez qui ſe meſlent auec le Riz.

Ie ne m'arreſte pas à examiner particulierement pourquoy le pouls ſe déregle, ny comment les foibleſſes & les ſyncopes ſuruiennent en cette rencontre : On ſçait bien que le pouls, & la reſpiration ſe ſuiuent l'vn l'autre, eſtans deſtinez tous deux à vne meſme fin ; Et que la foibleſſe & les défaillances viennent du deſordre qui ſe fait au cœur, qui n'en peut ſouffrir de plus grand que l'empeſchement de la reſpiration.

Auant que de finir cette recherche, il ne ſera pas mauuais de rapporter les opinions que l'on a tenuës

iuſques icy, touchant le mouuement des muſcles qui ſe fait dans le Riz; parce que les abſurditez qui s'y trouuent, confirmeront dauantage les cauſes que nous en auons données. Tous ceux qui en ont parlé, ſe ſont accordez en ce poinct que ce mouuement ſe fait par neceſſité, & que l'ame n'en eſt point la maiſtreſſe. Mais les vns ont creu que les eſprits en eſtoient la premiere cauſe; les autres que c'eſtoit l'agitation du cœur.

Les premiers diſent que la Ioye pouſſant les eſprits aux parties exterieures, elle en remplit les muſcles qui ſont contrains de ſe racourcir & de ſe retirer, comme il arriue dans la conuulſion. Mais ſi cela eſtoit veritable, il faudroit que toutes les paſſions qui portent les eſprits au dehors, excitaſſent le Riz: Que la honte, la colere & le deſir ne paruſſent iamais ſans luy; Et que la fiévre & la douleur fiſſent rire inceſſamment, puiſqu'elles rempliſſent le viſage de ſang & d'eſprits.

Les autres qui croyent que l'agitation du cœur eſt la ſource de tous ces mouuemens, diſent que la Ioye le faiſant mouuoir, il faut par neceſſité que le diaphragme qui eſt attaché auec luy, ſuiue ſon mouuement, & qu'apres il remuë les muſcles de la poitrine & des levres auec leſquels il a communication & ſympathie; comme il eſt aiſé à iuger par la conuulſion des levres qui accompagne touſiours les bleſſeures du

diaphragme. Pour confirmer cecy, ils asseurent que les bestes ne rient point, parce que leur diaphragme est attaché au cœur auec de plus lasches & de plus foibles ligamens qu'il n'est aux hommes; d'où vient que le cœur ne le peut esbranler, quelque émotion que la Ioye luy puisse donner.

Mais cette opinion n'est pas moins absurde que la premiere; car il faudroit qu'en toutes les passions où le cœur est extraordinairement agité, le diaphragme s'esbranlât de la mesme sorte, & qu'il excitât le Riz: Il faudroit mesme que le Riz ne se fist iamais sans l'agitation du diaphragme, s'il est vray que sa contraction soit cause de celle des levres; qui sont toutes choses contraires à l'experience. Et partant l'obseruation qu'ils apportent des ligamens du diaphragme, n'est point considerable, & ne sert de rien pour prouuer ce qu'ils pretendent: Car si celuy des Hommes est plus fortement attaché à la membrane qui couure le cœur, que celuy des bestes; cela vient de ce que penchant en bas, & estant tout suspendu dans le corps humain à cause de sa figure droite, il estoit necessaire qu'il fût plus puissamment soûtenu que celuy des bestes, qui n'est pas en cette situation.

Pour ce qui est de la sympathie qu'il a auec les Levres, ie la trouue vn peu douteuse; parce qu'outre qu'il ne leur communique pas toutes les indis-

positions qu'il a, nous auons ſouuent remarqué de grandes bleſſeures en cette partie qui n'ont point excité le Riz; Et ſi cela eſt arriué quelquesfois, ie ne croy pas que ç'ait eſté vn effet de la conuulſion; puiſque Hipocrate dit que celuy qui receut vn coup de trait en cette partie, rît dés le commencement de ſon mal, & ne reſſentit la conuulſion que le troiſieſme jour d'apres: De ſorte qu'il eſt vray-ſemblable que ce ne fut pas la conuulſion, mais pluſtoſt le delire où il tomba, qui luy cauſa le Riz en la maniere que nous auons dite auparauant.

C'eſt donc vne choſe bien certaine que le mouuement des muſcles qui forme le Riz, eſt vne action volontaire qui ſe fait par le commandement de l'ame & non point par neceſſité, comme ſe font les larmes, la ſueur, l'eſclat & la rougeur du viſage: C'eſt pourquoy on le peut empeſcher & retenir au commencement, lors que les humeurs & les eſprits ne ſont pas encore fort ébranlez: Et de là vient, que bien ſouuent tenant la bouche fermée, l'haleine, & la voix qui ſont contraints de paſſer par les narines, cauſent ce Mugiſſement entrecoupé qui ſe remarque dans le Riz.

Pour ce qui eſt de l'eſclat des yeux, de la rougeur & de la Gayeté qui paroiſſent ſur le viſage, de la voix qui ſe rend plus groſſe, de la ſueur & des larmes, nous auons deſia dit qu'elles venoient de la

Ioye qui reſpand les eſprits par tout, qui fond les humeurs & qui ouure les paſſages. Mais ie voudrois adjouſter pour ce qui regarde les Pleurs, que le mouuement des muſcles qui font mouuoir les yeux & les paupieres, en eſt la principale cauſe : Car quand ils viennent à ſe reſſerrer, ils preſſent & eſpraignent les humeurs & les eſprits, & les contraignent de ſortir. Et de fait toutes ces parties ſont molles & humides, & la paupiere de deſſous eſt en vne ſituation qui reçoit facilement les humeurs qui découlent des parties voiſines : Il ſemble meſme que la Nature l'ait deſtinée à cette fin ; ſoit pour entretenir la fraiſcheur & l'humidité naturelle de l'œil ; ſoit pour le décharger de celle qui le pourroit incommoder. Et il y a grande apparence que le petit trou qui paroiſt ſur le bord de cette paupiere, quand elle commence à quiter le coin de l'œil, n'a eſté fait que pour vuider ces humeurs, quand elles y ſont en trop grande quantité : Cela eſtant, il ne faut pas douter que lors que cette partie ſe reſſerre, l'humeur qui y eſt contenuë, ne ſoit contrainte de ſortir par ce petit paſſage, & qu'elle ne rende les yeux humides. Et ce qui me confirme en cette opinion, eſt que les larmes ne coulent pas dans le Riz comme dans la Ioye & dans la Triſteſſe ; il ſemble qu'elles ſoient forcées & qu'elles ſortent par contrainte ; Et il eſt ayſé à iuger que la ſource n'en vient pas de ſi haut que celle des autres, & qu'il ne la faut

pas aller chercher plus loing que dans le voiſinage ; auſſi n'y ſont elles iamais ſi abondantes comme dans ces paſſions là ; les yeux d'où elles viennent, n'eſtans pas capables de contenir tant d'humeurs comme le cerueau. Et ceux-là meſme que la triſteſſe n'a iamais fait pleurer à cauſe de la ſechereſſe naturelle qu'ils ont, trouuent des larmes quand ils rient ; parce qu'elles ne viennent que des parties voiſines, non plus que celles que la douleur des yeux excite quelquesfois. Concluons donc que la Ioye porte les humeurs & les eſprits aux parties exterieures, & que l'agitation des muſcles les épraint & les fait ſortir ; d'où viennent les larmes aux yeux, & la ſueur aux flancs & au viſage ; parce que c'eſt en cét endroit que le mouuement eſt plus violent, & que la peau eſt plus delicate.

LES CHARACTERES DV DESIR.

CHAPITRE V.

SI'L eſt vray que l'Ame ait des aiſles, comme Socrate a dit autresfois, il ne faut point les chercher ailleurs que dans les Deſirs : Ce ſont eux qui la portent en tous les endroits où elle veut aller, ils l'eſleuent juſques au Ciel, ils la font deſcendre juſques aux abyſmes ; Et par vne étrange & merueilleuſe ſorte de mouuement, ils la font ſortir hors d'elle-meſme ſans la diuiſer, & la tranſportent par tout ſans luy faire quitter le lieu où elle eſt. Auſſi peut-on dire que la Nature n'a iamais eſté ſi ſage, ny ſi ingenieuſe en pas vn de ſes ouurages, qu'elle a eſté en cétuy-cy : Car ayant fait

l'Ame vuide & dépourueuë de toutes choſes, & ayant mis hors d'elle tous les biens qui luy eſtoient neceſſaires ; elle eſtoit obligée de luy donner quelque vertu qui la portât vers eux & qui les pût vnir enſemble: Il falloit que dans la priſon où elle la tient enfermée, elle luy donnât quelque vſage de la liberté qui eſt née auec elle ; Et que ſans rompre ſes chaiſnes, elle la laiſſât aller par tout l'Vniuers qu'elle a ſoûmis à ſes Loix & à ſes jugemens : Il falloit enfin qu'apres l'auoir tirée du Ciel & l'auoir bannie du lieu de ſa naiſſance, elle permît au moins à ſes penſées d'y retourner quelquesfois ; Et que dans ſon exil elle eût quelque commerce auec les choſes Diuines qui luy ſont alliées, & qui doiuent à la fin couronner les peines & les trauaux de ſon banniſſement. Elle luy a donc donné les Deſirs pour l'approcher des biens qu'elle n'auoit pas, pour la mettre en liberté & pour l'éleuer au Ciel, qui eſt le lieu de ſon origine & la ſource de ſes felicitez. En effet il faut croire que les principaux objets qui doiuent exciter en nous cette belle paſſion, ne ſe trouuent pas dans la terre, ny parmy les choſes baſſes & caduques: Noſtre ame eſtant immortelle ; n'a pas beſoin de ce qui eſt periſſable ; Et s'il y a des biens dont elle doiue attendre ſa perfection, il faut qu'ils ſoient plus nobles & plus excellens qu'elle n'eſt ; il faut qu'elle les cherche au deſſus d'elle-meſme ; en vn mot il n'y a que Dieu ſeul qui doiue

allumer ſes Deſirs, puiſqu'il n'y a que luy ſeul qui puiſſe remplir cét abyſme infiny, & ce vuide immenſe qui ſe trouuent en elle.

Auſſi ce Sage Philoſophe qui s'eſtoit figuré qu'elle auoit des aiſles, n'a pas eſtimé qu'elles ſeruiſſent à d'autre vſage, qu'à la porter vers cette premiere & ſouueraine idée du bien: Quand il l'a veu deſcendre en bas & courrir apres les biens corruptibles, il a creu qu'elle les auoit perduës, qu'elle faiſoit vne cheute plûtoſt qu'vne courſe, & qu'alors elle eſtoit dans le corps non pas ſeulement comme en ſa priſon; mais comme en ſon tombeau. Car n'y reconnoiſſant plus aucun mouuement qui luy fût naturel, & n'y voyant plus aucune agitation de ce feu diuin dont on dit qu'elle eſt reueſtuë, il a eu raiſon de croire qu'elle n'eſtoit plus viuante; ou qu'elle auoit paſſé dans la nature de ces Ames brutales, qui ne regardent que la terre, & qui à ſon aduis ſont plûtoſt des ombres que des eſtres veritables.

Il eſt vray que les ſens qui ſont ſous ſa conduite, l'obligent à rechercher ce qui leur eſt conuenable; qu'il faut qu'elle pouruoye aux neceſſitez du corps qui la ſert en ſes fonctions: Mais la raiſon a reduit ces ſoins à des bornes ſi eſtroites; Et la Nature a rendu les choſes neceſſaires, ſi communes, qu'il n'y a preſque pas lieu de les ſouhaiter: Pour le moins s'il y faut employer quelque partie de nos

Desirs, ce doit estre la plus foible & la plus petite.

Veritablement ce seroit offencer la dignité de l'Ame, & l'excellence des biens où elle doit aspirer; que de destiner tant de nobles Desirs qu'elle peut former, à des choses si basses & si inutiles; Ce seroit mesme au lieu de l'enrichir, la rendre necessiteuse, puisqu'il est certain que le Desir est la mesure de la pauureté, & qu'autant qu'il y a de choses que l'Ame desire, il y en a autant dont elle a besoin: De sorte qu'en recherchant plus de biens qu'il n'en faut au corps, elle le rend d'autant plus necessiteux, & se charge en suite de la pauureté qu'elle luy a causée.

Apres tout, les Desirs estans comme les arres & les gages que l'Ame donne de sa sujection aux choses qu'elle recherche, si elles sont conformes à sa nature & à sa dignité, la sujection en est honneste & legitime, ce sont les premiers pas qu'elle fait pour la vertu & pour la felicité: Mais si elle s'engage à des sujets indignes d'elle, elle se soûmet à ses ennemis & ouure la porte à tous les vices & à tous les mal-heurs qui luy sçauroient arriuer.

Nous ne deuons pas nous engager plus auant en ces considerations qui appartiennent à la Philosophie Morale; suiuons nostre dessein &

repreſentons icy les Characteres de cette paſſion.

Il faut eſtre bien hardy pour entreprendre le tableau du Deſir : C'eſt vne paſſion ſi ſubtile & ſi changeante, qu'il eſt preſque impoſſible de trouuer des couleurs qui la puiſſent repreſenter : C'eſt vn Prothée qui prend autant de figures qu'il y a de biens imaginables : Elle fuit ſans ceſſe comme le vent, elle ſe meſle par tout comme l'air ; Et la peinture n'a pas plus de peine à donner des corps à toutes ces choſes, qu'en a l'eſprit à former les Characteres de cette paſſion.

Il eſt vray qu'il y a des Deſirs que l'on peut facilement dépeindre ; qu'il n'eſt pas mal-ayſé de décrire l'ambition, l'auarice & la conuoitiſe ; que la faim & les autres appetits des ſens ſe peuuent ayſément exprimer : Mais ce ne ſeroit pas former vne idée generale du Deſir, comme nous ſommes obligez de faire, que de toucher à ces differences. Pour ſuiure l'ordre que nous nous ſommes propoſez, il faut détacher cette paſſion de tous les objets particuliers, & conſiderer ſeulement les effets qui ſont communs à toutes ſes eſpeces : Commençons donc par les Actions Morales.

Quoy que les Deſirs, comme enfans de l'Amour, ayent les meſmes progrez & les meſmes ac-

croiſſemens que l'Amour meſme ; Et que dans leur naiſſance ce ne ſoient que de petites eſtincelles qui s'augmentent peu à peu , & qui ſe changent apres en de grandes flammes ; neantmoins il arriue bien ſouuent qu'ils éclatent tout d'vn coup , & qu'ils ont en naiſſant la meſme force & la meſme vehemence que le temps a accouſtumé de leur donner. Vous diriez que ce ſont de ces feux d'artifice qui s'allument en vn moment , & dont la flamme ne paroiſt pas ſi-toſt , qu'elle deuore toute la matiere qui luy ſert d'aliment , qu'elle entraiſne tout ce qui la retient , & renuerſe tout ce qui s'oppoſe à ſon cours : Car au meſme inſtant qu'ils ſe ſont eſpris dans l'Ame , ils occupent toutes ſes penſées , ils emportent ſa raiſon , & la pouſſent vers le bien deſiré à trauers tous les obſtacles & tous les empeſchemens qui ſe peuuent preſenter. En effet elle ſe mocque alors de tous les conſeils & de tous les dangers ; la deffence allume ſa conuoitiſe , la difficulté l'irrite ; Et elle ne croit pas que ſes Deſirs puiſſent eſtre nobles , s'ils ne ſont extrêmes ; ny genereux , s'ils ne ſont temeraires.

En ſuite de ces dangereuſes Maximes , il ne faut pas s'eſtonner ſi celuy qui eſt agité de cette paſſion, deuient Inſolent & Importun : Il ne parle que de ce qu'il ſouhaite , il le demande inceſſamment , le refus ne le rebute point ; Et quand on luy a fermé la bouche , ſes yeux ſollicitent encore pour elle , &

prient auec plus d'inſtance que ſes paroles ne faiſoient auparauant : Vous y voyez vne certaine ardeur impatiente, & ie ne ſçay quelle preſſante auidité qui ſemblent pourſuiure le bien deſiré : Et lors qu'il ſe preſente à eux, on diroit qu'ils ſe vont jetter ſur luy, qu'ils le vont rauir, & deuorer meſme auec leurs regards.

Mais ſi en cette rencontre ſes yeux ſont clairvoyans, ſon jugement eſt tout à fait aueugle, il ne conſidere plus ſa condition ny celle des autres ; il y a touſiours en ſes pourſuites, ou quelque liberté inſolente, ou quelque ſoûmiſſion infame : Et toute l'excuſe qu'il donne à ſon impudence ou à ſa laſcheté, eſt qu'il croid meriter ce qu'il deſire & qu'abſolument il le veut auoir. Pour l'obtenir, quels ſoins & quelles peines ne prend-il pas : Il va, il vient, il cherche ; il prend aduis de l'vn, il demande ſecours à l'autre, il menace, il prie ; enfin il n'eſt iamais en repos, & n'y laiſſe iamais perſonne : Car meſme quand il eſt ſeul, il remuë en ſon eſprit toutes les puiſſances qui peuuent le ſeruir ou le trauerſer ; il n'a point de penſées où quelqu'vn de ſes amis ou de ſes ennemis ne ſoit intereſſé ; Et qui verroit tous les deſſeins qu'il medite en ſon cœur, pourroit dire que c'eſt là où ſe forment les orages qui doiuent troubler tout le monde.

Mais à dire le vray, toutes ces tempeſtes ne ſont le plus ſouuent autre choſe que du bruit; elles ſe diſſipent en des deſſeins impuiſſans ou inutiles; Et tout le mal qu'elles cauſent, c'eſt qu'elles chaſſent la tranquillité de l'Ame où elles ſe ſont éleuées. En effet celuy qui deſire eſt expoſé à quatre paſſions, qui comme des vents impetueux l'agitent ſans ceſſe; la hardieſſe & la crainte, l'eſperance & le deſeſpoir l'ébranlent alternatiuement, & elles ſuccedent quelquesfois l'vne à l'autre, auec tant de viteſſe, qu'elles ſemblent ſe meſler & ſe confondre enſemble: Il craint, il eſpere & deſeſpere en meſme temps, il veut & ne veut pas, & bien ſouuent à force de deſirer, il ne ſçait ce qu'il deſire.

Son irreſolution & ſes inquietudes paroiſſent meſme au dehors, car il ne peut demeurer en vne meſme place ny en vne meſme poſture, il ſe tourne d'vn coſté & d'autre, il s'aſſied, il ſe leue, il marche à grands pas; puis il s'arreſte tout à coup: Par fois il reſve ſi profondement qu'il ſemble eſtre rauy en extaſe; Et au meſme inſtant il ſe réueille, pouſſant auec de grand ſoûpirs vne voix tantoſt aygu-ë, tantoſt languiſſante: Ses paroles ſont entrecoupées de ſanglots & de larmes, & ſes diſcours ſont pleins de longues exclamations & de ces accens paſſionnez qui accompagnent ordinairement l'impatience, le regret & la langueur. Le plus ſouuent il ſe parle à luy-

luy-meſme, il s'interroge & ſe répond; Et ſi d'autres l'entretiennent, ſon eſprit eſt touſiours diſtrait, ſes réponſes ſont confuſes & embaraſſées, & quelquesfois meſme ſa parole s'arreſte tout à coup, quelque effort qu'il faſſe pour la faire ſortir. Sa bouche ſe remplit d'vne eau claire & ſubtile, ſa langue tremouſſe par interualles, & frappant les levres, elle les humecte & les blanchit d'écume. Tout ſon viſage s'enfle & deuient rouge, la teſte s'auance ſur l'obiet deſiré, les bras s'étendent vers luy; ſon cœur meſme, tout contraint & reſſerré qu'il eſt, s'élance par de grandes ſecouſſes & eſleue la poitrine auec tant de violence, que les coſtes en quittent par fois leurs jointures. L'appetit & le ſommeil ſe perdent; le poil blanchit quelquesfois en vn moment; toute l'humeur radicale ſe conſume, le corps s'amaigrit & ſe deſſeiche; & il n'y a que la joüiſſance ou la mort qui puiſſe terminer ſa langueur & ſes deſirs.

DE LA NATVRE DV DESIR.

II. PARTIE.

IL ſemble d'abord qu'il n'y a pas grande peine à dire ce que c'eſt que le Deſir: Comme il ne ſe forme iamais que pour les choſes que l'on n'a pas & que l'on veut auoir, on peut facilement croire que l'objet qui l'excite, eſt le bien abſent, que l'Ame taſche de s'en approcher, & que le mouuement qu'elle fait vers luy, fait auſſi toute l'eſſence de cette paſsion.

Mais qui voudra examiner cela bien ſoigneuſement, y trouuera plus de doutes que de reſolutions, & confeſſera en ſuite qu'il y a beaucoup de choſes à deſirer dans la ſcience ordinaire du Deſir. Car outre que l'on deſire le bien que l'on poſſede, & que le mal meſme ſe fait quelquesfois ſouhaiter; Il eſt certain que cette definition confond le Deſir auec l'Amour, & qu'elle ne marque aucune difference eſſentielle qui les puiſſe diſtinguer l'vne de l'autre. Car ſi le bien pour eſtre abſent excite le Deſir, il faudra que l'on ceſſe d'aymer le bien, quand il s'abſentera; que l'Amour ſe change alors en Deſir, ou que l'Amour & le Deſir ne faſſent qu'vne meſme

passion; quoy que ce soit vne chose inouïe parmy les Philosophes que deux especes se confondent en vne, & que l'on cesse d'aymer vn bien pour n'estre plus present. Ioint que l'absence ne semble pas estre le veritable objet du Desir, ny mesme en faire partie, comme quelques-vns ont pensé; puisqu'elle n'a rien en soy qui soit capable d'attirer l'appetit à elle, estant plûtost vn mal qu'vn bien : Et partant le Desir ne pouuant auoir d'autre objet que la bonté, & le mouuement qu'il fait vers elle, deuant estre semblable à celuy de l'Amour, il faudra, contre les Maximes de la plus saine Philosophie, que ce ne soient pas deux passions differentes, & que l'Amour, le Desir, & la Ioye mesme, ne soient qu'vne mesme chose.

Or cette confusion a pris son origine de ce que l'on a definy ces passions en termes trop generaux, & que l'on n'a pas specifié la difference du mouuement qui est propre à chacune : Car puisque toute leur essence consiste dans le mouuement, il faut si elles sont differentes entr'elles, que ce soit par la diuersité des mouuemens, & que leurs definitions expriment l'agitation particuliere qui se trouue en chacune d'elles.

Pour trouuer donc celle du Desir, il faut supposer que cette passion vient tousiours apres l'Amour; parce qu'on ne desire que les choses que

l'on croid estre bonnes ; Et quand les mauuaises excitent nos desirs, c'est tousiours sous la figure & l'apparence du bien : Car la mort que recherche vn mal-heureux, luy semble estre le port & la fin de ses miseres, le peril est aux hommes de courage la source de la gloire & de l'honneur ; enfin tout le monde desire l'éloignement du mal, parce que c'est vn bien d'en estre déliuré.

Le Desir a donc le bien pour objet, & par conse-quent il vient tousiours apres l'amour, puisque l'Amour est le premier mouuement que l'Ame fait vers le bien. En effet si-tost que l'appetit a receu l'image & l'idée du bien, il se meut vers elle & s'y vnit au mesme instant, parce qu'elle luy est presente ; Et cette vnion fait la passion d'Amour, comme nous auons dit ailleurs. Mais parce que cette vnion ne fait pas tousiours vne parfaite possession ; soit à cause que le bien ne se presente pas tout entier, soit parce qu'il y a des choses qui outre cét estre ideal qu'elles ont dans la pensée, en ont vn autre reel & veritable qui demande aussi vne vnion réelle : Quand l'ame a reconnu qu'elle ne joüit pas entierement du bien qui luy est representé, elle ne se contente pas de ce premier mouuement qu'elle a fait vers luy, ny de s'estre vnie à son idée, elle le cherche hors d'elle-mesme, & forme cette passion que nous appellons Desir.

Cela estant, il est facile de conceuoir quel est le

mouuement dont l'appetit eſt agité en cette rencontre: Car dans l'amour il ſe porte tout droit vers l'idée du bien; mais dans le Deſir il ſemble la quiter, & comme s'il vouloit ſortir hors de ſoy, il s'élance vers l'objet qui eſt abſent. C'eſt pourquoy il y a grande apparence que ces deux mouuemens ſe font l'vn apres l'autre, principalement s'ils ſont violens: Car chacun remüant l'Ame toute entiere, & la pouſſant en des chemins differens, il ſemble qu'ils ne ſe puiſſent rencontrer enſemble, & qu'il faut de neceſsité que l'appetit s'vniſſe premierement au bien imaginé, puiſqu'il s'élance vers luy s'il eſt abſent; & qu'apres il reprenne ſon premier cours, retournant ainſi de l'vn à l'autre de moment en moment. En effet nous experimentons que les Deſirs ne paroiſſent dans l'Ame que comme des éclairs; que ce ne ſont que des ſecouſſes & des eſlans qu'elle ſe donne; Et que toute leur durée dépend du redoublement & des frequentes repriſes qui s'en font.

C'eſt pourquoy on les peut definir exactement en diſant, que ce ſont *des Mouuemens de l'appetit, par leſquels l'Ame s'élance vers le bien abſent, à deſſein de s'en approcher & de s'vnir à luy.*

Il ne faut pas pourtant s'imaginer que l'appetit en s'élançant ainſi, ſorte de ſes bornes naturelles, & qu'à la maniere des corps animez, il paſſe d'vn

lieu à l'autre pour s'approcher du bien qui eſt éloigné. Toute cette agitation ſe fait en luy-meſme, comme nous auons dit au Diſcours de l'Amour; Et quoy qu'il ſemble ſe vouloir jetter en dehors, il ne fait autre choſe que heurter ſes limites & pouſſer ſes parties, comme des flots qui battent le riuage, ſans pouuoir paſſer plus auant.

Mais puiſque l'Ame ne ſort point en effet hors d'elle-meſme, & qu'elle ne s'approche point par conſequent du bien deſiré; on pourroit demander que luy peut ſeruir le mouuement qu'elle fait en cette rencontre. Certainement il faut confeſſer que bien ſouuent il luy eſt inutile: S'il ne paſſe dans les facultez qui peuuent porter l'animal vers le bien, & le luy faire poſſeder, il ne luy ſert de rien: Car la Nature n'a donné à l'appetit la puiſſance de ſe mouuoir ainſi, que pour inſpirer le meſme mouuement aux facultez qui ſont ſous ſa direction: L'agitation qu'il ſe donne, eſt l'idée de celle que les vertus motrices doiuent faire au dehors; c'eſt comme le crayon & le deſſein de l'ouurage qu'elle doit acheuer dans les organes. Mais s'il en demeure là, ce ſont des ſecouſſes & des ſaillies vaines & inutiles; ce ſont des mouuemens imparfaits & des deſirs informes qui offencent en quelque façon la Nature: Dautant que les ayant deſtinez pour l'action, ils détruiſent l'ordre & le commerce qu'elle a eſtably

entre les facultez de l'ame, quand ils ne les pouſſent pas à la fin qu'elle leur eſt propoſée.

En effet il y a vn ſi grand rapport & vn ordre ſi eſſentiel entre le Deſir & la joüiſſance, que l'on ne forme iamais de deſirs pour les choſes que l'on croid eſtre impoſſibles: parce que l'Ame n'a point alors de but ny de viſée pour agir, & qu'elle ne ſçauroit produire aucune action, ſi elle n'a quelque motif qui l'excite & qui l'eſbranle; puiſque la fin eſt la premiere de toutes les cauſes, & celle qui leur donne l'efficace & le mouuement.

Ie ſçay bien qu'il y a beaucoup de choſes que l'on recherche inutilement, & que l'on ne peut iamais acquerir, quelque ſoin & quelque trauail que l'on y puiſſe apporter. Mais c'eſt que l'on ne conſidere pas les empeſchemens & les obſtacles qui s'y doiuent rencontrer: Et ſi la raiſon les propoſe quelquesfois, & que contre ſes aduis on faſſe encore des ſouhaits pour elles; ce deſordre vient de l'imagination qui ſe figure le plus ſouuent que les choſes ſont faiſables; qui le perſuade facilement à l'appetit, & y fait naiſtre apres ces deſirs vains & chimeriques, dont nous venons de parler.

La difficulté eſt bien plus grande à ſçauoir comment ſe peut faire cét élancement, quand le Deſir ſe meſle auec la crainte, la douleur & les autres paſſions, où l'ame ſe retire au dedans &

rentre plûtoſt en ſoy-meſme qu'elle ne ſemble en ſortir.

On pourroit croire que ces mouuemens ſe font l'vn apres l'autre, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans l'Amour; qu'apres que la preſence du mal a fait retirer l'appetit, le Deſir le repouſſe en dehors pour chercher le bien qui luy doit venir de l'éloignement du mal; Et qu'il ſe fait ainſi de moment en moment vn flux & reflux continuel de toutes ces paſſions. Mais ie m'imagine que cela n'arriue pas touſiours ainſi; Et qu'en fuyant meſme, l'Ame peut faire le mouuement que le Deſir demande, ſans qu'elle ſoit obligée de retourner ſur ſes pas: Comme celuy qui fuit, s'éloigne en meſme temps de ſon ennemy, & s'approche des lieux où il croit eſtre en ſeureté: Auſſi eſt-il vray-ſemblable que l'appetit en ſe retirant, peut éuiter le mal & rechercher le bien tout enſemble; Et que les meſmes efforts & les meſmes eſlancemens qu'il fait pour haſter ſa fuite, peuuent encore ſeruir à former les deſirs qu'il a de poſſeder le bien qu'il s'y eſt figuré. Et alors il taſche de ſortir hors de ſoy en la meſme ſorte que quand il n'y a que le bien tout pur qui l'attire à luy: Car l'ame eſt ſi fort troublée par la preſence du mal, qu'il luy ſemble que ce n'eſt pas aſſez de le fuir & de s'en éloigner; qu'il faut qu'elle ſe cache & ſe dérobe à elle meſme; Et qu'elle peut, en precipitant ſa fuite, paſſer par deſſus ſes bornes

&

& ſortir hors de ſoy, comme elle fait en courant apres le bien. Mais c'eſt vne erreur que ces paſſions inſpirent facilement dans vne puiſſance aueugle, & qui ne ſe conduit pas par la raiſon: Quelque effort qu'elle faſſe, elle demeure toûjours en ſes propres limites, & ne quite point les lieux qu'elle croid auoir abandonnez. Il eſt vray que les eſprits qui ſuiuent ſes mouuemens, ſe retirent en effet au centre du corps, & que les autres organes font faire vne veritable fuite à l'animal qui eſt ſurpris de cette paſſion; mais tout cela eſt exterieur à l'ame, & nous ne parlons icy que de ce qui ſe fait au dedans.

Il ne reſte plus pour l'entier éclairciſſement de la definition que nous auons donnée, que d'examiner ſi le *Bien Abſent* eſt le veritable objet du Deſir; car nous auons propoſé au commencement de ce Diſcours deux objections aſſez conſiderables, qui ſemblent prouuer le contraire; veu qu'il eſt certain que l'on deſire quelquesfois les choſes dont on joüit; Et que l'abſence eſtant vn mal, eſt plûtoſt capable d'éloigner l'appetit que de l'attirer à elle: De ſorte qu'il faudroit en ce cas, que l'objet du Deſir ne fût pas different de celuy de l'Amour, & partant que toutes deux ne fuſſent qu'vne meſme Paſſion.

Pour la premiere, nous auons deſia montré

aux Diſcours precedens, que quand on deſire le bien que l'on poſſede, on s'y figure touſiours quelque choſe dont on ne joüit pas encore; ſoit que la pluſpart des biens ne ſe preſentans pas tous entiers, il y a touſiours quelqu'vne de leurs parties qui manque; ſoit que leur poſſeſſion ne deuant pas eſtre de longue durée, on en deſire la continuation comme vn bien qui eſt encore à venir.

Pour la ſeconde, il faut dire que bien qu'il ſoit veritable que l'abſence n'attire pas l'appetit & que ce ſoit la ſeule bonté, il ne s'enſuit pas pourtant que l'Amour & le Deſir ayent vn meſme motif, ny que tous deux ne faſſent qu'vne meſme paſſion. Car outre qu'il ſemble que le mouuement ne tire pas touſiours ſon eſpece du but & de la fin où il tend; mais encore du milieu par où il paſſe pour y paruenir: comme l'on peut juger par le mouuement circulaire, qui n'eſt different du droit, que parce qu'il ſe fait ſur vne ligne courbe; & que pour cette raiſon quand ces deux Paſſions auroient vn meſme objet, elles ne laiſſeroient pas d'eſtre de differente eſpece, à cauſe du different chemin qu'elles prennent pour y arriuer: Il eſt certain que dans les choſes Morales, les conditions & les circonſtances qui ſont eſtrangeres à l'objet, diuerſifient le motif des actions; Et que l'abſence du bien donne vn autre mouuement à l'Ame que ne fait la bonté toute ſeule. Car bien

qu'elle taſche touſiours de s'vnir au bien qu'elle connoiſt, s'il n'eſt pas preſent, il faut qu'elle adjoûte vn autre deſſein à cette premiere inclination, & qu'elle ait ſoin de s'approcher de ce qui eſt éloigné d'elle, auparauant que de s'y pouuoir vnir & d'en auoir vne parfaite joüiſſance. De ſorte que le veritable motif du Deſir eſt l'approche que doit faire l'Ame, & non pas l'vnion ny la joüiſſance; celle-là ſeruant de motif à l'Amour, & celle-cy au Plaiſir comme nous auons dit ailleurs. C'eſt pourquoy l'appetit s'agite de diuers mouuemens en toutes ces paſſions; car dans celle-cy il s'élance & ſe jette hors de luy-meſme, dans l'Amour il s'attache à l'idée du bien, & dans le Plaiſir il ſe répand ſur elle.

QVEL EST LE MOVVEMENT des Humeurs & des Eſprits dans le Deſir.

III. PARTIE.

PVISQVE le mouuement des eſprits eſt conforme à celuy de l'appetit, il ne ſera pas mal-ayſé de dire comment ils ſont agitez en cette Paſſion, apres auoir montré que l'appetit ſe détourne en quelque ſorte de l'idée du bien, pour ſe jetter vers l'objet abſent. Car l'Amour qui deuance touſiours le Deſir, les ayant tirez du cœur, & les ayant portez à l'imagination pour les vnir à l'image du bien qu'elle s'eſt formée, le Deſir vient apres qui les retire & les jette en dehors, pour s'approcher du bien qu'elle penſe eſtre éloigné. Et de là vient que le viſage s'enfle & deuient rouge; que les yeux s'auancent & ſemblent vouloir ſortir de leur place; les eſprits qui s'échapent, entraînans auec eux les parties les plus mobiles, & pouſſans celles qui reſiſtent à leur ſortie.

Mais on pourroit demander, ſi l'Appetit ne ſort point en effet hors de ſoy, en eſt-il de meſme des eſprits? Eſt-ce aſſez qu'ils viennent comme

luy, heurter leurs limites, & qu'ils s'arreſtent apres ce vain effort ? Certainement la plus grande part ne paſſe pas outre : Comme ce ſont les premiers organes de l'ame, & ſans leſquels elle ne peut faire aucune action parfaite ; elle les retient tant qu'elle peut, & eux auſſi ne ſe ſeparent d'elle que par vne grande violence. Car s'ils ſont animez comme il eſt vray-ſemblable, ou s'ils ſont de ces inſtrumens qui veulent eſtre toûjours vnis à leur principe ; ils ne peuuent s'éloigner de l'ame ſans ſe perdre : Et quand cela arriue, il faut que ce ſoit contre leur deſſein, puiſque chaque choſe trauaille à ſa conſeruation. Quand le Deſir les pouſſe donc à la ſurface du corps, l'Ame qui eſt contrainte de demeurer dans ſes limites, y retient auſſi les eſprits ; mais cela n'empeſche pas qu'il ne s'en eſchappe quelque partie, & que l'impetuoſité de leur mouuement ne les jette au delà des bornes qui leur ont eſté preſcrites. Ce ſont des corps ſi fluides qu'à la moindre agitation ils s'eſcartent & ſe dérobent ; ils penetrent par tout, il n'y a point d'obſtacle qui les puiſſe arreſter : Et bien qu'entant qu'ils ſont organes de l'Ame, ils ayment d'eſtre auec elle ; neantmoins comme ce ſont des corps ſubtils & déliez qui ont grande affinité auec l'air, leur premiere inclination eſt de ſe déliurer de la priſon où ils ſont enfermez, & de quiter le meſlange des choſes groſſieres & impures, pour s'vnir à celles qui leur ſont ſembla-

bles ; mais il eſt encore vray qu'ils ſortent bien ſouuent par le commandement de l'Ame, qui ne pouuant quitter le corps qu'elle anime, les enuoye pour executer ſes deſſeins, & cauſe ce tranſport & cette influence des eſprits, dont nous auons tant parlé au diſcours de l'Amour d'inclination.

Il faut pourtant remarquer que tous les Deſirs ne pouſſent pas ainſi les eſprits aux parties exterieures ; il y en a meſme qui ne les agitent pas, comme ceux qui ſe forment dans la plus haute partie de l'ame dont les actions n'ont point beſoin d'organes. Il eſt vray que ces deſirs n'y peuuent demeurer long-temps, ſans que les eſprits ſoient eſmeus : Car l'Imagination eſt ſi proche de l'Entendement, qu'enfin elle découure toûjours quelque partie de ce qui s'y fait ; Et pour lors trauaillant ſur les idées qu'elle en a receuës, les eſprits accourent à ſon ſeruice, & agitent le corps dans les plus ſecretes actions de la volonté : C'eſt pourquoy dans les paſſions les plus ſpirituelles, qui deuroient eſtre cachées à toutes les puiſſances inferieures, nous voyons qu'elles y prennent part, & qu'elles alterent ſenſiblement le corps.

De ces Deſirs meſme qui ſe font dans l'Appetit ſenſitif, il y en a qui ne demandent point l'aſſiſtance des ſens exterieurs : Car quand on deſire vn bien qui n'eſt plus, ou qui eſt fort éloigné, vous ne

voyez point que les oreilles ny les yeux ſoient employez à ſa recherche : L'ame y trauaille toute ſeule, & pour lors auſſi les eſprits qu'elle pouſſe, n'abordent point ces organes ; ils ſe jettent ſeulement dans la ſubſtance du cerueau, & s'eſcartent d'vn coſté & d'autre, ſans apporter aucun changement aux parties exterieures.

Enfin c'eſt vne choſe aſſeurée que le Deſir qui accompagne la Crainte, l'Auerſion & les autres paſſions qui fuyent ce qui eſt nuiſible, ne porte pas les eſprits au dehors, comme ceux qui recherchent le bien tout pur, ou qui veulent attaquer le mal : Au contraire il les retire en dedans ; pour le moins ſi ce n'eſt luy qui leur donne ce mouuement, il n'y reſiſte pas & ſuit l'impetuoſité dont les eſprits ſont emportez. Mais il eſt certain auſſi que quand ces lâches paſſions les ont ramenez au cœur, le Deſir les élance encore au delà, comme s'ils deuoient paſſer outre ; Et qu'incontinent apres ces premieres les rappellent, faiſans ainſi vn long combat de mouuemens contraires qui cauſe ce grand trouble & cette agitation violente qu'alors on ſent dans les entrailles.

Il faudroit maintenant voir ſi le Deſir dilate les Eſprits, s'il les pouſſe auec violence & auec égalité, enfin s'il ne remuë que le ſang le plus pur & les humeurs les plus douces qui ſoient dans les veines,

comme nous auons monſtré qu'il ſe faiſoit dans l'amour. Mais apres auoir remarqué que le Deſir ſe meſle auec toutes les Paſſions ; qu'il ſe trouue ſouuent auec la Douleur & la Crainte qui reſſerrent les eſprits, & ſouuent auec l'Amour & la Ioye qui les eſtendent ; qu'il accompagne toûjours la colere toute turbulente & impetueuſe qu'elle eſt, & où les humeurs les plus malignes ſont agitées : On confeſſera que toutes ces ſortes de mouuemens luy ſont indifferentes, qu'il s'accommode auec toutes ; & que tantoſt il dilate les eſprits, tantoſt il les reſſerre ; que par fois il les pouſſe auec confuſion & vehemence, par fois auec ordre & moderation, ſuiuant la nature des Paſſions auec leſquelles il a fait alliance. Neantmoins cela n'oſte pas toute la difficulté : Car puiſque le Deſir preſuppoſe touſiours l'Amour, il ſemble que tous les mouuemens qui accompagnent cette Paſſion, ſe doiuent trouuer dans le Deſir, & que par conſequent les eſprits y ſont agitez de la ſorte que nous auons dit. Mais outre que nous n'auons pas parlé en ces lieux-là de l'Amour en general, mais ſeulement de celle que la beauté inſpire : il eſt certain que la pluſpart des Paſſions ſe forment ſucceſſiuement, & qu'apres que l'Amour a dilaté les eſprits, il s'en peut eſleuer d'autres qui les reſſerreront, auſquelles le Deſir s'alliera. D'ailleurs comme l'émotion de l'ame precede celle des eſprits, il ſe forme

ſouuent

ſouuent des paſſions où les eſprits ne ſont point émeus ; parce que l'appetit s'agite auec tant de viteſſe, & paſſe ſi promptement d'vne paſſion à l'autre, qu'ils n'ont pas le temps de ſuiure ſes mouuemens, & n'obeïſſent qu'à la derniere & à celle qui eſt la plus vehemente. C'eſt ainſi que l'Amour ſe peut meſler auec le Deſir, ſans donner aux eſprits le mouuement qu'ils auroient, ſi elle eſtoit toute ſeule, ou ſi elle les occupoit plus fortement & plus long-temps.

Mais ſuppoſé que l'Amour les dilate, & que le Deſir ſe joigne auec elle, n'y apportera-t'il aucun changement ? Certainement comme l'Ame void que le bien eſt abſent & qu'elle ne le poſſede pas en effet, il faut qu'elle perde quelque choſe du deſſein qu'elle auoit de s'ouurir & de s'eſtendre, pour s'vnir à ſon idée, & qu'elle ſe receuille pour courir plus promptement vers luy : De ſorte qu'il eſt vrayſemblable qu'elle ne reſſerre pas les eſprits dans cette paſſion, comme elle fait dans la peur ; mais qu'elle les reünit & les ramaſſe vn peu en les pouſſant vers le bien abſent. Laiſſons ces matieres qui pour eſtre trop ſubtiles & trop obſcures, ſe dérobent à la veuë & laſſent l'eſprit ; Et cherchons les cauſes des Caracteres que nous auons marquez.

LES CAVSES DES CHARACTERES du Desir.

IV. PARTIE.

L'AMOVR & le Desir estans les plus generales Passions qui soient en l'Ame, sont aussi les plus fecondes en action: Mais si l'on veut auoir égard aux causes qui sont les plus proches de leurs effets, on confessera que le Desir est plus agissant; Et que toutes les actions humaines, bien qu'elles viennent de l'Amour comme de leur premiere source, semblent tirer leur origine du Desir, comme de leur cause plus proche & plus sensible: De sorte que l'on peut dire que l'Amour en est comme la semence; mais que le Desir en est la tige ou le tronc qui donne à tous les rameaux la vie & le mouuement. Quoy qu'il en soit, nous n'auons pas entrepris de rendre raison de tous les effets que cette passion produit; Ce sera assez d'en examiner les plus generaux & les plus ordinaires; Et de chercher premierement ce qui la rend importune, impudente, lasche & inquiete; pourquoy elle n'a point de bornes, & comment elle s'irrite par la difficulté.

Il est donc veritable que celuy qui desire ar-

demment quelque choſe, ſe rend facilement *Importun*, parce que la violente paſſion qu'il a de l'obtenir, la luy fait rechercher aueuglément, ſans conſiderer les perſonnes & ſans examiner le temps ny les lieux qui pourroient eſtre fauorables à ſon deſſein: Il la pourſuit par tout, il la demande continuellement; Et comme ſi tout le monde deuoit contribuer à ſes plaiſirs, il ſollicite, il preſſe, il laſſe tous ceux dont il penſe tirer du ſecours & qui peuuent le faire joüir du bien deſiré. Auſſi n'ayant point d'autre penſée que celle-là, & ſon eſprit eſtant continuellement tendu vers cét objet; la raiſon n'a point de temps pour ſe faire entendre, ny de force pour retenir les ſaillies de cette paſſion effrenée; elle s'y laiſſe meſme emporter, & abandonne ainſi la conduite des actions à des puiſſances aueugles & temeraires.

Et c'eſt de là meſme que vient *l'Impudence*, qui accompagne ordinairement le Deſir: Car comme c'eſt vne certaine hardieſſe qui fait entreprendre les choſes deshonneſtes auec plaiſir, & qui fait mépriſer l'infamie qu'elles peuuent apporter, il eſt certain que celuy qui eſt preſſant & importun, doit eſtre impudent; puiſqu'il prend des libertez qui ſont contre la bienſeance, & qu'il ne craint point le blaſme que merite ſon effronterie.

Mais si le Desir donne de la hardiesse, comment peut-il rendre vne personne *Lasche & Timide?* On pourroit dire que cela se fait en diuers temps; que par-fois on se figure que les choses que l'on desire, sont faciles à obtenir; que par-fois il y a de grands obstacles à surmonter; Et qu'à mesure que ces differentes pensées entrent dans l'Ame, elles y font venir la hardiesse ou la crainte, l'esperance ou le desespoir. Neantmoins quoy que cela soit veritable, il est certain aussi que la hardiesse qui fait l'impudence, n'est pas tousiours incompatible auec la lascheté; Si elle n'apprehende pas l'infamie, elle peut craindre toute autre chose; Et l'on ne sçauroit douter que celuy qui sollicite auec tant d'empressement & auec tant de soûmissions vne personne qui luy est inferieure, n'ait vne hardiesse bien lasche, & vne impudence basse & seruile.

L'Inquietude, l'Impatience & l'Irresolution, sont encores inseparables du Desir: Car l'Ame qui se void priuée du bien qu'elle s'imagine luy estre necessaire, ne peut auoir de repos qu'elle ne l'ait obtenu; les momens qui en retardent la joüissance, luy semblent estre des années & des siecles; les moindres empeschemens luy paroissent de grands obstacles; Et tous les moyens qu'elle trouue pour la faire plûtost joüir du bien desiré, sont à son aduis foibles & inutiles: De sorte que formant à tous momens de nouueaux dessein, entassant Desirs sur

Desirs, & faisant croistre les difficultez par ses irresolutions, elle s'agite & s'impatiente sans cesse, & ne trouue pas mesme dans la possession, la fin de ses inquietudes, comme nous auons montré au Discours de la loye.

Mais d'où vient que les *Desirs s'accumulent & se multiplient ainsi?* Et qu'à la maniere des ondes ils se suyuent & se poussent l'vn l'autre; qu'ils s'augmentent par les obstacles, & qu'ils n'ont point de bornes qui les puissent arrester? Il est vray que la plus part de nos Desirs sont de cette nature qu'ils ne se peuuent borner & qu'ils croissent à l'infiny; mais il y en a aussi qui ont leur juste estenduë laquelle ils ne passent iamais. Pour sçauoir la cause de cette difference, il faut supposer qu'il y a des Desirs Necessaires à la vie, & d'autres qui ne le sont pas: Ceux-là sont communs à tous les animaux & sont inspirez par la Nature; Ceux-cy sont propres à l'Homme, & viennent de son opinion & de son choix qui ne se porte pas seulement aux choses necessaires, mais encore aux superfluës. Les premiers ont leurs bornes certaines, parce que la Nature qui les conduit, est determinée à vn certain but d'où elle ne s'escarte iamais, & où elle trouue son repos quand elle y est arriuée; Mais les autres sont infinis, dautant que la volonté dont ils tirent leur origine, est vne puissance vniuerselle qui ne se

remplit que par la poſſeſſion de toutes choſes ; Et qui ne pouuant eſtre ſatisfaite de pas vne, court inceſſamment de l'vne à l'autre, & forme autant de deſirs qu'il y a de biens dont elle eſt priuée. Ce n'eſt pas pourtant à dire que tous les Deſirs qui partent de noſtre choix, ſoient infinis ; Quand ils ſont reglez par la droite raiſon, ils ont auſsi leurs bornes ; Et l'on peut meſme aſſeurer qu'ils ſont auſsi naturels & auſsi neceſſaires que ceux qui ſeruent aux neceſsitez de la vie : Car la droite raiſon n'eſtant rien autre choſe que ce qui eſt conuenable à la nature de l'homme, les deſirs qui ſont reglez par elle, luy ſont comme naturels, & d'autant plus neceſſaires qu'ils ſeruent à la plus noble partie qui ſoit en luy. Mais cecy appartient à vn autre diſcours.

Voyons pourquoy *la difficulté irrite le Deſir.* Seroit-ce point qu'en éloignant l'Ame du bien dont elle penſoit jouïr promptement, elle l'oblige de faire plus d'effort pour s'en r'approcher ? Ou bien que les empeſchemens luy inſpirant de nouueaux deſſeins, luy donnent auſsi de nouueaux ſujets de Deſirs, qui s'vniſſans aux premiers font paroiſtre la paſsion plus grande ? Mais ces raiſons ne ſont pas vniuerſelles, car elles ſuppoſent que l'on ſouhaitte toûjours le bien auparauant que les empeſchemens ſe preſentent ; Et cependant il eſt vray que la Difficulté & la Deffence font ſouuent

naiſtre le Deſir de certaines choſes, que l'on n'auroit point recherchées, quelques deſirables qu'elles fuſſent, ſi elles n'auoient eſté difficiles & deffenduës. Il faut donc dire que la premiere ſource de cét effet vient de l'inclination naturelle que l'Homme a pour la liberté & pour ſa propre excellence; car eſtant vn animal naturellement libre & glorieux, il croit que la Difficulté luy reproche ſon impuiſſance, & que la Deffence bleſſe ſa liberté: C'eſt pourquoy quand l'vne ou l'autre ſe preſente; il ſe ſoûleue contre elle; Et penſe qu'en ſe portant vers le bien qu'elles luy conteſtent, il ſe conſerue les auantages qu'il a receus de la Nature. Voilà pour ce qui regarde les Actions Morales, examinons maintenant les Characteres Corporels.

Il y en a de deux ſortes, comme nous auons deſia dit; les vns ſe font par le commandement de l'ame; les autres ſont purement naturels & viennent par neceſſité. Les premiers, ſont les Yeux auancez & les Regards preſſans, le Tremouſſement de la langue, l'Eau qui vient à la bouche, les diuerſes Inflexions de la voix, le Diſcours & le Silence, l'Agitation & le Mouuement du corps.

Les Yeux & les Regards qui ſont propres aux Deſirs, ne ſont pas ſeulement fixes & attachez à leurs objets; car la meditation & l'attention d'eſ-

prit les peut rendre tels ; mais il y a encore vne certaine ardeur & viuacité qui les auance en dehors & ſemble les jetter ſur la choſe deſirée : Ce qui n'arriue pas à ceux qui meditent, dont les yeux s'enfoncent & deuiennent obſcurs, comme enſeigne Ariſtote, & comme nous dirons en ſon lieu. Ces regards donc, que les Latins nomment ſi heureuſement *Inſtantes*, *Procaces*, *Deuorantes*, c'eſt à dire preſſans, auides, & deuorans; d'où meſme eſt venu cette vulgaire façon de parler, *il le mange des yeux*, pour dire qu'il regarde auec ardeur: Ces regards, dis-je, ſont les veritables images du Deſir, qui n'eſtant rien qu'vn tranſport & vne ſaillie que l'Ame fait vers le bien, imprime le meſme élancement dans les yeux, qui ſont les parties les plus mobiles & les plus obeïſſantes qui ſoient en tout le corps, les jettant en dehors autant qu'elle peut, & autant qu'elles le peuuent ſouffrir. Ioint que les eſprits qui y accourent abondamment & qui veulent ſortir, les pouſſent en auant pour ſe faire paſſage, & les rempliſſent de l'éclat & de la viuacité que l'on y apperçoit.

Le tremouſſement de la Langue & l'eau qui vient à la bouche ſont des effets qui ſeruent à l'appetit des alimens : Car l'Ame qui a vne connoiſſance ſecrete de ce qui eſt vtile à ſes deſſeins, ſçachant que le gouſt ne ſe peut faire ſans humidité, &

que

que le mouuement de la Langue eſt neceſſaire pour faire deſcendre les alimens dans l'eſtomach, fait venir l'eau à la bouche & remuë la Langue, quand on void les choſes que l'on deſire, ou que l'on en entend parler; l'imagination les rendant en quelque façon preſentes, & faiſant faire aux organes la meſme choſe qu'ils feroient, ſi elles eſtoient veritablement ſur la Langue.

Mais d'où peut venir cette *Eau claire & ſubtile?* Deſcendroit-elle point de ces glandes qui ſont au fond de la bouche, dont le principal vſage eſt de receuoir les humeurs ſuperfluës du cerueau, & de les répandre ſur la Langue afin de l'humecter? Il eſt certain que cela ſe fait ordinairement ainſi, & que le mouuement des eſprits que le Deſir ameine en ces parties, ouure les paſſages & rend ces eaux plus coulantes. Mais il arriue auſſi bien ſouuent qu'elles viennent de l'eſtomach, ſoit par le moyen de ces eſprits errans qui y accourrent pour faire la digeſtion; ſoit par la contraction de ſes fibres qui épraint l'humeur dont elles ſont abreuuées & la fait monter en haut; Car elles ſe reſſerrent quelquesfois ſi fort dans les Deſirs, qu'elles renuerſent meſme l'eſtomach; & principalement aux poiſſons qui ſont tous naturellement gourmands, & qui en pourſuiuant trop ardemment leur proye, le font ſortir hors de ſa place, & le jettent quelquesfois

juſques dans leur bouche. Quoy qu'il en ſoit, il faut croire que ces deux effets appartiennent au Deſir des alimens, & que l'ame a quelque raiſon de les employer à cét vſage: Mais quand elle les fait ſeruir aux autres Deſirs, comme il arriue bien ſouuent, c'eſt vne erreur qui vient de ſon aueuglement & de ſa precipitation, & qui luy perſuade que ce qui eſt neceſſaire à vn deſſein, le peut eſtre encore à vn autre, quoy qu'il luy ſoit tout à fait inutile.

Les diuerſes inflexions de la voix qui ſe remarquent dans le Deſir, ne viennent pas toutes de luy: Comme il ſe meſle auec les autres Paſſions, il emprunte d'elles les ſons & les accens qui leur ſont familiers: tantoſt il éleue la voix auec la hardieſſe & la colere; tantoſt il l'abaiſſe auec la crainte & la langueur; par-fois il la couppe auec la douleur & l'eſtonnement; par-fois il l'allonge auec l'admiration & la joye. Mais le changement qu'il ſemble luy donner tout ſeul, eſt la precipitation des paroles, & les longues exclamations qui commencent tous ſes diſcours: car l'empreſſement qui ſuit cette paſſion, fait ſortir les paroles en foule; & l'élancement de l'ame cauſe vn eſlans dans la voix, qui ſe fait touſiours auec les voyelles les plus fortes, & où la bouche s'ouure dauantage; comme ſi elle vouloit ſe faire vn plus libre paſſage pour ſortir plus promptement. En effet on ne void pas que l'I, ny l'V, entrent ordinairement dans les exclamations du Deſir; mais

ſeulement l'A, l'O & l'E, qu'elle charge meſme de vehementes aſpirations qui marquent l'effort qu'elle faiten ſa ſortie.

Le Silence & la confuſion du diſcours ſont les effets d'vne grande diſtraction d'eſprit, qui eſt fort ordinaire à ceux qui deſirent ardemment quelque choſe, quand on ne leur parle point de leur paſſion, ou quand ils ſont auec des perſonnes qui ne les y peuuent ſeruir. Car l'Ame ne quittant qu'à regret la penſée du bien qui luy manque, & cherchant ſans ceſſe les moyens pour le poſſeder, fuit la conuerſation qui peut troubler ſon plaiſir & ſes deſſeins; Et rentrant en ſoy-meſme, ou plûtoſt s'égarant dans la pourſuite qu'elle fait, elle n'écoute plus ce que l'on dit; elle ſe taiſt, ou répond auec deſordre; & ſon tranſport va quelquesfois à tel excez, qu'il luy oſte l'vſage des ſens, & la rauit meſme en extaſe, comme nous auons montré au Diſcours de l'Amour.

Pour ce qui eſt de *l'Agitation du corps*, elle ſuit l'inquietude, ou le mouuement que l'Ame fait vers le bien: Car quand celuy qui eſt touché de cette paſſion change à toute heure de poſture & de place; qu'il jette les yeux çà & là, qu'il ſe tourne d'vn coſté & d'autre; qu'il ſe leue & s'aſſied; qu'il marche & s'arreſte de moment en moment; ce ſont les

effets de ſes irreſolutions & des diuers deſſeins que ſes inquietudes luy propoſent : Mais que ſa teſte s'auance ; que ſes bras s'étendent vers l'objet deſiré, qu'il aille, qu'il marche à grands pas, & qu'il courre vers luy ; ce ſont des efforts que l'Ame fait faire aux parties pour s'approcher du bien qui eſt éloigné : Car bien qu'ils luy ſoient ſouuent inutiles ; dans l'erreur où elle eſt, elle croid qu'elle auance ainſi ſon chemin, & qu'en jettant les yeux, la teſte, & les mains vers ce qu'elle deſire, c'eſt autant de pays qu'elle gagne, & qu'enfin elle paruiendra au but où elle tend.

Nous n'auons plus icy que les effets neceſſaires du Deſir à examiner ; mais comme la plus grande part ſe trouue dans les Paſſions dont nous auons deſia parlé, nous n'aurons pas grande peine à en chercher les raiſons, & renuoyerons meſme le Lecteur aux lieux où nous les auons auparauant deduites. Car les *Soûpirs & les extaſes, la perte de la parole, du ſommeil, & de l'appetit* n'ont point d'autres cauſes icy que dans l'Amour.

Le *viſage deuient rouge & enflé* par l'abord du ſang & des eſprits qui ſe jettent aux parties exterieures, comme nous auons deſia dit.

Les larmes viennent de la Douleur que la priuation du bien trop attentiuement conſiderée fait naiſtre dans l'ame.

Le *Mouuement* du Cœur & des Arteres eſt *grand*, parce que l'ame s'efforce de les ouurir pour enuoyer quantité d'eſprits ; *frequent*, à cauſe de l'empreſſement & de la haſte qu'elle a de les faire ſortir ; Et *inégal* par le mélange des autres paſſions.

Le *Corps s'amaigrit & ſe deſſeiche*, parce que les parties qui cuiſent les humeurs, & celles qui s'en doiuent nourrir, eſtans affoiblies par la fuite des eſprits, ne les digerent pas comme il faut, & ne les peuuent changer en leur ſubſtance, comme nous auons dit au diſcours de l'Amour.

Il ne nous reſte donc qu'vn effet du Deſir, qui pour eſtre fort extraordinaire, merite vn plus long examen que les precedens. C'eſt que *le Deſir trop ardent fait vieillir en vn jour*, comme dit Theocrite ; c'eſt à dire qu'il fait blanchir le poil en peu de temps, ſuiuant l'explication ordinaire que l'on donne à ce paſſage. Pour moy j'aduouë que cette remarque eſt aſſez particuliere, & que ie ne me ſouuiens pas de l'auoir veuë ailleurs que dans cét Autheur. Mais puiſque la meſme choſe arriue dans la Peur & dans le Deſeſpoir qui changent le poil en vne nuit, & que les Soucis & les Déplaiſirs font griſonner auant le temps, il n'eſt pas impoſſible que le Deſir ne faſſe quelquesfois le meſme effet.

Toute la difficulté eſt de ſçauoir comment cela ſe peut faire.

Il faut donc ſuppoſer auec Ariſtote, que le Poil Blanchit par le deffaut de la chaleur qui luy eſt propre & naturelle ; qu'il ſouffre alors quelque ſorte de corruption & de pourriture ; & qu'il luy en arriue comme à toutes les autres choſes qui blanchiſſent en ſe pourriſſant. En effet on ne peut nier que ce ne ſoit la vieilleſſe du Poil ; Et puiſque celle de tout le corps vient de la diminution de la chaleur naturelle, il eſt vray-ſemblable que la ſienne procede de la meſme cauſe. Quand donc cette chaleur vient à ſe diminüer, elle produit deux effets dans le Poil : Car l'aliment qui le doit nourrir, ne ſe cuit pas & ſe change en vapeurs ; & l'air entre dans la place que les eſprits occupoient : Or les vapeurs contiennent beaucoup d'air, & l'air eſt la premiere cauſe de la blancheur, comme on void dans l'écume ; Et l'experience nous apprend que pour rendre les cheueux blonds, il les faut moüiller & les expoſer à l'air.

Il eſt vray que la chaleur ſe pouuant affoiblir peu à peu ou promptement ; l'indigeſtion eſt la principale cauſe de la blancheur du poil, quand la chaleur ſe conſume peu à peu : Mais quand elle ſe diſſipe promptement, comment il arriue dans les maladies

& dans les passions vehementes, c'est principalement l'air qui le fait blanchir, se coulant en ses pores, & prenant la place des esprits qui s'en sont retirez.

On dira que si cela estoit veritable, le poil de ceux qui sont morts, deuroit tousiours estre blanc; parce que la chaleur naturelle en est esteinte, & que l'air qui l'enuironne, peut facilement s'insinüer dans ses pores. A cela il faut répondre, qu'apres la mort il demeure dans le poil vne chaleur naturelle, comme dans les os, qui se conserue long-temps apres que l'animal dont ils ont fait partie, est expiré : Mais cette chaleur est immobile & incapable d'aucune fonction de la vie, parce qu'elle est priuée de l'influence de l'ame qui luy donnoit l'efficace & le mouuement : Ainsi il ne s'y fait plus de cruditez, parce que les alimens n'y montent plus, & l'air n'y peut occuper la place des esprits qui y sont fixes & arrestez. Certainement on ne sçauroit desauoüer que l'Ame n'inspire quelque vertu dans ces parties, qu'elle n'en prenne soin & qu'elle ne les gouuerne comme il luy plaist : Autrement, qui feroit cette peinture si agreable & si reguliere dans le plumage des oyseaux, qui compasseroit si justement les sourcils, qui regleroit si soigneusement le poil des paupieres, qui causeroit enfin toute cette diuersité si mesurée qui se remarque dans le poil des bestes? Comme cela suit ordinairement l'espece de chaque

animal, il faut que l'Ame où elle eſt contenuë, conduiſe auſſi cét ouurages, & qu'elle diſpoſe à ſon gré de ces parties où elle fait tant de merueilles. Cela eſtant, il n'eſt pas difficile de dire comment la Peur, le Deſir & les Soucis peuuent changer le poil; car en retirant les eſprits, ils le priuent de l'influence qu'il en receuoit; ils tariſſent cette ſource de vie qui montoit à ſa racine, & entraînent cette chaleur vitale qui couloit le long de ſes pores.

Il eſt vray que cela arriue bien rarement, & qu'il faut vne grande violence & vne grande diſpoſition pour produire cét effet: Car il y a de certaines actions dont il eſt bien difficile de deſtourner la Nature, & quelque tempeſte qui luy ſuruienne, elle n'en abandonne que bien rarement le gouuernail & la conduite. Telles ſont les fonctions de l'Ame vegetatiue qui ſe font principalement par le moyen des eſprits fixes, qui n'eſtans pas ſujets à l'empire de l'imagination ny de l'appetit, demeurent tranquilles pendant que les autres errent d'vn coſté & d'autre, & ſont agitez des diuers mouuemens que les Paſſions leur impriment. Mais il arriue pourtant quelquesfois, qu'à cauſe de la liaiſon qu'il y a entre les parties de l'Ame, les deſordres de l'vne ſe communiquent à l'autre, & que la faculté naturelle ſe laiſſe emporter par la ſenſitiue, principalement

cipalement en ceux dont les esprits sont plus mobiles, & la substance des parties plus molle : C'est pourquoy les personnes qui ont l'imagination bien forte, & qui ont le poil le plus foible, blanchissent plus facilement que les autres, par l'effort des passions que nous venons de marquer.

LES CHARACTERES DE L'ESPERANCE.

CHAPITRE VI.

CELVY qui donna tout ce qu'il auoit & ne se reserua que l'Espe-rance, ne se fit pas vn si mauuais partage que l'on se pourroit bien imaginer : Il prit pour luy ce qu'il y a de plus doux dans la vie ; il choisit le bien le plus durable qui s'y puisse trouuer ; en vn mot on peut dire qu'il eut pour sa part tout ce qu'il n'auoit pas, & qu'il se partagea veritablement en Roy.

En effet, comme il n'y a point d'autres biens qui se fassent sentir, que ceux que l'on possede & ceux que l'on espere, il est certain que la possession ne donne point icy bas de parfait contentement ;

dautant qu'elle enyure l'Ame, & luy oſte la connoiſſance du bien dont elle joüit, qu'elle en corrompt meſme la nature & en fait naiſtre incontinent le dégoût : Mais l'Eſperance qui reueille l'eſprit & le rend plus clair-voyant, repreſente le bien tel qu'il eſt, le fait voir en ſa pureté, & en donne vn gouſt bien plus delicieux que ne fait la joüiſſance. Car elle eſt ſi ingenieuſe qu'elle le ſepare de tous les maux qui ſont mélez auec luy; qu'elle le purifie de tous les deffaux qui l'accompagnent; & comme on peut dire que c'eſt alors la fleur de la bonté qu'elle verſe dans l'Ame, on peut dire encore que la ioye qu'elle y répand, eſt la fleur du Plaiſir & la douceur toute pure de la Volupté.

Apres cela ſe faut-il eſtonner, ſi nous la trouuons ſi douce & ſi agreable; ſi nous la faiſons entrer en tous nos deſſeins; ſi nous la meſlons en toutes nos actions, & ſi c'eſt la derniere choſe que nous abandonnons dans la vie? C'eſt elle qui en addoucit les aigreurs & les amertumes, qui en fait ſupporter patiemment les diſgraces; & de tous les biens qui luy peuuent arriuer, c'eſt le ſeul qui peut compatir auec toutes les miſeres auſquelles elle eſt ſujette. Car quand tous les maux ſe ſeroient débordez ſur vne perſonne; quand tous les mal-heurs & toutes les calamitez que l'on ſe puiſſe imaginer, l'auroient accablée; elle peut encore auoir l'Eſperance, qui peut-eſtre luy vaut mieux toute ſeule, que ne

feroient tous les autres biens ſans elle.

A vray dire auſſi, c'eſt de toutes les Paſſions celle qui eſt la plus naturelle à l'Homme : Il la ſent croiſtre, quand il croiſt en perfections ; il la ſent affoiblir quand elles diminüent ; il ceſſe de viure quand il ceſſe d'eſperer, & pour en parler ſainement, il n'y a que luy ſeul qui eſpere. Car tout le reſte des animaux n'a qu'vne ombre de l'Eſperance non plus que de la raiſon : Les Intelligences ne la connoiſſent preſque pas ; & quand l'Homme paſſe en leur nature, quoy qu'il ſoit encore capable d'amour ou de haine, de ioye ou de douleur, de crainte & de deſeſpoir, il ne l'eſt plus alors d'Eſperance.

Certainement, puiſque c'eſt elle qui nous conduit à la felicité, & qui nous en donne les premiers ſentimens, elle eût eſté inutile à ceux qui ſont deſia heureux, & à ceux qui ne le peuuent pas eſtre ; Et l'Homme qui ſeul eſt dans le chemin de la felicité, eſt auſſi le ſeul qui deuoit eſtre touché de cette Paſſion. Il falloit que dans les tempeſtes dont ſa vie eſt continuellement agitée, l'Eſperance luy ſeruît de phanal & d'étoile pour le conduire à ce dernier port ; Et que dans les longueurs & les perils de ſon voyage, il eût au moins cette ſatisfaction de voir de loing le but où il tend, & de poſſeder en idée & par auance le bon-heur où il aſpire : Car la Nature qui ne ſouffre iamais que les choſes arriuent tout d'vn coup à leur derniere perfection, a voulu que

l'Homme eût icy bas quelque ſentiment de la ſienne; qu'il en fiſt comme l'eſſay, & qu'il goûtaſt, s'il faut ainſi dire, le ſouuerain bien auparauant que de le poſſeder parfaitement.

Mais puiſque c'eſt là le veritable vſage de l'Eſperance, il ne faut pas l'employer à d'autres, ny abuſer d'vn ſi noble ſecours en la pourſuite de tant de choſes vaines qui occupent nos deſirs, & qui ſont indignes de l'excellence de noſtre Ame. Il ne faut pas que ce qui eſt deſtiné pour nourrir & éleuer les vertus, ſerue de ſoûtien & d'aliment aux vices; & que ce qui nous doit conduire à la felicité, nous en éloigne & nous precipite dans le mal-heur: Car il eſt certain que ſi l'Eſperance n'eſt reglée par la raiſon, il ne ſe forme point de mauuais deſſeins, il ne ſe fait point de mauuaiſes actions, il n'y a point de mauuaiſes habitudes, qui ne prenne d'elle leur origine & leur accroiſſement. C'eſt la ſemence de tout le mal qui ſe commet dans le monde; c'eſt la ſource de toutes les miſeres qui y découlent, & elle peut paſſer dans la verité comme dans la fable, pour vn des grands maux qui ait eſté enuoyé aux Hommes. Quoy qu'il en ſoit, il eſt bien aſſeuré qu'il n'y a rien où leur foibleſſe ſe découure dauantage, puiſque, comme dit le Sage, toutes leurs Eſperances ne ſont qu'vne écume legere que la tempeſte diſſipe en vn moment; qu'vne fumée que le vent emporte, & qu'vn ſonge qui amuſe la vie auec des

phantômes & des chimeres. Mais il faut laiſſer ces meditations à la Theologie, & voir ſi nous pourrons décrire les Characteres de cette Paſſion.

Les Poëtes ont eu raiſon de feindre que l'Eſperance eſtoit la ſeule qui demeura au fond du vaſe que Pandore apporta aux hommes: Car il eſt certain qu'elle eſt toute cachée au fond de l'Ame: Elle ne ſe produit point comme les autres; tout ſon effort ſe fait en ſecret, & le trouble qu'elle cauſe, peut eſtre comparé à ces tempeſtes qui ſe font ſouuent en pleine-mer, ſans agiter les riuages: Quelque violence qu'elle apporte, quelque émotion qu'elle cauſe, il n'en paroiſt rien au dehors; Et n'eſtoit les autres paſſions qui ſe meſlent auec elle, on auroit bien de la peine à la découurir.

En effet celuy qui Eſpere, eſt toûjours entre les inquietudes du Deſir, & les rauiſſemens de la Ioye: L'impatience & la ſatisfaction partagent également ſon eſprit; Et la priuation du bien auec la jouïſſance imaginaire qu'il en a, fait vn certain mélange de chagrin & de plaiſir, qui le rendent preſque content & mécontent tout enſemble. Mais cecy paroiſt principalement quand ſes Eſperances ſont incertaines: Car les difficultez qui ſont alors plus grandes, luy en figurans le ſuccez plus douteux, mélent la crainte à ſes deſirs, & le deſeſ-

poir à ſa crainte. Puis tout d'vn coup releuant ſon courage, & flattant ſes deſſeins d'vn éuenement fauorable, toutes ſes apprehenſions s'éuanouiſſent, & font place à la hardieſſe, à la ioye & à la perſeuerance. Il ne penſe plus aux obſtacles qui l'eſtonnoient auparauant ; pour le moins apres les auoir meſurez auec ſes forces, apres auoir veu qu'ils ont eſté ſurmontez par d'autres, & qu'il peut eſtre auſſi heureux qu'ils ont eſté ; il croit qu'il en viendra facilement à bout, & que c'eſt aſſez d'entreprendre quelque choſe de grand pour obliger la fortune. Il ſe ſouuient de toutes les graces qu'il en a iamais euës ; il ſe perſuade meſme qu'il les a meritées ; qu'il n'en doit pas attendre de moindres ; Et qu'ayant alors plus de pouuoir & de credit qu'il n'a iamais eu, il ne doit pas douter du ſuccez qu'il eſpere. Il tient compte de tous ceux qui le pourront ſeruir en cette occaſion ; les vns à ſon aduis y ſont obligez par deuoir ou par intereſt, les autres par affection ou par honneur ; Il ſe promet enfin l'aſſiſtance de tous ceux qu'il a veus ou dont il a ouy parler ; Et baſtiſſant là deſſus intrigue ſur intrigue, il s'imagine que ſes deſſeins ſont infaillibles & qu'ils doiuent reüſſir ſelon qu'il les a projettez.

Comme s'il eſtoit deſia maiſtre du bien qu'il recherche, il luy ſemble qu'il en peut diſpoſer abſolument : Il deſtine ceux qui auront part à ſon bonheur ; il marque ceux qui en doiuent eſtre exclus ;

Et faiſant ainſi qui luy plaiſt, heureux ou mal-heureux, il penſe eſtre le diſpenſateur des faueurs & des diſgraces de ſa fortune. Alors il deuient Preſomptueux, Temeraire & Inſolent; il luy ſemble qu'il n'y a rien qui luy puiſſe reſiſter, ny rien qu'il ne doiue entreprendre : Il meſpriſe les deſſeins d'vn Ialoux & les pourſuites d'vn Riual; Et comme s'ils ne deuoient plus rien pretendre à ce qu'ils eſperent, il ſe mocque de leur foibleſſe & ſe rit de leur deſeſpoir. Dans cette confiance, il abandonne le ſoin de ſes affaires, il ne ſonge plus à ſa conſeruation; Et ſans prendre garde aux embuſches qu'on luy prepare, il perd par ſa negligence le bien qui luy eſtoit aſſeuré, & triomphe ſouuent d'vn ennemy qui a deſia emporté la victoire.

Enfin il ſe rend vain, Importun, & ridicule; il parle à toute heure des ſeruices qu'il a rendus, des recompenſes qu'il a meritées, des moyens qu'il a d'obliger tout le monde: Si on l'en veut croire, il eſt le ſeul qui peut demander les graces & les faueurs, le ſeul à qui elles appartiennent, & le ſeul auſſi qui ſe peut vanger, ſi on les luy refuſe. Là deſſus venant à s'imaginer qu'il peut en effet eſtre rebuté, il deuient chagrin & ſe met en colere: Il reproche aux vns leur negligence ou leur ingratitude, aux autres leur laſcheté ou leur perfidie; & ſouuent ne ſçachant à qui s'en prendre, il accuſe le Ciel & la

la Fortune du mal-heur, qui peut-estre ne luy arriuera pas.

Voylà jusques où va l'Esperance quand elle est déreglée : Mais il ne faut pas pourtant croire qu'elle fasse tous ces progrez d'vne suite & sans interruption : Les soupçons & la deffiance la viennent trauerser à tous momens ; la crainte la retient à chaque pas ; le desespoir l'arreste quelquesfois tout à coup ; Et le desir & la hardiesse succedant incontinent apres, elle se trouue continuellement emportée & retenuë par des mouuemens contraires ; & de la plus tranquille de toutes les passions qu'elle est, elle paroist la plus inquiete & la plus turbulente. Mais à dire le vray, ce n'est pas elle qu'il faut accuser de tous ces orages, ce sont les passions qui viennent à sa suite : Et s'il y a quelque chose qu'elle puisse faire toute seule, c'est qu'elle affermit l'ame contre les difficultez qui se presentent dans la recherche du bien : De sorte que ce n'a pas esté sans raison qu'on l'a figurée par l'Anchre, qui arreste veritablement les vaisseaux ; mais qui n'empesche pas qu'ils ne soient encore agitez des vagues & des tempestes.

Quoy qu'il en soit, l'Esperance n'a point de Charactere exterieur qui luy soit particulier ; & celuy qui l'accompagne, n'est rien qu'vn meslange

confus des traits que les autres mouuemens de l'Ame impriment ſur le corps : On le pourroit comparer à ces Tableaux ingenieux où l'on void diuerſes figures en repreſenter vne autre qui n'y eſt pas dépeinte : Car bien que l'on y reconnoiſſe les marques du Deſir, de la Ioye & de la Hardieſſe, & bien ſouuent celles de la Crainte, du Deſeſpoir & de la Douleur ; tout cela neantmoins ne repreſente autre choſe que l'Eſperance.

En effet, quand elle commence à ſe faire ſentir, le corps ſe dreſſe, la teſte s'éleue, le ſourcil ſe hauſſe, la voix deuient ferme & le regard aſſeuré : Et parmy cét air qui a quelque choſe de ſeuere, vous voyez vne ioye moderée qui addoucit les yeux, vne certaine ſerenité qui ſe répand ſur le viſage, & vne viuacité gaye qui anime toutes les actions. Mais ce calme n'eſt pas de longue durée ; de temps en temps l'impatience & l'inquietude le viennent troubler : On jette la veuë çà & là, on la porte ſouuent vers le Ciel, on ſoûpire à tous momens, on ne peut demeurer en place. Par-fois on deuient chagrin & reveur, on pallit, on perd le courage ; puis reprenant peu à peu cette premiere aſſeurance, on ſent augmenter ſes forces, on ſe trouue échauffé d'vne nouuelle ardeur ; on va, on vient, on ſaute, on eſt en perpetuelle agitation. Mais pour en parler ſainement, ces dernieres ſaillies ne viennent pas de l'Eſperance : Comme c'eſt vne

Passion qui naturellement est la plus moderée de toutes, elle ne va iamais jusques à ces excez : Tous les mouuemens qu'elle cause, sont sans violence & sans precipitation ; Elle fait le pouls ferme sans estre vehement ; la respiration forte sans estre empressée ; elle fortifie les actions de toutes les parties, elle reueille les Passions languissantes, elle retient les impetueuses ; enfin c'est la plus vtile de toutes pour la vertu & pour la santé : Voyons donc quelle est sa nature, & comment elle produit tous ces effets-là.

DE LA NATVRE DE L'ESPERANCE.

II. PARTIE.

L'Esperance est vne chose si delicate & si déliée, qui se forme & se ruïne par de si foibles moyens, qui se mesle si estroitement auec les autres passions, & qui se produit si peu, comme nous auons dit ; que ceux qui en ont voulu chercher la nature, sont excusables s'ils ne l'ont pas rencontrée. En effet la liaison qu'elle a auec le Desir & auec la Hardiesse, est si grande, qu'il est bien difficile de les pouuoir separer, & de discerner le mouuement qui est propre à chacune d'elles ; Car la Hardiesse

n'eſt iamais ſans l'Eſperance, ny l'Eſperance ſans le Deſir. Dailleurs l'action de la partie Imaginatiue éclate ſi fort en cette paſſion, que celle de l'appetit n'y paroiſt preſque point: Et cela a eſté cauſe que quelques-vns l'ont définie par *l'Attente du bien*, qui eſt vn pur effet de l'imagination ; comme n'eſtant autre choſe que la creance & l'opinion que l'on a, que le bien arriuera.

Mais outre que nous pouuons attendre des biens ſans les eſperer, comme nous montrerons tantoſt ; l'Eſperance ne ſeroit pas alors vne paſſion, n'eſtant pas vn mouuement de l'appetit. Quant à ceux qui l'ont miſe au rang des Paſſions ; les vns ont dit que c'eſtoit la conſommation & la perfection du Deſir ; les autres que c'eſtoit vne certaine confiance que l'on a, que le bien deſiré arriuera.

Mais les premiers la confondent auec le Deſir ; les autres auec la Hardieſſe : Ou bien ſi la Confiance eſt vne ſorte d'Eſperance, comme il eſt plus vray-ſemblable, ce ſera definir le genre par l'eſpece, & vne choſe obſcure par vne qui eſt moins connuë. En vn mot, toutes les definitions que l'on en a données, ſont vicieuſes, parce qu'elles ſont trop étenduës, ou trop reſſerrées, & que pas vne ne marque le mouuement particulier dont l'appetit eſt agité en cette paſſion ; qui ſeul neantmoins fait toute ſon eſſence, & ſans lequel il eſt impoſſible d'en connoiſtre la nature.

Il faut donc mettre pour fondement que l'Esperance ne regarde que les biens à venir, & que le Desir la deuance touſiours ; dautant que le Desir eſt le premier mouuement que l'Ame fait vers cette ſorte de biens ; & que l'on n'eſpere iamais aucune choſe, ſans l'auoir auparauant deſirée. Mais parce qu'il y en a auſſi que l'on deſire, que l'on ne peut eſperer (car on peut bien ſouhaiter la beauté, la ſcience, la gloire, les ſceptres & les couronnes, qui ſont le plus ſouuent au deſſus de nos eſperances.) Cela fait juger que ce ſont deux paſſions differentes, & que les objets, les motifs & les mouuemens en doiuent eſtre differens.

Or il ne ſuffit pas pour l'objet de l'Eſperance, que les choſes ſoient eſtimées poſſibles ; car elle a cela de commun auec le Deſir, comme nous auons dit : Mais il faut outre cela que l'on croye qu'elles arriueront en effet. Et neantmoins cette creance ne doit pas eſtre tres-certaine ny infaillible ; car on n'eſpere iamais les choſes qui doiuent arriuer neceſſairement ; il faut qu'elle ſoit douteuſe, & que l'on s'imagine qu'il y aura quelques difficultez à l'obtenir.

Mais où peut eſtre cette difficulté ? car elle ne ſe trouue pas touſiours dans les choſes que l'on eſpere ; puiſqu'il y en a qui excitent cette paſſion, qui ſont neantmoins tres-faciles ; ny dans les

moyens que l'on employe pour les acquerir, eſtans quelquesfois bien ayſez à executer.

Il faut donc dire que dans les choſes que l'on eſpere, on s'imagine touſiours que l'on n'en peut joüir que par le moyen d'autruy; ſoit qu'il trauaille en effet à nous les faire obtenir; ſoit qu'il n'y apporte aucun empeſchement. Car il eſt certain que ſi elles eſtoient tout à fait en noſtre pouuoir, & ſi nous croyions qu'il n'y eût rien qui en pût empeſcher la poſſeſſion, elles ne produiroient iamais en nous l'Eſperance; Et l'Ame ſe contenteroit d'adjoûter au deſir qu'elle formeroit alors, la creance & la certitude que la choſe auiendroit, qui eſt vn effet du jugement & non de l'appetit.

La difficulté qui eſt donc dans l'Eſperance, vient touſiours d'vn tiers qui tient comme le milieu, entre celuy qui eſpere & la choſe eſperée, & en la liberté duquel on penſe qu'il eſt de faire ou de ne faire pas ce que l'on eſpere. Car bien que nous eſperions ſouuent du bien des choſes qui n'agiſſent pas librement, voire meſme de celles qui ſont inanimées; comme quand nous eſperons que les terres ſeront fertiles, & que les ſaiſons ſeront agreables; qu'vn animal nous donnera du plaiſir, ou nous rendra du ſeruice: Nous nous les figurons toutes comme ſi elles eſtoient libres; ſoit parce qu'il y a dans les beſtes quelque image de la vraye

liberté ; ſoit parce que nous auons vn inſtinct naturel, qui nous inſtruit ſecretement qu'il y a dans le monde vne Puiſſance ſuperieure qui en diſpoſe à ſon gré, & ſuiuant qu'elle le iuge à propos. De ſorte que ce que nous eſperons, dépendant de la volonté d'autruy, dont nous ne pouuons eſtre abſolument les maiſtres, il eſt impoſſible que nous ne l'eſtimions difficile, & que le ſuccez n'en paroiſſe douteux : Ce n'eſt pas pourtant que la difficulté ne ſe trouue quelquesfois dans la choſe meſme que l'on deſire, & dans les moyens dont on ſe ſert pour l'obtenir ; mais elle n'eſt pas conſiderable en cette paſſion, ne luy eſtant pas eſſentielle. Quoy qu'il en ſoit, de quelque part qu'elle vienne, il faut tenir pour conſtant qu'elle eſt neceſſaire pour former l'Eſperance. Voyons donc quel eſt le deſſein, & quel eſt le mouuement qu'elle cauſe dans l'appetit.

Toutes les difficultez qui ſe preſentent à l'Ame, ſoit pour la recherche du bien, ſoit pour l'attaque & la fuite du mal, luy paroiſſent ou moindres ou plus grandes que ſes forces ; c'eſt à dire qu'elle croid les pouuoir vaincre, ou ne leur pouuoir reſiſter. Si elles ſont moindres, elles produiſent l'Eſperance, la Hardieſſe & la Colere : Si elles ſont plus grandes, elles cauſent le Deſeſpoir & la Crainte.

Or il eſt vray-ſemblable que dans les Difficultez l'Ame fait en elle-meſme ce que nous faiſons exterieurement, quand elles ſe preſentent à nous : Car comme nous nous roidiſſons contre elles, ſi nous penſons les pouuoir ſurmonter, & que nous perdons le courage & les forces, ſi elles nous paroiſſent inuincibles ; il faut, puiſque les mouuemens du corps ſuiuent ceux de l'Ame, & qu'il y a quelque rapport & quelque reſſemblance entr'eux ; que l'Ame ſe Roidiſſe ou ſe Relâche comme le corps dans la rencontre des difficultez qu'elle s'eſt figurée. Et veritablement c'eſt la ſeule difference qui peut diſtinguer les émotions de l'Appetit Iraſcible d'auec celles du Concupiſcible : Car dans celles-cy, l'Ame n'a point de ſujet d'employer ſon courage ny ſes forces, ne voyant point d'ennemy qu'elle doiue attaquer ou qui l'oblige à ſe deffendre ; Et ſi elle pourſuit le bien, ou ſi elle fuit le mal, c'eſt ſans ſe roidir ou ſans ſe relâcher.

Puiſque c'eſt donc vne choſe commune à l'Eſperance, à la Hardieſſe & à la Colere de faire roidir l'ame contre les difficultez ; voyons en quoy elles ſont differentes, & principalement ce que l'Eſperance y a de particulier, eſtant celle qui ſert de ſujet à ce diſcours. Il faut donc ſuppoſer que dans l'Eſperante l'ame regarde diſtinctement le bien, & ne void que confuſément les difficultez ; au contraire

traire dans la Hardieſſe & dans la Cholere elle conſidere plus les Difficultez que le Bien : Car encore qu'en celles-cy elle attaque le mal pour joüir du bien qu'elle attend en ſa victoire, elle arreſte principalement ſa penſée à l'ennemy qu'elle veut combatre, & ne ſonge au bien qui luy en arriuera, que comme à vne choſe éloignée qui ne preſſe pas tant que la preſence du mal. Mais dans l'Eſperance elle enuiſage de pres le bien qui ſe preſente; elle le conſidere attentiuement & ne void que comme en paſſant les difficultez dont il eſt aſſiegé: C'eſt pourquoy elles ne luy paroiſſent pas ſi grandes, & par conſequent ne l'obligent pas à faire de ſi grands efforts pour leur reſiſter, qu'elle fait dans ces autres paſſions.

En effet dans la Hardieſſe & dans la Colere elle ſe ſoûleue & attaque le mal; parce qu'il luy ſemble ſi puiſſant qu'elle ne croid pas le pouuoir vaincre ſans aſſaut ny ſans combat: Mais dans l'Eſperance il ne luy paroiſt pas ſi fort qu'elle le doiue aſſaillir, ny ſi foible qu'elle le doiue mépriſer: Elle ſe tient dans vne certaine mediocrité qui eſt entre l'ardeur & la negligence; Et ſans s'animer contre luy, elle ſe met en ſeureté, & en eſtat de luy pouuoir reſiſter. Ce qu'elle fait en ſe roidiſſant & s'affermiſſant en elle-meſme; comme il arriue au corps qui tenant toutes ſes parties également tenduës, ſans changer de place & preſque ſans ſe

mouuoir, fait vn mouuement vigoureux qui le tient ferme & tendu, que l'on appelle pour cette raiſon dans l'Eſcole *Mouuement Tonique*. L'Ame fait donc la meſme choſe en cette Paſſion : Sans attaquer & ſans fuir le mal qui la peut trauerſer, elle ſe fortifie, ſe tient ſur ſes gardes, & attend en aſſeurance le bien qu'elle recherche. C'eſt pourquoy nous la pouuons definir, *vn mouuement de l'appetit, par lequel l'Ame en attendant le bien qu'elle deſire, s'affermit & ſe roidit en elle-meſme pour reſiſter aux difficultez qui s'y rencontrent.*

Veritablement toute la nature, les proprietez & les cònditions requiſes à l'Eſperance ſont contenuës en cette definition. Le Deſir, & l'Attente qui conſiſte dans l'opinion que le bien doit arriuer, y ſont marquez comme les conditions neceſſaires qui la deuancent touſiours ; le Bien deſiré comme l'objet qui l'excite ; l'Appetit comme le ſujet où elle eſt receuë, & l'Affermiſſement comme la difference & l'émotion qui luy eſt propre, & qui la diſtingue de toutes les autres Paſſiõs. Car bien que la hardieſſe & la colere faſſe auſſi roidir l'Ame, comme nous auons dit, elles ne ſe contentent pas de la tenir ferme en elles-meſmes ; elles la font encore ſoûleuer, la pouſſent contre le mal, & la forcent à le combatre.

Mais cecy fait naiſtre vn doute fort raiſonnable ;

car ſi l'Ame ſe tient ferme & roide dans la Hardieſſe & dans la Colere, comme elle fait dans l'Eſperance, il faudra que celle-cy ſe trouue touſiours auec elles: Et neantmoins il eſt vray que l'on peut ſe jetter dans le peril, ſans eſperance d'en ſortir, & que l'on deſire quelquesfois la vengeance d'vn outrage dont on ſçait bien que l'on n'aura iamais ſatisfaction. Cela n'empeſche pas pourtant que la propoſition ne ſoit tres-aſſeurée, & qu'il ne ſoit vray que la Hardieſſe & la Colere ſont perpetuellement accompagnées de l'Eſperance. Car ce n'eſt pas touſiours le ſeul bien que la Hardieſſe ſe propoſe, que de ſortir du danger où elle ſe jette : l'honneur & la gloire qui naiſſent des actions genereuſes, ſont ſouuent les biens où elle aſpire, & dont elle eſpere touſiours la joüiſſance, quelque mal-heur qui luy puiſſe arriuer : Et bien qu'elle ſuccombe ſous les difficultez qu'elle attaque, elle penſe que ce ſera les ſurmonter, quand elles luy ſeruiront à obtenir ce qu'elle pretend, comme nous dirons plus amplement au Diſcours de la Hardieſſe.

Pour la Colere, nous ferons voir en ſon lieu, que la ſatisfaction, qu'elle attend dans la vengeance, & la fin principale que la Nature luy a donnée, eſt d'empeſcher que la choſe qui nous fait injure, ne continuë à nous en faire : C'eſt pourquoy tout ce qui peut arreſter le cours & la continuation du mal, appaiſe la Colere ; Et nous ſommes ſatisfaits

quand celuy qui nous a offencez, s'en repent; quand il fait voir que ce n'a pas eſté par deſſein; quand il fuit, ou quand il a eſté bleſſé; parce qu'alors il témoigne qu'il n'a pas la volonté ou la puiſſance de nous mal-faire; ou bien nous penſons les luy auoir oſtées.

Voylà donc la ſatisfaction que la Colere ſe promet touſiours; Et s'il arriue que nous deſeſperions de la pouuoir obtenir, comme quand les choſes qui nous offencent, nous paroiſſent ſi puiſſantes, qu'elles ſemblent eſtre au deſſus de nos forces & de nos atteintes, & que nous n'eſperons pas de pouuoir arreſter l'enuie qu'ils ont de nous faire injure; nous ne ſommes plus alors capables de Colere, parce que nous auons perdu l'eſperance de nous venger, c'eſt à dire de repouſſer le mal ſur celuy qui nous le cauſe, afin qu'il ceſſe de nous en faire. S'il y a donc quelque ſatisfaction que la vengeance n'eſpere pas de pouuoir tirer, elle n'eſt pas naturelle à la paſſion, il faut qu'elle ſoit eſtrangere, comme celle qui vient de la coûtume du pays, de l'humeur des perſonnes, de la foibleſſe du jugement & autres ſemblables. Mais cecy s'examinera plus ſoigneuſement en ſon lieu: Reprenons noſtre premier Diſcours.

L'Ame ſe roidit dont dans l'Eſperance, & ſouffre en quelque façon ce mouuemẽt Tonique qui ſuruient au Corps, comme nous auons montré. Mais

on pourroit dire que quelque image que cét exemple puisse donner de la maniere dont l'appetit est émeu, elle ne satisfait pas tout à fait l'esprit, & luy laisse tousiours la difficulté de conceuoir comment l'Ame se peut mouuoir ainsi : Car il n'en va pas comme des Corps qui ont des nerfs & des muscles qui tendent les parties & les tiennent fermes, en les tirant également de tous costez. On ne peut rien s'imaginer de pareil en l'Ame qui est toute simple, & qui souffriroit plûtost d'estre comparée à des corps subtils & fluides où cét effet ne peut arriuer, qu'à ceux qui sont massifs & pesans où il se fait ordinairement.

Neantmoins quoy que cela soit veritable, il ne détruit pas ce que nous auons proposé: Car il est certain que l'Ame se roidit aussi bien que le Corps, & que la maniere en est tout à fait differente. Il n'est pas tousiours necessaire que les mesmes mouuemens se fassent d'vne mesme façon : Et nous voyons que tous les Animaux plient & estendent leurs corps, quoy que les moyens en soient differens: Dans ceux qui sont parfaits, les muscles font cét effet, en se resserrant & se relâchant; mais il y en a beaucoup où ces parties ne se trouuent point, comme en ceux qui sont si petits, qu'à peine les peut-on voir, & où vray-semblablement les esprits & les nerfs font tous seuls ces actions, sans auoir

beſoin d'autres organes. Il y a mille autres exemples dans la Nature, qui font voir clairement cette verité; mais quand il n'y en auroit pas vn, l'Eſcole nous apprend que les ſubſtances ſpirituelles ſe portent d'vn endroit à l'autre ; qu'elles peuuent occuper plus ou moins d'eſpace ; qu'elles pouſſent & entraînent les corps ; qu'enfin elles font preſque tous les mouuemens que nous remarquons dans les corps animez, quoy que la maniere & les moyens en ſoient tout à fait diſſemblables. Cela eſtant, il ne faut pas douter que l'appetit ne ſe puiſſe roidir, comme les parties viuantes, ſans qu'il ſoit de beſoin qu'il le faſſe en la meſme façon, & par les meſmes moyens dont elles ont accoûtumé de ſe ſeruir.

Mais ſi l'on demandoit, quelle eſt donc cette maniere, & quels ſont ces moyens particuliers dont l'Appetit ſe ſert en ce mouuement ? Il faut auoüer que cette demande ſeroit bien hardie, à laquelle il ne ſemble pas que l'eſprit humain puiſſe ſatisfaire. Car puiſque ſa connoiſſance pour haute qu'elle ſoit, tire ſon origine de celle des ſens; comment pourra-t'il en auoir aucune des choſes où les ſens l'abandonnent ? Comment découurira-t'il les voyes que la Nature tient aux mouuemens de l'Ame, qui ne ſont pas ſenſibles ; puiſqu'il ne connoiſt pas celles qu'elle garde en ceux du Corps qui frap-

pent les sens & qui sont exposez à nos yeux. En effet il faut que toute nostre Philosophie confesse qu'elle ne touche qu'aux extremitez des mouuemens, & qu'elle ne parle presque iamais de ce qui se passe entre-deux : Et l'on peut dire que la Nature qui donne si liberalement toutes choses, semble estre jalouse de l'art auec lequel elle les fait, & ne vouloir pas que l'on voye les ressorts de ses ouurages. Quoy qu'il en soit, ie ne pense pas que l'on puisse asseurer autre chose sur ce sujet, sinon, que l'Ame se roidit en excitant & reueillant sa vigueur, & la mettant, comme dit l'Eschole, de puissance en acte. Et de fait puisque les Natures Angeliques peuuent se mouuoir, & transporter mesme les corps d'vn endroit à l'autre, il faut qu'elles se donnent & à eux aussi, quelque impetuosité qui change la situation & la consistance qu'elles auoient ; il faut que quelque vertu particuliere se répande en toute leur estenduë, qui les rende plus fortes & plus agiles : Et cette vertu n'est rien, à mon aduis, que leur volonté qui s'émeut, ou leur mouuement mesme ; car les choses acquierent dans le mouuement, vne force qu'elles n'ont pas dans le repos. La mesme chose se peut dire à proportion de l'Appetit qui est la premiere puissance motiue qui soit dans les animaux: Car en s'excitant, il s'agite & se fortifie, & en s'agitant d'vn mouuement égal & vniforme qui le tient comme suspendu, sans

l'auancer & ſans le retirer, il demeure Roide & Ferme pour reſiſter aux difficultez qui ſe peuuent preſenter. Mais ſans nous engager plus auant dans cette recherche qui paſſe les bornes de noſtre deſſein, il ſuffira de leuer vne difficulté qui naiſt de ce que nous venons de dire.

Car ſi ce mouuement de l'Appetit n'eſt rien qu'vne agitation égale & vniforme, par laquelle l'Ame demeure ferme en ſoy-meſme, ſans s'auancer & ſans ſe retirer; il s'enſuiura que le Deſir ne ſe trouuera iamais auec l'Eſperance, puiſqu'il élance l'Ame & la pouſſe hors d'elle-meſme, & que celle-cy la retient. Il faut donc dire qu'il eſt veritable que le Deſir n'eſt pas toûjours auec l'Eſperance, quoy qu'il la deuance toûjours. Et de fait quand on deſire ardemment quelque choſe, on ſent que l'Eſperance ſe relâche; comme le Deſir diminuë, quand l'Eſperance croiſt: Aſſeurément l'vn & l'autre ſe deſtruiſent, quand ils ſe rencontrent; dautant que dans le Deſir l'Ame ne conſidere le bien que comme abſent, & n'a point d'autre ſoin que de s'en approcher: Mais dans l'Eſperance elle ſe le figure ſi proche, ne voyant point de difficultez qu'elle ne puiſſe ſurmonter, qu'elle ſe l'imagine preſque comme s'il eſtoit preſent (d'où vient que la Ioye y eſt plus grande que dans le Deſir:) C'eſt pourquoy elle n'y fait pas les élans ny les ſaillies qu'elle fait

fait en celuy-cy, si elle n'est violentée d'ailleurs ; au contraire elle s'arreste pour receuoir le bien qui semble se produire & s'auancer vers elle. Cette verité se découure mesme dans les façons de parler, qui sont ordinaires en ces passions : Car quand on dit que le Desir est pressant, qu'il est ardent & violent, qu'il se porte vers le bien ; Et que l'Esperance est ferme & asseurée qu'elle soûtient ceux qui esperent, qu'elle attend les choses desirées : On fait voir sans y penser, que l'Ame s'élance dans le Desir, & qu'elle se retient dans l'Esperance. De sorte que ces deux mouuemens estant opposez, il est impossible qu'ils se puissent faire en mesme temps, & que ces deux passions se trouuent alors ensemble ; mais il faut de necessité qu'elles se forment l'vne apres l'autre, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans celles dont nous auons parlé aux Discours precedens.

Il est pourtant vray que cela ne se fait pas toûjours ainsi, & que l'Esperance se mesle le plus souuent auec le Desir, la Hardiesse & la Colere, où l'Ame ne manque iamais de se jetter en dehors : Car l'affermissement qu'elle se donne en celuy-là, n'est pas contraire à l'élancement qu'elle fait en celles-cy ; le premier estant vn mouuement des parties entr'elles, & l'autre vn mouuement de toute la chose : Et comme nous voyons qu'vn crops se

peut tenir roide en ſoy-meſme, & ſe mouuoir encore d'vn lieu à l'autre; il faut conceuoir la meſme choſe dans l'Appetit, & ſe figurer que l'Eſperance le tient ferme, pendant que ces autres paſſions le tranſportent hors de luy-meſme. Mais alors auſſi il ne s'arreſte pas, comme nous venons de dire, la cauſe de ces Saillies eſtant plus forte que celle de ſa Retenuë, qui à vray dire, n'eſt pas eſſentielle à l'Eſperance, mais vn pur accident qui ne ſe rencontre auec elle que lors qu'elle eſt toute ſeule.

Voyons maintenant ce qui fait ainſi roidir l'Appetit; car bien qu'il ait la vertu de ſe mouuoir comme il luy plaiſt, & qu'il ſe roidiſſe pour reſiſter aux difficultez; neantmoins eſtant vne puiſſance aueugle, il ne connoiſt point les difficultez, & il faut de neceſſité que l'imagination les luy propoſe; & par conſequent que ce ſoit elle qui luy donne le premier branle, & qui luy enſeigne le mouuement qu'elle doit employer en cette rencontre. Apres donc qu'elle a reconnu les empeſchemens qui peuuent trauerſer ſes deſſeins, & qu'elle a creu les pouuoir ſurmonter, elle commande à l'appetit de ſe mettre en deffence & de ſe tenir ferme pour leur reſiſter.

Mais d'où vient la creance qu'elle a de les pouuoir ſurmonter? C'eſt de la bonne opinion qu'elle

a de ſes forces. C'eſt pourquoy ceux qui ont beaucoup d'amis, d'honneurs & de richeſſes; ceux qui n'ont point éprouué de diſgraces, & à qui les choſes ont touſiours ſuccedé heureuſement; ceux qui ſont jeunes & robuſtes; enfin tous ceux qui penſent eſtre puiſſans dans les biens du Corps, de l'Eſprit & de la Fortune, eſperent facilement; parce qu'ils croyent auoir aſſez de forces pour s'oppoſer à tous les obſtacles, & vaincre toutes les difficultez qui ſe peuuent preſenter.

Cette bonne opinion eſt ſi neceſſaire à l'Eſperance qu'elle en fait preſque toutes les differences & les eſpeces: Selon qu'elle eſt plus grande ou plus petite, elle fait la force ou la foibleſſe, l'excez ou le defaut de cette Paſſion: C'eſt elle qui produit la preſomption & la confiance; qui rend les Eſperances certaines ou douteuſes, bonnes ou mauuaiſes, qui les augmente ou qui les affoiblit. En effet la *Preſomption* n'eſt rien qu'vne Eſperance immoderée qui vient de la trop grande opinion que l'on a de ſes forces: La *Confiance* eſt vne aſſeurance que l'on prend au ſecours que l'on attend; c'eſt comme la foy que l'on donne aux promeſſes que les choſes ſemblent faire en ces rencontres: Car on dit que la ſaiſon nous promet des fruicts; que l'on ſe promet tel & tel ſuccez de ſon courage, de ſes forces, & de ſes amis. Enfin les Eſperances ſont

certaines ou douteuſes, grandes ou petites, bonnes ou mauuaiſes; ſuiuant que l'on croid les difficultez plus fortes ou plus foibles, & que l'on penſe qu'elles ſeront plus ou moins faciles à ſurmonter.

Ie penſe pourtant qu'il faut apporter icy quelque diſtinction : Car l'Eſperance la plus certaine n'eſt pas touſiours la plus grande; Et il eſt vray-ſemblable qu'elle eſt plus grande, quand l'Ame ſe roidit dauantage; puiſque c'eſt le mouuement particulier qui forme cette Paſſion. Or elle ſe roidit dauantage quand elle rencontre de plus grandes difficultez; Mais quand les empeſchemens ſont legers, elle n'a pas tant de ſoin de ſe roidir, & par conſequent l'Eſperance eſt plus petite, quoy qu'elle ſoit plus certaine. La commune façon de parler confond neantmoins toutes ces choſes : Car on dit que l'on a de grandes, de fortes & de bonnes Eſperances, pour dire qu'elles ſont aſſeurées; & que l'on en a de petites, de mauuaiſes & de foibles, quand elles ſont douteuſes.

Cela n'empeſche pas pourtant qu'il ne les faille diſtinguer comme nous auons fait : Car il eſt certain qu'il y a des Eſperances qui ſont foibles & petites, non pas à cauſe qu'elles ſont incertaines; mais parce que le ſuccez en eſt ſi aſſeuré, & les difficultez ſi legeres, que l'Ame ne fait preſque aucun

mouuement pour elles: Et de fait on ne dira iamais que ces Eſperances ſoient mauuaiſes, quoy que les grandes & les fortes paſſent ordinairement pour bonnes.

On pourroit demander comment il ſe peut faire qu'il y ait des Eſperances certaines, puiſque la creance que l'on a de l'éuenement des choſes que l'on eſpere, eſt touſiours douteuſe. Certainement il faut auoüer que la certitude qui s'y trouue, n'eſt pas infaillible & neceſſaire, elle eſt ſeulement vrayſemblable & morale; & l'on appelle les Eſperances certaines & aſſeurées qui ſont les moins douteuſes, & où il y a le moins à craindre. Mais quoy, il ſemble donc que la crainte ſoit touſiours meſlée auec l'Eſperance, bien que ce ſoient deux paſſions cõtraires? Il eſt vray qu'il y a toûjours quelque ſujet de craindre, puiſqu'il y a touſiours ſujet de douter; mais il ne s'enſuit pas que la crainte ſe forme pour cela, & qu'elle ſe meſle auec l'Eſperance, quand meſme l'Ame en ſeroit ſurpriſe. Les Paſſions ne s'éleuent pas touſiours à la veuë de leurs objets; ſoit qu'il y en ait de plus fortes qui les retiennent, ou qui les étouffent en leur naiſſance; ſoit que l'eſprit ne conſidere pas attentiuement les cauſes qui les deuroient exciter. Dans l'Eſperance l'Ame eſt plus attentiue au bien qu'aux difficultez dont il eſt aſſiegé: Elle ne les void que comme en paſſant, & croid les pouuoir ſurmonter: Alors auſſi

quelque ſujet qu'il y ait de craindre, ne l'examinant pas, elle ne craind pas en effet : Mais ſi elle vient à conſiderer les difficultez plus que le bien, & ſi elle tombe dans l'opinion de ne les pouuoir vaincre, l'Eſperance fait place à la crainte, qui s'enfuit à ſon tour par d'autres conſiderations ; faiſant ainſi vn flux & reflux qui eſt ſouuent ſi prompt & ſi rapide, qu'il ſemble que ces deux Paſſions ſe meſlent & ſe confondent enſemble. Mais il faudra encore retoucher ces matieres au Diſcours de la Crainte : Voyons quel eſt le mouuement des eſprits & des humeurs dans l'Eſperance.

QVEL EST LE MOVVEMENT des Eſprits dans l'Eſperance.

III. PARTIE.

PVISQVE les Eſprits ſe meuuent dans les Paſſions conformément à l'émotion de l'Ame, il faut que comme elle ſe roidit & s'affermit en ſoy-meſme quand elle eſpere, ils ſouffrent auſſi en quelque ſorte la meſme agitation. Toute la difficulté eſt donc de ſçauoir comment cela ſe peut faire: Car il n'eſt pas ayſé de conceuoir comment des corps ſi fluides & ſi ſubtils, peuuent acquerir vne qualité qui ne conuient qu'à ceux qui ſont ſolides & groſſiers. Et il ne faut pas croire qu'ils ſe congelent icy, comme on dit qu'il arriue en certaines maladies; ou qu'ils ſe fixent à la maniere de ces Eſprits Metalliques, dont la Chymie nous raconte tant de merueilles: Car outre que ceux dont nous parlons, ſont bien plus déliez, & qu'ils ſont peut-eſtre d'vn autre genre que ceux-là; il faudroit qu'ils deuinſſent alors immobiles, & qu'en ſuite toutes les parties où ils doiuent couler, demeuraſſent ſans action, puiſqu'elles ne peuuent agir que par leur mouuement: Ce qui toutesfois ne peut

eſtre veritable ; l'experience & la raiſon nous faiſans voir que les organes ſe meuuent librement en cette Paſſion : Et que le Deſir qui ſe meſle ſouuent auec elle , comme nous auons montré , fait mouuoir les eſprits, ſans ruiner la fermeté & la conſiſtance que l'Eſperance leur donne.

On pourroit peut-eſtre s'imaginer qu'ils ſe reſſerrent & ſe ramaſſent en eux-meſmes ; qu'en vniſſant & preſſant enſemble leurs parties, ils deuiennent plus fermes & plus forts , & ſe mettent ainſi en eſtat de mieux reſiſter aux attaques qu'on leur pourroit faire. Et certainement il y a grande apparence qu'il ſe fait quelque choſe de ſemblable en cette rencontre. Car l'Ame qui ſçait que ce qui eſt vny, eſt plus fort que ce qui eſt diuiſé, ne manque iamais de ſe fortifier ainſi, quand le mal ſe preſente : Or les difficultez qui ſe trouuent toûjours dans l'Eſperance, paſſent pour vn mal , puiſqu'elles s'oppoſent à la poſſeſſion du bien ; Et partant il eſt vray-ſemblable que l'Ame reſſerre les eſprits pour ſe mieux deffendre de cét ennemy qui trauerſe ſes deſſeins. Neantmoins comme elle a de coûtume en cette Paſſion, de ne conſiderer qu'en paſſant les difficultez , qui par conſequent ne luy ſemblent pas ſi grandes ny ſi mal-ayſées à ſurmonter , il ne faut pas douter que ſi elle reſſerre

les

les esprits, c'est si peu que cela n'est pas considerable, ny assez puissant pour les affermir de la façon qu'ils doiuent estre.

Et de fait, les esprits ne se peuuent resserrer beaucoup qu'ils ne se retirent en dedans, & qu'ils ne fassent en suite pasllir le visage ; dautant qu'ils entraînent le sang auec eux, & dérobent au teint la rougeur qu'il auoit auparauant : De sorte que l'Esperance ayant cela de propre, de tenir le visage égal & de n'en changer point la couleur, il faut que si elle les rend si fermes, comme nous auons dit, ce soit par vn autre moyen qu'en les resserrant & les reüinissant ensemble.

Pour conceuoir donc comment cela se fait, il faut remarquer que l'Ame ne pouuant rien esperer qu'elle ne l'ayme & ne le desire premierement, il est necessaire que les esprits se meuuent conformément à ces deux passions, deuant que l'Esperance les puisse agiter. Or ils se dilatent, & s'ouurent dans l'Amour pour accueillir le Bien ; Et dans le Desir ils se recueillent ordinairement vn peu, afin de s'élancer plus facilement vers luy : Estant donc en cét estat, si l'Esperance suruient là-dessus, elle ne change rien dans la situation de leurs parties, elle les retient seulement dans la proportion qu'elles auoient ensemble ; & de libres & de vagabondes qu'elles estoient, elle les assujetit à vn certain ordre

qu'elles gardent entr'elles tout autant de temps que dure l'Esperance : Ce qui se fait par l'entremise de l'Ame qui a vn empire absolu sur elles, qui les place comme elle veut, qui les arreste où il luy plaist, & les tient comme par la main dans le rang où elle les a mis : Et pour lors elles demeurent fermes & stables, sans se confondre auec les autres, sans se retirer en dedans, & sans s'auancer en dehors; qui est le mouuement particulier des esprits en cette Passion.

On dira peut-estre, que si ces parties demeurent ainsi fermes & stables, elles ne se mouuront pas, & que par consequent les esprits n'auront aucun mouuement dans l'Esperance. Mais il y a des choses qui pour ne changer pas de place, ne laissent pas de se mouuoir : Ainsi les corps élementaires qui ne sont pas en leur centre, quoy qu'ils soient retenus, & qu'ils semblent estre immobiles, font neantmoins vn certain effort pour retourner en leur lieu naturel, qui les fait paroistre pesans ou legers. On peut dire la mesme chose des esprits qui estans retenus par vne violence estrangere, ne sont pas veritablement en repos, & souffrent quelque agitation secrette qui les tient continuellement suspendus.

Or quoy que les esprits demeurent ainsi fermes

& ſtables dans l'Eſperance, cela n'empeſche pas qu'ils ne puiſſent en meſme temps eſtre agitez par les autres paſſions qui ſe meſlent auec elle. Ainſi le Deſir & la Hardieſſe les peuuent élancer, ſans ruiner la fermeté qu'ils ont, parce qu'elle ne conſiſte que dans l'ordre de leurs parties, que cet élancement ne détruit pas, comme nous auons dit; puiſque l'on peut mouuoir vne choſe d'vn lieu à l'autre, ſans empeſcher l'ordre & le mouuement que ſes parties peuuent auoir en elles-meſmes.

Il eſt vray auſſi que comme le Deſir s'affoiblit quand l'Eſperance eſt bien forte; ſi les eſprits ſont bien fermes, l'élancement n'en peut eſtre ſi grand; parce qu'ils ne ſont pas ſi libres ny ſi faciles à mouuoir qu'ils ſeroient, s'ils n'eſtoient point retenus. Que s'il s'éleue des Paſſions dont le mouuement détruiſe tout à fait celuy de l'Eſperance, telle qu'eſt la Ioye & le Deſeſpoir; alors on peut aſſeurer que l'Eſperance ceſſe pour vn temps, afin de faire place à celles-là; Et que les eſprits perdent leur fermeté pour ſe répandre ou pour ſe relaſcher, reprenant apres leur premiere conſiſtance, ſi l'Ame voit de nouueaux ſujets d'eſperer: Ce qui arriue quelquesfois ſi promptement qu'il ſemble que cela ſe faſſe en vn inſtant, & que ces mouuemens ſe confondent les vns auec les autres.

Ie ne voy plus rien icy qui nous puiſſe arreſter; ſinon qu'il peut tomber en la penſée de quelques-vns, que s'il eſtoit veritable que dans l'Eſperance l'Ame & les eſprits ſe roidiſſent pour reſiſter aux difficultez, il faudroit qu'il en parût quelque choſe aux parties exterieures, & qu'elles ſe roidiſſent auſſi pour le meſme deſſein; puiſque nous voyons dans le Riz que les muſcles ſe retirent comme l'Ame; que dans le Deſir & dans la Colere, ils s'élancent en dehors comme elle; qu'ils ſe relâchent dans la Ioye, & que toutes les autres paſſions font ſur le Corps la meſme impreſſion que les objets font dans l'Appetit. Mais il faut conſiderer que les organes du mouuement volontaire ne ſe meuuent dans les paſſions, que par la force & l'efficace de l'objet qui preſſe l'Ame, & l'oblige d'employer tous les moyens qu'elle a pour arriuer à la fin qu'elle s'eſt propoſée, comme on void qu'il arriue dans toutes les paſſions violentes: Ou bien par vn deſſein particulier qu'elle a de faire paroiſtre au dehors ce qu'elle reſſent interieurement, ainſi qu'elle fait dans le Riz & dans les Careſſes. De ſorte que n'ayant aucun de ces motifs dans l'Eſperance, elle n'a que faire de remüer les parties exterieures, & ſe contente de l'agitation qu'elle donne aux eſprits. Ne conſiderant le mal que comme en paſſant, elle ne l'eſtime pas ſi grand qu'elle doiue employer contre luy tous ſes efforts; c'eſt pourquoy elle n'agite or-

dinairement que les parties les plus mobiles, telles que ſont les eſprits, les yeux, les ſourcils & quelques autres, comme il arriue dans toutes les autres paſſions qui ſont foibles ou moderées.

LES CAVSES DES CHARACTERES de l'Eſperance.

IV. PARTIE.

MAIS c'eſt aſſez parlé de ces orages ſecrets, voyons d'où viennent ceux qui paroiſſent au dehors, & examinons pourquoy l'Eſperance rend les hommes Hardis, Preſomptueux, Temeraires, Inſolens, Credules, Negligens en leurs affaires & impatiens en leurs actions; Quoy que ce ſoit la plus moderée & la plus tranquille de toutes les paſſions de l'Ame.

Pour ce qui eſt de ſa *Moderation*, il eſt bien ayſé d'en trouuer la cauſe, apres auoir montré comment elle émeut l'Ame & les eſprits: Car il eſt impoſſible qu'elle les tienne fermes & roides, comme elle fait, & qu'elle puiſſe eſtre ſujete à ces agitations violentes qui ſe remarquent aux autres paſſions; Au contraire il faut que les languiſſantes & les impetueuſes qui ſe meſlent auec elle, pren-

nent vne mediocrité conforme à cette ſorte de mouuement qui tient l'Ame entre l'ardeur & la negligence, comme nous auons dit : C'eſt pourquoy elle affoiblit le Deſir, quand il eſt trop ardent, & l'excite quand il ſe relâche : Elle ſert d'éperon à la Pareſſe & de bride à la Violence ; elle empeſche la Hardieſſe d'eſtre temeraire ; elle oſte à la Ioye ſes tranſports ; Et ſi elle ſe trouue auec la Crainte & auec la Douleur, elle les modere en telle ſorte qu'elles n'abatent point le courage, & ne refuſent pas l'entrée aux plus douces paſſions.

Mais d'où vient donc qu'elle rend les hommes Temeraires, Vains & Impatiens ? Comment la Colere & la Fureur peuuent-elles compatir auec elle ; Et ſi elle excite & anime le Courage & les Deſirs, comment fait-elle naiſtre la Negligence & la Pareſſe ? Certainement on ne ſçauroit douter qu'elle ne ſoit en quelque ſorte cauſe de tous ces effets : Mais auſſi qui conſiderera la maniere dont ils ſont produits, confeſſera qu'elle n'en eſt pas la cauſe prochaine, ny meſme la veritable : Car l'Eſperance fait bien naiſtre la Hardieſſe ; mais la Hardieſſe paſſe apres dans la Temerité : Elle excite & reueille les Deſirs ; mais ceux-cy font venir l'Impatience & l'inquietude : Elle ameine la Ioye auec elle ; & la Ioye ſe jette apres dans ſes Rauiſſemens & ſes extaſes : Elle inſpire l'Appetit de Vengeance qui ſe change apres en Fureur : Enfin elle donne la

Confiance, & celle-cy cauſe la Preſomption, la Vanité & le Mépris de toutes les choſes qui peuuent trauerſer nos deſſeins, d'où naiſſent apres la la Negligence & la Pareſſe. De ſorte que tous ces deffaux ne viennent pas immediatement de l'Eſperance; mais des autres paſſions qui l'accompagnent: Et meſme il eſt certain que lors que celles-cy ſont venuës à cet excez, elle diſparoiſt tout à fait, ou deuient extremément foible. Car quand on eſt touché d'vne grande Ioye, on n'a plus en ce moment aucun ſentiment de l'Eſperance; elle ne paroiſt preſque pas dans les Deſirs violens, ny dans les tranſports de la Cõlere, l'Ame ſe laiſſant emporter aux motifs particuliers de ces paſſions: Et la Preſomption meſme qui ne ſemble rien qu'vn excez d'Eſperance, la ruine tout à fait, en ſe figurant qu'il n'y a plus de difficultez qui ſe puiſſent oppoſer à ſes deſſeins: Car où il n'y a plus de difficulté, il n'y a plus d'Eſperance.

Quoy qu'il en ſoit, la *Hardieſſe* ſe joint facilement à l'Eſperance, parce que l'ame s'eſtant affermie par celle-cy pour reſiſter aux difficultez, eſt deſia en eſtat de les attaquer, ſi elles luy paroiſſent bien fortes, & ſi elle vient à conſiderer le peril où elles la peuuent jetter faute de les combatre & de les vaincre. Ioint que la bonne opinion qu'elle a de ſes forces, luy augmente le courage, & luy

perſuade que ce n'eſt pas aſſez de demeurer ſur la deffenſiue ; mais qu'il faut pourſuiure & aſſaillir ſon ennemy. Que ſi ſes forces ne ſont pas proportionnées à cette bonne opinion, & ſi elles les croit plus grandes qu'elles ne ſont en effet ; de la vient la *Preſomption*: Et celle-cy jointe auec la Hardieſſe, fait la *Temerité*, & en ſuite *l'Inſolence*; tout de meſme qu'auec la Ioye elle produit *la Vanité*, *le Babil & l'Importunité*, comme nous dirons en ſon lieu.

L'Impatience regne puiſſamment en cette Paſſion, dautant que tenant ordinairement compagnie à la Ioye, au Deſir & à la Crainte, il y a touſjours quelqu'vne de ces trois auec l'Eſperance, & ſouuent meſme elles s'y trouuent toutes enſemble: C'eſt pourquoy il ne faut pas s'eſtonner ſi l'on eſt inquiet, quand on eſpere ; ſoit par l'apprehenſion que l'on a de ne poſſeder pas aſſez-toſt le bien que l'on attend ; ſoit par l'empreſſement que le Deſir apporte ; ſoit par le petillement qui accompagne le Plaiſir.

Il n'y a point de Paſſion ſi *Credule* que l'Eſperance ; car les autres ne donnent creance qu'au bien ou au mal qu'on leur propoſe ; mais celle-cy la donne également à tous deux. En effet il n'y a que les choſes agreables qui perſuadent la Ioye, l'Amour

l'Amour & le Desir ; les fascheuses ne font point d'impression sur elles, sans les détruire: Au contraire il n'y a que le mal qui se fasse entendre de la Douleur, de la Crainte & du Desespoir; le bien ne troue point d'audiance ny d'accueil chez elles. Mais l'Esperance preste l'oreille à tous les deux, parce qu'estant comme au milieu de l'vn & de l'autre, elle panche facilement vers ces extremitez ; Et elle n'a pas si-tost creu ce qui fauorise ses desseins, qu'elle écoute ce qui les luy represente impossibles.

Les Characteres Corporels qui se trouuent en cette passion, sont de deux sortes comme en toutes les autres : Les vns se font par le commandement de l'Ame, les autres par necessité. Les mouuemens de la Teste, des Sourcils, des Yeux, de la Voix, & de tout le Corps sont du premier ordre : Le reste est au rang des effets necessaires.

Le Corps se dresse, la Teste se leue, les Sourcils se haussent pour vn mesme dessein : Car l'Ame qui veut obtenir le bien & resister aux difficultez qui s'y opposent, se met en estat de faire l'vn & l'autre: Or outre que cette Posture est auãtageuse pour voir de loin ce qui peut arriuer, elle l'est encore pour poursuiure le bien, & pour se deffendre du mal si l'on en est attaqué. C'est la situation la plus naturelle que les corps demandent pour agir; c'est le mou-

uement qui commence toutes les autres actions des Animaux: S'il leur faut courir apres les choſes agreables; s'il leur faut fuir ou attaquer les mauuaiſes, la premiere choſe qu'ils font, eſt de leuer la teſte & le corps. L'ame ſe mettant donc icy en eſtat de ſe deffendre, diſpoſe ainſi ces organes, afin de n'eſtre pas ſurpriſe, & les dreſſe pour eſtre plus fermes: Comme dans le Deſeſpoir & dans la Crainte où elle ſe relaſche, elle fait courber le corps, pancher la teſte & abatre les yeux & les ſourcils.

Le Regard aſſeuré ſe fait auec vne grande ouuerture des paupieres, auec viuacité & vne veuë ferme & arreſtée. Il eſt commun à la Colere, à l'Impudence, à la Hardieſſe & à l'Eſperance; auec cette difference pourtant que les yeux ſont trop ardens dans la Colere, trop ouuerts dans l'Impudence, & trop rudes dans la Hardieſſe: Mais dans l'Eſperance ils n'ont aucun de ces deffaux; tout y eſt moderé, & il ſemble que la douceur & la ſeuerité ſe ſoient confonduës en tous leurs mouuemens. Les yeux y ſont donc plus ouuerts qu'à l'ordinaire pour mieux voir le bien & les difficultez qui ſe preſentent: La fermeté de la veuë eſt vne marque que les empeſchemens n'eſtonnent point l'Ame, & qu'elle croit de les pouuoir ſurmonter: La viuacité des yeux vient des eſprits que le Deſir a pouſſez en ces parties, ou que la Ioye y a fait répandre: Enfin la douceur & la ſeuerité s'y trouuent meſlées en-

ſemble, parce qu'en meſme temps l'ame void le bien & le mal ; qu'elle eſt touchée de l'vn & de l'autre ; & qu'elle n'eſt pas ſi fort aſſeurée d'obtenir ce qu'elle pretend, qu'elle n'ait touſiours quelque ſujet d'en douter.

Cette paſſion fait auſſi ſouuent *tourner les yeux en haut*, parce qu'ayant beſoin de l'ayde d'autruy pour acquerir ce qu'elle recherche, elle jette la veuë au Ciel comme à la ſource generale de tous les biens, & au commun ſecours de toute la Nature ; & recourt aux cauſes ſuperieures, n'eſtant pas touſiours aſſeurée de l'aſſiſtance qu'elle s'eſt promiſe des autres.

Mais quand ſes *Regards ſont Preſſans ou Inquiets*, ce ſont des effets du Deſir & de la Crainte qui ſe meſlent auec elle ; tout de meſme que la Ioye y apporte ſouuent ſes tranſports, ſes petillemens & ſes agitations.

Enfin *la Voix & la Parole y ſont fermes*, c'eſt à dire fortes, ſans vehemence ny inégalité ; ne ſe hauſſant & ne s'abaiſſant point ; n'eſtant ny tremblantes ny precipitées : Car l'Ame qui ſe roidit pour reſiſter aux difficultez, n'eſt pas en eſtat de craindre ; mais ne les voulant pas auſſi attaquer, elle ne fait aucun grand effort. C'eſt pourquoy la Voix

ne s'abaiſſe pas, parce qu'il n'y a point de foibleſſe dans l'Ame; elle ne ſe hauſſe pas auſſi n'y ayant aucune violence : Elle n'eſt non plus tremblante, parce qu'il n'y a point de crainte; ny precipitée, eſtant ſans impetuoſité : Mais elle eſt forte & égale, l'air eſtant pouſſé fortement & également par l'Ame qui s'eſt affermie & aſſeurée contre les difficultez.

Il ne reſte plus que les Characteres neceſſaires qui viennent en ſuite de l'agitation des humeurs & des eſprits. Le premier & celuy qui ſemble le plus propre à l'Eſperance eſt, que le *Viſage ne change point de couleur*, dont nous auons deſia touché la raiſon au commencement de ce Diſcours : Car les eſprits qui deuiennent fermes, arreſtent auſſi le ſang & empeſchent qu'il ſe retire en dedans & qu'il ſe répande au dehors. Que ſi l'on paſlit quelquesfois, c'eſt vn effet de la Crainte; comme la Rougeur l'eſt de l'Amour, du Deſir, de la Ioye & des autres Paſſions qui portent le ſang aux parties exterieures.

Les Soûpirs ſuiuent encore l'Amour & le Deſir: C'eſt la Crainte qui refroidit & fait perdre *le Courage*: C'eſt la Hardieſſe qui l'échauffe & le r'anime: Enfin *l'Inquietude* vient principalement du Deſir & de la Crainte, qui s'augmente par les longueurs & les delais qui retardent la poſſeſsion du bien deſiré. Mais ce ſont là les Characteres eſtrangers à l'Eſperance, dont l'examen ne ſe doit pas faire icy :

Conſiderons ſeulement ceux qui ſemblent luy eſtre propres & naturels.

Elle rend le *Pouls ferme* ſans eſtre vehement; car le cœur & les arteres qui s'affermiſſent auſſi bien que les eſprits, font paroiſtre le Pouls vn peu plus dur qu'il n'eſtoit; & l'on ſent au toucher qu'il y a quelque ſorte de fermeté qu'il n'auoit pas auparauant: Mais cela ſe fait ſans vehemence, parce que l'Ame ne fait point d'effort pour attaquer, comme nous auons dit, & que la chaleur y eſt temperée qui demande vn mouuement égal & moderé. Il eſt vray que ſi l'Eſperance tombe en quelque nature froide & debile, elle y fait le Pouls plus grand & plus éleué qu'il n'eſtoit à l'ordinaire; dautant que l'Ame qui connoiſt ſa foibleſſe & qui a deſſein de ſe fortifier, augmente vn peu la chaleur qui a beſoin en ſuite d'vn plus grand rafraiſchiſſement. Mais pour lors le Pouls n'en eſt pas plus frequent, parce que la chaleur n'y eſt pas tellement accreuë que l'Ame ait beſoin de ſe preſſer pour temperer l'ardeur qu'elle y pourroit cauſer: Elle ſe contente d'élargir dauantage le cœur & les arteres pour y receuoir vne plus grande quantité d'air. Car c'eſt l'ordre que tient la Nature quand la chaleur s'augmente, qu'elle fait premierement le Pouls plus grand & plus haut; qu'apres elle le fait viſte, & enfin qu'elle le rend frequent: Imitant en cette rencontre ce qu'elle fait

faire aux animaux, qui pour arriuer en quelque part, marchent premierement à grands pas : qu'ils redoublent s'ils ſont preſſez, & qui enfin ſe mettent à courir. Quoy qu'il en ſoit, ce que nous auons dit du Pouls, ſe rencontre dans la Reſpiration, ſi on en excepte la dureté que le ſens n'y peut reconnoiſtre; bien qu'il ſoit vray-ſemblable que la ſubſtance du Poulmon s'y affermit, cõme Hipocrate dit qu'il arriue dans la Colere; parce qu'il eſt preſque impoſſible que les eſprits qui coulent en toutes les parties, n'impriment la qualité qu'ils ont en celles qui ſont molles & obeïſsãtes comme ſont les Poulmons. En vn mot l'Eſperance *fortifie toutes les parties*, parce que les eſprits y ſont plus vigoureux : Et comme elle les arreſte & les retient en ſorte qu'ils ne ſe peuuent diſſiper ny faire aucun mouuement violent, on ne ſçauroit conteſter que ce ne ſoit de toutes les Paſſions, celle qui eſt la plus auantageuſe pour la ſanté, pour la longueur de la vie, & pour la vertu meſme qui recherche auec tant de ſoin la moderation qui ſe trouue naturellement auec l'Eſperance. Ie dis encore qu'elle eſt auantageuſe pour la longueur de la vie; car ce qui ſert pour vne grande ſanté, n'eſt pas touſiours bon pour rendre vne vie bien longue. La chaleur actiue & vehemente produit des actions fortes, mais elle abrege les iours; parce que les eſprits ſe diſſipent facilement, & conſument promptement l'humidité naturelle : De ſorte que

pour viure long-temps, il faut que la chaleur ſoit moderée; que les eſprits ne ſoient pas violemment agitez, & qu'ils ne ſoient pas auſſi languiſſans. Or ſi la Nature ne leur donne cette iuſteſſe, il ſemble qu'il n'y a que l'Eſperance qui la leur puiſſe faire acquerir : C'eſt la ſeule qui les retient & qui les affermit, ſans ſouffrir de chaleur exceſſiue ny de mouuemens déreglez : Et partant il ne faut pas s'eſtonner ſi ceux qui ſe nourriſſent de bonnes eſperances, viuent plus long-temps que les autres, & ſi la mort ſuit ſouuent les grands ſuccez, parce qu'ils font perdre l'Eſperance qui eſt l'Anchre veritable qui arreſte l'Ame, la vie & les années.

FIN.

Extraict du Priuilege du Roy.

LE Roy par ſes Lettres Patentes données à Paris le 9. iour de Mars 1655. Signées, Par le Roy en ſon Conſeil, DE MONCEAVX: & ſcellées du grand Sceau de cire jaune: A permis à Monſieur DE LA CHAMBRE, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, & ſon Medecin ordinaire, d'imprimer ou faire imprimer les Traitez *de la Lumiere, du Débordement du Nil, de l'Amour d'Inclination, Nouuelles Conjectures ſur la Digeſtion, le premier & ſecond Volume des Characteres des Paſſions, Obſeruations ſur l'Iris, la Connoiſſance des Animaux, & vn Diſcours de la Chiromance:*

Mais parce que la plus grande partie des temps qui luy ont eſté accordez, ſont expirez, ou preſts à expirer: Sadite Majeſté luy a accordé les preſentes Lettres pour quinze années entieres & accomplies, à compter du jour que leſdites Impreſſions, Augmentations, & Corrections auront eſté faites & imprimées par celuy qui aura droict de luy, auec deffences à tous Imprimeurs & Libraires de les imprimer, ny meſme ceux qui ont eſté cy-deuant imprimez, dont le Priuilege auroit eſté expiré, vendre & debiter ny en extraire & tirer aucune choſe, meſme aux Eſtrangers d'en apporter, & le tout à peine de confiſcation des Exemplaires, & de quatre mil liures d'amande payable ſans déport, dont vn tiers eſt donné à l'Hoſtel-Dieu de Paris, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres, dont copie a eſté ſignifiée à la Communauté des Libraires, Imprimeurs, & Relieurs de cette Ville de Paris.

Regiſtré ſur le Liure de la Communauté le 15. *Mars* 1655. *conformément à l'Arreſt du Parlement du* 9. *Avril* 1653.

Signé, BALLARD, Syndic.

Et ledit Sieur DE LA CHAMBRE a cedé & tranſporté ſon droict de Priuilege à PIERRE ROCOLET, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, pour en joüir pendant le temps porté par iceluy, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Et depuis eſtant aduenu le deceds dudit Rocolet, Ieanne Robinot ſa veufue a cedé & tranſporté ſes droicts du preſent Priuilege, à IACQVES D'ALLIN, *pour en joüir en ſon lieu & place.*